

SRI AUROBINDO

SAVITRI

Livre II

traduction de
SATPREM

SRI AUROBINDO

S A V I T R I

LIVRE DEUX

Le Livre du Voyageur des Mondes

traduction de
SATPREM

L'épopée de la victoire sur la mort

Jamais tant de secrets n'ont été dits avec tant de beauté

CHANT UN

L'Échelle des Mondes

*(Le Roi Ashwapati, père de Savitri, le pionnier de l'espèce,
entreprind son exploration des plans de conscience et de leurs pouvoirs
qui règnent sur notre conscience actuelle, clandestinement ou pour l'avenir.)*

Seul, il allait, regardé par l'infinitude autour
Et l'inconnaissable au-dessus.
Tout ce qui se cache des yeux mortels pouvait être vu
Tout ce que la pensée, jamais, n'a saisi pouvait être connu :
Tout ce que nulle volonté mortelle ne peut oser pouvait être fait.
Un mouvement sans limite emplissait une paix sans limite.
Dans une existence sans fond par-delà celle de la terre
Parente ou devancière de nos idées et de nos rêves
Là où l'Espace est une vaste aventure de l'âme,
Dans une substance immatérielle liée à la nôtre,
Dans une unité profonde de tout ce qui est,
L'univers de l'Inconnu se découvrait.
Une création spontanée sans fin ni pause
Révélaient les grandeurs de l'Infini :
Dans son jeu hasardeux, elle jetait
Un million d'humeurs, une myriade d'énergies
Et les formes du monde qui sont les fantaisies de sa Vérité
Et les formules de sa libre Puissance.
Dans le flux du Perpétuellement Stable, elle versait
Une ivresse bachique, une orgie d'idées,
Une passion et une danse de l'à-jamais.
Là, se levaient, dans la grande vague à venir de l'immuable,
Les pensées qui demeurent dans leur conséquence impérissable
Les verbes immortels qui durent, même tombés muets,
Les actes qui révèlent le sens sans mot du Silence
Les rythmes qui réverbèrent l'inexprimable.
Dans une joie impassible, l'Éternel regardait, immobile,
Son Pouvoir universel en action : Elle
Qui déployait en des complots de douleur et des drames de délice
La merveille et la beauté de sa volonté d'être.
Tout ici, même la douleur, était le plaisir de l'âme
Toute expérience, ici, était un plan unique,

Les mille milliers d'expressions de l'Un.
Tout venait à lui, immédiatement, dans un unique regard,
Rien n'échappait à l'ampleur de sa vision intuitive
Rien ne s'approchait de lui qu'il ne pût sentir comme sien :
Son esprit ne faisait qu'un avec cette immensité.
Les images d'une conscience d'en haut
Donnaient corps à l'Inconçu qui jamais ne meurt ;
Les visions qui structurent le Moi cosmique
Animées par le toucher de l'être d'éternité
Le regardaient comme des pensées de l'esprit saisies dans les formes
Une figuration des mouvements de l'ineffable.
Visiblement, sous ses yeux de chaque heure,
Les visages de l'être revêtaient les traits du monde,
Les formes ouvraient leurs portes battantes sur les choses divines ;
Les symboles de la réalité de l'Esprit
Les corps vivants du Sans-Corps
Devenaient intimes, ses compagnons de tous les jours.
Sans cesse, les inépuisables voyances du Mental
Les missives de son contact avec l'invisible
L'entouraient de leurs innombrables signes indicateurs ;
Les voix des mille royaumes de la Vie
Lui dépêchaient leurs prodigieux messages.
Les lueurs du ciel qui s'infiltrèrent dans nos vies terrestres,
Les désastreuses imaginations rêvées par l'Enfer
Qui, si elles étaient mises en scène ici ou éprouvées
Cesseraient bientôt d'être perçues par nos sens torpides
Ou ne seraient pas longtemps supportées par notre fragilité mortelle,
Prenaient là toutes leurs proportions et leur sublime décor.
Là, vécues dans leur atmosphère naturelle
Elles retrouvaient leur tonalité intense et leur pouvoir natif ;
Leur choc fortifiant sur l'âme
Labourait profondément le sol de la conscience
Enfonçant la passion et la pureté de leurs extrêmes,
L'absolu de leur simple cri
Et la souveraine tendresse ou la violente poésie
De leur délice terrible ou de leur beauté.
Tout ce que la pensée peut savoir ou la plus vaste vision saisir
Tout ce que ni la pensée ni la vision ne pourront jamais savoir,
Toutes les expériences occultes et rares, étranges et lointaines
Étaient proches à toucher le cœur, senties par le sens de l'esprit.
Frappant aux portes de sa nature, demandant à entrer,

Elles affluaient dans les espaces élargis de son mental,
Témoins brûlants de sa découverte de lui-même,
Offrant leur merveille et leur multitude.
Tout cela, maintenant, faisait partie neuve de lui-même
Telle une illustration de la vie plus haute de son esprit
Tel un paysage mouvant de sa longue marche à travers le Temps
Ou l'éclosion dorée du tissu de ses sens :
Tout cela remplaçait les apparences humaines familières
Et bougeait comme de proches compagnons de ses pensées
Ou constituait l'entourage naturel de son âme.
D'inépuisables aventures des délices du cœur
D'infinis royaumes de la joie de l'Esprit
D'innombrables tonalités touchaient les cordes d'une unique harmonie ;
Chacune apportait son erre aux vastes ailes universelles,
Son insondable sens du Tout en un,
Sa note d'une perfection jamais vue encore,
Son unique secret dans les cachettes de la Vérité
Son heureux reflet de l'Infini.
Tout ce que l'Unique avait rêvé et créé se découvrait là
Tintant la joie sans fin et la surprise
Et l'exubérante beauté d'une passion de la différence
Et le rythme récurrent des moments de Dieu dans le Temps.
Seul, manquait le seul Mot sans temps
Qui porte l'éternité dans sa seule note,
L'Idée qui est la clef lumineuse de toutes les idées,
Le nombre entier de la parfaite somme de l'Esprit,
L'équation qui accorde le Tout inégal à l'égal Un,
Le signe unique qui déchiffre tous les signes,
Le pôle absolu de l'Absolu.

* * *

Là, isolé et entouré du mur de sa propre intériorité
Dans un barrage mystique de lumière dynamique,
Il vit la haute courbe solitaire d'une immense pile de mondes
Dressée comme une montagne du chariot des Dieux,
Immobile sous un ciel inscrutable.
Depuis le socle et l'assise sans fond de la Matière
Jusqu'à une cime sans fond aussi,
Un océan de mondes sculptés
Grimpait vers le Suprême comme une grande vague échevelée d'écume

À l'assaut d'immensités immesurables
Espérant jaillir dans la royauté de l'ineffable :
Cent degrés à l'escalade de l'Inconnu.
Ainsi montaient ces mondes vers des hauteurs intangibles
Puis disparaissaient dans la sérénité des Vastitudes conscientes
Comme grimpe jusqu'aux cieux la tour d'un temple
Bâtie par l'aspiration de l'âme des hommes
Pour vivre près de leur rêve de l'invisible.
L'infini l'appelle tandis que l'âme rêve et grimpe,
Ses spires touchent le sommet du monde ;
Dressés dans une grandiose immobilité muette
Cent degrés marient la terre aux éternités cachées.
Parmi les innombrables systèmes de l'Un
Conçus pour exprimer la joie créatrice,
Solitaires, ils signalent notre voyage de retour
Depuis notre longue perte de nous-mêmes dans les abîmes de la Nature ;
Plantés dans la terre, ils contiennent dans la terre tous les royaumes
Tel un bref résumé du Vaste.
Ainsi s'élevait la haute échelle vers l'unique but de l'existence.
Sommaire des étapes de l'esprit,
Réplique des hiérarchies cosmiques,
Elle re façonne dans l'air caché de notre moi
Un subtil modèle de l'univers.
Elle est dedans, dessous, dehors, au-dessus.
Agissant sur la trame de cette Nature visible,
Elle réveille notre matière terrestre de son épaisse torpeur
La pousse à sentir, penser, répondre à la joie ;
Elle façonne en nous nos éléments plus divins
Soulève dans un air plus vaste notre mental mortel
Tire cette vie de la chair vers des buts intangibles
Et relie la mort du corps à l'appel de l'immortalité :
Sortie de cette léthargie de l'Inconscience
Elle tend et grimpe vers une Lumière supraconsciente.
Si seule la terre était et si ceci n'était point dans la terre,
La pensée n'aurait pas pu être ni la joie de la vie répondre :
Seules des formes de matière auraient pu s'abriter là
Mues par une force cosmique sans âme.
Par cette superfluité dorée,
La terre a porté l'homme pensant et portera plus que l'homme ;
Cette trame supérieure de l'existence est notre cause
Et garde la clef de notre destinée montante ;

Elle appelle et délivre de notre pesante mortalité
L'esprit conscient allaité dans la maison de la Matière.
Ce symbole vivant des plans conscients,
Ses influences et ses dieux de l'invisible,
Sa logique imprévue des actes de la Réalité
Surgis de la vérité muette au fond des choses,
A fixé la lente gradation de notre vie intérieure.
Ses degrés marquent les pas du retour de l'âme
Depuis la profonde aventure de la naissance matérielle ;
C'est l'échelle de l'ascension libératrice,
Les échelons que grimpe la Nature vers la divinité.
Anciennement, sous la vigile d'un regard immortel,
Ces mêmes degrés ont marqué le gigantesque plongeon de la Mère,
L'immense bond vertical de la chute d'un dieu.
Notre vie est un holocauste du Suprême.
Par son sacrifice, la grande Mère des Mondes
A fait de son âme le corps de notre état :
Acceptant la douleur et l'inconscience,
Cette divine déchéance de sa propre splendeur a tissé
L'innombrable trame et la base de tout ce que nous sommes.
Un moi sacré, telle est notre mortalité.
Notre terre est un fragment et un résidu :
Sa puissance est pétrie de la substance de mondes plus vastes
Et baignée de leurs glorieuses couleurs qu'obscurcit sa torpeur ;
Un atavisme de hautes naissances est sien,
Son sommeil est agité par leurs mémoires ensevelies
Qui se rappellent des sphères perdues d'où elles étaient tombées.
Des forces insatisfaites se meuvent dans sa poitrine,
Elles partagent son haut destin grandissant
Et son retour à l'immortalité,
Elles consentent à épouser le malheur de sa naissance et de sa mort,
Elles allument des rayons partiels du Tout
Et poussent l'aveugle labeur de son esprit
À composer une maigre image du formidable Ensemble.
La calme et lumineuse Intimité dedans
Approuve son travail et guide la Puissance aveugle.
Le vaste dessein Suprême accepte un minuscule départ.
Une ébauche, un tableau inachevé, telle est la vie du monde ;
Ses lignes doutent de leur sens caché,
Ses courbes ne rejoignent pas la haute intention de leur fin.
Pourtant, quelque première image de grandeur frémit ici,

Et quand les innombrables bouts ambigus rencontreront
Les innombrables tonalités de l'unité vers laquelle ils marchaient,
La joie de l'Artiste rira des règles de la raison ;
Soudain l'intention divine sera vue,
La fin justifiera la sûre technique de l'intuition.
Il y aura un graphique de la réunion de nombreux mondes
Un cube cristallin de l'union des dieux ;
Un Mental pensera derrière le masque de la Nature impensante,
Une Vastitude consciente envahira la vieille stupeur de l'Espace brut.
Cette vague esquisse d'âme changeante appelée homme
Se tiendra debout sur l'arrière-fond du long Temps
Tel un splendide épitomé de l'éternité ;
Un petit point révélera les infinitudes.
L'univers est le déroulement d'un Mystère.
Au commencement, une étrange anomalie posait sa base,
Un vide, un chiffre de quelque Totalité secrète
Où le zéro contenait la somme de l'infini
Et Tout et Rien étaient un unique terme,
Un négatif éternel, une matrice du Néant :
Au sein des formes, l'Enfant naît à jamais
Qui vit sans fin dans les immensités de Dieu.
Alors vint un lent renversement :
D'un invisible Feu, un vomissement de vapeurs a jailli,
De ses anneaux denses ces millions d'étoiles sont nées ;
Sur le sol de la terre nouvelle-née les pas de Dieu se firent entendre.
À travers l'épaisse fumée de la terre ignorante
Un Mental a commencé à voir, à regarder les formes,
Dans la Nuit noire, il allait à tâtons vers la connaissance :
Pris dans l'aveugle poigne de pierre d'une Force, il œuvrait à son plan
Et dans le sommeil bâtissait cet énorme monde mécanique
Afin que la Matière puisse devenir consciente de son âme
Et l'énergie de vie accoucher, telle une sage-femme affairée,
Le zéro porteur du Tout.
Parce que des yeux éternels ont posé sur les gouffres de la terre
La transparente clarté d'un pur regard
Et vu une ombre de l'inconnaissable
Se refléter dans l'immense sommeil de l'Inconscient,
La création en quête de son moi s'est mise à bouger.
Un esprit rêvait dans l'informe tourbillon cosmique,
Un Mental ignorant fluait dans la sève de la vie
Et le sein de la Matière allaitait l'Idée divine.

Un miracle de l'Absolu était né,
L'infinitude revêtait la finitude d'une âme,
Tout l'océan vivait dans une goutte errante,
Un corps issu du Temps abritait l'illimitable.
Pour vivre ce Mystère jusqu'au bout, nos âmes sont venues ici.

* * *

Un Voyant intérieur, un Connaisseur de l'ordre du plan,
Caché derrière nos pas du moment,
Inspire notre ascension vers des hauteurs jamais vues
Comme jadis il inspirait l'abyssal plongeon de la naissance et de la vie.
Son appel avait atteint le Voyageur du Temps.
Solitaire dans une solitude insondée,
Il voyageait dans sa force silencieuse et résolue
Portant le fardeau du désir d'un monde.
Une Paix sans forme appelait, une Lumière sans nom.
Au-dessus de lui, brillait le Rayon blanc immobile,
Autour de lui, les Silences éternels.
Nulle borne ne marquait la haute tentative,
Mondes après mondes dévoilaient leurs puissances gardées,
Cieux après cieux, leurs profondes béatitudes,
Mais toujours l'invisible Aimant tirait son âme.
Telle une petite forme seule sur l'échelle géante de la Nature,
Il grimpait vers un but indiscernable
Sur le sommet nu des choses créées.

FIN DU CHANT UN

CHANT DEUX

Le Royaume de la Matière Subtile

Dans l'impalpable espace du moi secret,
Ce vaste support du petit être extérieur
Séparé de la vision par les solides barrières de la terre,
Il est entré dans un air de cristal enchanté
Et découvrit une vie qui ne vivait pas par la chair,
Une lumière qui rendait visibles les choses immatérielles.
Ce fin degré de la hiérarchie des merveilles,
Royaume de l'art féérique de la Matière subtile,
Dessinait contre un ciel aux teintes éclatantes
Comme jaillies d'une brume légère, sorties d'une extase de splendeur,
La révélation et la magie de sa façade.
Un monde d'une substance plus heureuse est à nos portes ;
Là, non déguisées par la vision déformante de la terre,
Toutes les formes sont belles et toutes les choses sont vraies.
Dans la transparence de cette ambiance mystiquement claire
Les yeux étaient la porte d'un sens divin,
L'ouïe était une musique et le toucher un charme
Et le cœur respirait un air plus profond et plus puissant.
Là, se trouvent les origines splendides de la nature terrestre :
Les plans parfaits qui servent de modèle à ses œuvres
Les aboutissements lointains de sa force laborieuse
Reposent dans le cadre d'un destin établi.
Vainement tentées maintenant, ou gagnées en vain,
Les routes étaient déjà faites, là, et l'horaire prévu
Et la forme de ses futures souverainetés
Dans les somptueux linéaments tracés par le désir.
Le dénouement doré du labyrinthe des intrigues mentales,
Les richesses indécouvertes, ou encore insaisies par nos vies,
Non-souillées et hors d'atteinte des pensées mortelles
Attendent là, dans cette atmosphère limpide.
Là, nos vagues débuts sont dépassés,
Nos mi-chemins sont dessinés par des lignes prévoyantes,
Nos fins parfaites vivent par anticipation.
Ce toit brillant de notre plan descendant,
Interceptant la libre grâce de l'air du ciel,
Laisse filtrer de minces irrptions d'un formidable souffle

Ou quelques courants embaumés par un treillis d'or ;
Il protège le plafond de notre mental terrestre
Contre les soleils immortels et les torrents de la pluie de Dieu,
Et pourtant canalise d'étranges rutillements irisés
Et d'étincelantes rosées du ciel de l'Immortel.
Derrière les murs de notre Nature plus grossière,
Un passage secret des Puissances qui meuvent nos jours,
Un vestibule arachnéen de l'union du Mental et de la Forme
Est caché par une tapisserie de rêves ;
Les intentions du ciel se glissent par là
Comme à travers un voile,
Sa vision intérieure donne une vie à cette scène extérieure.
Cette conscience plus fine aux lignes plus heureuses
Possède un tact que notre toucher ne peut saisir,
Une pureté de sens que nous ne sentons jamais ;
Sa médiation près du Rayon éternel
Inspire nos fragiles essais de beauté sur cette terre passagère
Et notre quête des formes parfaites.
Dans les chambres de la jeune puissance divine,
Dans les premiers jeux de l'éternel Enfant,
Les incarnations de ses futures pensées ailées
Baignées dans les brillants coloris d'une merveille pérenne
Bercées par le bruissement de cet air limpide
Reposent dans un lavis de rêve
Comme les oiseaux sur un arbre sans temps
Avant de plonger à la dérive des mers du temps terrestre.
Toutes les ressemblances ici
Ont là une semblance plus belle.
Tout ce que nos cœurs conçoivent, ce que créent nos têtes,
Abdiquant une haute beauté originelle,
Exilé de là, consent ici à une teinte terrestre.
Tout le charme et la grâce visibles ici
Trouvent là leurs lignes immortelles et sans défaut ;
Tout ce qui est beau ici est là divin.
Des visages sont là, jamais rêvés par la pensée mortelle :
Des corps qui n'ont aucun analogue terrestre
Traversent la transe lumineuse des yeux intérieurs
Et ravissent le cœur de leur céleste allure
Persuadant les cieus d'habiter cette sphère de prodiges.
Les merveilles de l'avenir errent dans ses abîmes ;
Les choses anciennes et nouvelles se façonnent dans ces gouffres :

Un carnaval de beauté se presse en foule sur les hauteurs
Dans ce royaume magique de la vision idéale.
Dans l'intimité splendide de ses antichambres
La Matière et l'âme ont rendez-vous dans une union consciente
Comme des amants dans un lieu solitaire et secret :
Dans l'enlacement d'une passion pas encore malheureuse
Ils unissent leur force et leur tendresse et leur délice
Et, se fondant, les mondes hauts et bas deviennent un.
Comme un intrus de l'Infini sans forme
Osant forcer la porte du règne de l'Inconscient,
Le bond de l'esprit vers le corps enfin touche le sol.
Pas encore enfoui dans les linéaments terrestres
Il revêt déjà, plus durable que la mort et la naissance,
Convainquant les abîmes par une forme céleste,
La robe de son immortalité
Reflétant la radiance du rang de celui qui la porte
Et capable de supporter l'usure du Temps et du Changement.
Cette robe, composée de la lumière rayonnante de l'âme
Et de la Force lourdement mélangée de la substance matérielle –
Impudemment jugée dans l'air raréfié de notre intellect
Comme un fantôme abstrait de fabrication mentale –,
Sent ce que les corps terrestres ne peuvent pas sentir
Et elle est plus réelle que cette grossière ossature.
Quand se défait le vêtement mortel,
Allégée de son poids, elle s'élève dans les hauteurs ;
Épurée par le contact de milieux plus fins
Elle laisse tomber les vieilles draperies noires de la substance épaisse,
Annule l'étreinte de l'attraction terrestre
Et porte l'âme de mondes en mondes plus hauts,
Jusqu'à ce que seule reste, dans l'éther nu des pics,
La seule simplicité de l'esprit,
La transparente robe première de l'être éternel.
Mais quand elle doit reprendre le fardeau mortel
Et le dur assortiment de l'expérience terrestre,
Elle revient à ce vêtement plus lourd.
Car, longtemps avant que cette solide cotte de terre ne fût forgée
Par la technique du Vide atomique,
Une lumineuse enveloppe déguisante
Avait été tissée autour de l'esprit secret dans les choses.
Les royaumes subtils sont faits de cette étoffe de lumière.
Ce monde enchanté, avec tous ses dons radieux

De vision et de bonheur inviolé,
Se soucie seulement de l'expression et de la forme parfaite ;
Clair sur ses pics, il recèle de dangereuses régions basses :
Sa lumière tire sur le versant de la Nature déchue ;
Il prête de la beauté à la terreur des gouffres
Et des yeux fascinants à des Dieux périlleux,
Il revêt de charme le démon et le serpent.
Son hypnotisme impose l'inconscience de la terre ;
Immortel, il tisse notre sombre robe de mort
Et sanctionne notre mortalité.
Ce monde intermédiaire sert une Conscience plus grande ;
Instrument d'une Souveraineté dissimulée
Il est la base subtile des mondes de la Matière,
Il reste immuable parmi leurs formes muables,
Et dans les replis de sa mémoire créatrice
Garde le type immortel des choses périssables :
Ses forces d'en bas fondent nos énergies déchues,
Sa pensée invente notre ignorance raisonnée,
Ses sens engendrent les réflexes de notre corps.
Le souffle secret de notre force souveraine jamais essayée,
Le soleil caché d'une soudaine vision intérieure,
Ses fines suggestions, sont la source clandestine
De nos riches imaginations irisées
Touchant les choses banales d'une teinte transfigurante
Jusqu'à ce que même la boue de la terre devienne fertile par la chaleur des cieux
Et qu'un rayon de splendeur jaillisse de la décadence de l'âme.
Sa connaissance est le point de départ de notre erreur,
Sa beauté revêt le masque boueux de notre laideur,
Son bonheur d'artiste commence notre conte de malheur.
En haut, un ciel de vérités créatrices,
Au milieu, un cosmos de rêves harmonieux,
En bas, un chaos de formes qui se dissolvent,
Perdu, il plonge dans notre base inconsciente.
De sa chute, notre Matière dense est sortie.

* * *

Ainsi Dieu a-t-il plongé dans la Nuit.
Ce monde déchu est devenu la nourrice des âmes,
Une divinité ensevelie l'habite.
Un Être s'éveillait et pouvait vivre dans le vide insensé,

Une Nescience cosmique tendait vers la vie et la pensée,
Une Conscience s'arrachait d'un sommeil oublieux.
Tout ici est poussé par une volonté léthargique.
Ainsi déçue, inconsciente, frustrée, dense, inerte,
Sombree dans une somnolence torpide et sans vie,
La terre reposait, forçat du sommeil,
Forcée de créer par la nostalgie d'une mémoire subconsciente
Semée par une joie morte avant sa naissance,
Merveille étrangère sur sa poitrine sans connaissance.
Cette bourbe doit abriter l'orchidée et la rose,
De sa substance aveugle, et malgré elle, doit émerger
Une beauté native de sphères plus heureuses.
Telle est la destinée qui lui fut léguée,
Comme si un dieu assassiné avait laissé
Un héritage d'or pour une force aveugle et une âme emprisonnée.
Les restes périssables d'un dieu immortel
Elle doit les reconstituer à partir de fragments perdus ;
Son titre douteux à un Nom divin
Elle doit le recomposer d'un document ailleurs complet.
Un résidu, tel est son seul patrimoine,
Elle porte tout dans sa poussière informe.
Dans ce lent départ tâtonnant de son pouvoir,
Son énergie géante est liée à des formes naines
Avec de seuls fragiles instruments obtus à son service ;
Elle a tout accepté comme une nécessité de sa nature
Et laissé à l'homme une tâche prodigieuse,
Un labeur impossible même pour les dieux.
Une vie à peine vivante sur un champ de mort
Revendique l'immortalité pour part ;
Un corps de brute à demi consciente est le seul outillage
D'un mental qui doit retrouver une connaissance perdue
Enfermée dans la poigne de pierre de l'inconscience du monde ;
Et, traînant encore ces innombrables nœuds de la Loi,
Un esprit enchaîné tient tête et se veut roi de la Nature.

* * *

Une puissante filiation est la cause de cette audace.
Tout ce que nous tentons dans ce monde imparfait
Regarde devant, ou regarde derrière, par-delà les décors du Temps
Vers son idée pure, son type stable et inviolable

Dans l'art sans défaut d'une création absolue.
Saisir l'absolu dans les formes qui passent
Capter le toucher de l'éternel dans les œuvres du Temps,
Telle est la loi de toute perfection ici.
Un fragment du dessein des cieux est captif ici,
Sinon jamais nous ne pourrions espérer une vie plus grande,
Et le ravissement et la gloire ne pourraient pas être.
Même dans la petitesse de notre état mortel
Même dans cette prison de la forme extérieure,
Une brillante trouée de l'infaillible Flamme
Traverse les murs grossiers du cerveau et des nerfs ;
Une Splendeur presse, un Pouvoir perce ;
La grande barrière morne de la terre se soulève un moment,
Le masque inconscient tombe de nos yeux
Et nous devenons le vaisseau d'une puissance créatrice.
L'enthousiasme d'une surprise divine
Emplit notre vie, un souffle mystique remue,
Un déchirement de joie tremble dans nos membres ;
Un rêve de beauté danse par le cœur,
Une pensée de l'éternelle Pensée s'approche,
Des signes surgis de l'invisible
S'éveillent et tombent du sommeil des infinitudes,
Des symboles de Cela qui jamais encore n'a été créé.
Mais bientôt la chair inerte ne répond plus,
L'orgie sacrée et la ferveur s'enlisent,
La flamme de la passion et la marée du pouvoir nous quittent
Bien que reste une forme brillante
Émerveillant la terre, crue suprême :
Trop peu de ce qui était prévu a laissé une trace.
Les yeux de la terre voient à demi, ses forces créent à demi ;
Ses œuvres les plus rares sont des copies de l'art du ciel.
L'éclat d'un artifice doré est son art,
Le chef-d'œuvre d'un procédé inspiré ou d'une formule ;
Les formes de la terre cachent ce qu'elles abritent et miment seulement
Le miracle insaisi des lignes toutes nées
Qui vivent à jamais dans le regard de l'Éternel.
Ici, dans ce monde inachevé et difficile,
Tout est le lent labeur de Pouvoirs obscurcis ;
Ici, le mental humain ignorant doit deviner,
Son génie est né d'un sol inconscient.
Copier les copies de la terre, tel est son art.

Et s'il cherche à surpasser les choses terrestres,
Trop frustes sont les outils de l'ouvrier, trop brute sa substance,
Et même avec le sang de son cœur, il ne réalise guère
Sa propre demeure transitoire de l'Idée divine,
Son image d'un logis temporel du Non-né.
Notre être palpite de hautes mémoires lointaines
Et voudrait faire descendre ici leur sens immémorial,
Mais trop divines pour la trame de la Nature terrestre,
Hors de notre portée, flambent les merveilles éternelles.
Absolues, elles attendent, non-nées, immuables,
Immaculées dans l'air impérissable de l'Esprit,
Immortelles dans un monde du Temps sans mouvement
Et dans un songe inaltérable de leur propre espace sans fond.
Seulement quand nous avons grimpé au-dessus de nous-mêmes,
Une ligne du Transcendant croise notre route
Et nous unit à l'éternel et au vrai ;
Alors, cette traversée nous apporte le mot inévitable,
L'acte divin, les pensées qui ne meurent jamais.
Une onde de lumière et de gloire enveloppe le cerveau
Et, voyageant par la route évanescence du moment,
Les visages de l'éternité arrivent.
Visiteurs de la pensée ou invités du cœur
Ils épousent un temps notre brièveté mortelle,
Ou, rarement, en de rares éclairs de délivrance,
Se laissent surprendre par la fine pénétration de notre vision.
Bien qu'un début seulement et de premiers essais,
Ces lueurs ouvrent la piste du secret de notre naissance
Et du miracle caché de notre destinée.
Ce que, là, nous sommes et serons ici sur la terre
Reflète son image dans un moment de contact et un appel.
Jusqu'à présent, l'imperfection de la terre est notre sphère,
Les verres de notre nature ne montrent pas notre vrai moi ;
Cette grandeur attend encore, prisonnière au-dedans.
L'avenir de la terre incrédule cache notre héritage :
La lumière, maintenant lointaine, deviendra naturelle ici
L'Énergie qui nous visite parfois sera notre compagnon d'armes,
L'Ineffable trouvera une voix secrète,
L'Impérissable brûlera à travers l'écran de la Matière
Et ce corps mortel deviendra la robe d'un dieu.
La grandeur de l'Esprit est notre source sans temps
Et elle sera notre couronnement dans le Temps sans fin.

Un vaste Inconnu est autour de nous et en nous,
Toutes choses sont enveloppées dans l'Un dynamique :
Un lien d'union secrète joint toute la vie.
Ainsi la création entière est une unique chaîne :
Nous ne sommes pas laissés seuls dans un système fermé
Entre une Force motrice inconsciente
Et un Absolu incommunicable.
Notre vie est un coup d'éperon dans un sublime champ d'âme,
Notre être regarde par-delà les murs de son mental,
Il communique avec des mondes plus grands ;
Des terres plus claires existent et des cieus plus vastes que les nôtres.
Des royaumes existent où l'Être couve dans ses propres profondeurs ;
Dans son immense noyau dynamique il sent
Ses pouvoirs sans nom, sans forme, pas encore nés
Qui crient pour s'exprimer dans les Vastitudes informes :
Par-delà l'Ignorance et la mort, ineffables,
Les images de son éternelle Vérité vivante
Guettent par une chambre de son âme de délice :
Comme un spectateur de son propre regard intérieur,
L'Esprit tient un miroir de son moi et de ses œuvres,
Il voit le pouvoir et la passion sans fin de son cœur
Les visages de sa joie sans forme,
Les splendeurs de sa puissance sans nombre.
De là, est venue la substance mystique de nos âmes
Et le prodige est entré dans notre naissance naturelle,
Là, se trouve le sommet sans chute de tout ce que nous sommes
Et la fontaine sans âge de tout ce que nous espérons être.
Sur chaque plan, la Puissance hiératique,
Initiée des vérités jamais formulées,
Rêve de transcrire et d'incarner dans la vie,
Dans son propre style natif et dans sa propre langue vivante,
Quelque trait de la perfection du Non-né
Quelque vision vécue de la Lumière omnisciente
Quelque note lointaine de l'immortelle Voix du rhapsode
Quelque ravissement de la Félicité toute-créatrice
Quelque forme et quelque plan de la Beauté inexprimable.
Il y a des mondes plus proches de ces royaumes absolus
Où la réponse à la Vérité est rapide et sûre
Où l'esprit n'est pas entravé par son cadre
Ni les cœurs déchirés et pris par de brutales divisions,
Et le bonheur et la beauté sont habitants

Et l'amour et la douceur sont la loi de la vie.
Une substance plus fine dans un moule plus subtil
Donne corps à la divinité dont rêve seulement la terre ;
Sa vigueur est plus rapide que les pas ailés de la joie ;
Bondissant par-dessus les barrières établies par le temps,
L'oiseleur léger de l'intuition
Capture la fugitive félicité que nous cherchons.
Une Nature soulevée par un souffle plus vaste,
Souple et docile au Feu qui façonne tout,
Répond à un léger choc du Dieu brûlant :
Indemne de l'inertie qui afflige nos réactions
Elle entend le mot qui reste sourd à nos cœurs
Adopte la vision des yeux immortels
Et, voyageuse sur les routes des formes et des couleurs,
Poursuit l'esprit de beauté jusqu'à sa maison même.
Ainsi approchons-nous du Tout-Merveilleux
Prenant pour piste et pour guide son ravissement dans les choses ;
La Beauté est la trace de ses pas et nous montre où il a passé,
L'Amour est le rythme de ses battements de cœur dans nos poitrines mortelles,
La Joie est le sourire de son adorable face.
Une communion des essences spirituelles,
Un génie de l'Immanence créatrice
Rend toute la création profondément intime :
Une quatrième dimension du sens esthétique
Où tout est en nous-mêmes et nous-mêmes en tout
Réaligne nos âmes dans une largeur cosmique.
Une flamme du même ravissement unit le voyant et le vu ;
Intérieurement fondus, l'art et l'artisan
Touchent à la perfection dans le battement magique
Et la passion d'une identité corps à corps.
Tout ce que, lentement, nous mettons bout à bout
Ou qu'un long labeur échafaude à tâtons
Est tout né, là, de par son droit éternel.
En nous aussi, le Feu intuitif peut brûler ;
Messager de la Lumière, il est blotti dans les recoins de notre cœur,
Son pays natal est sur les plans célestes :
En descendant, il peut faire descendre ces cieux ici.
Mais rarement brûle la flamme, ni trop longtemps ;
La joie qu'elle appelle de ces hauteurs plus divines
Apporte de brèves réminiscences magnifiques
Et de hauts aperçus splendides pour la pensée qui traduit

Mais non l'absolue vision ni l'absolu délice.
Un voile reste, quelque chose encore est retenu derrière,
Sinon, captives de la beauté et de la joie,
Nos âmes oublieraient d'aspirer au Suprême.

* * *

Dans ce subtil royaume féerique derrière le nôtre
La forme est tout et les dieux physiques sont rois.
La Lumière inspiratrice joue entre de fines frontières ;
Une beauté sans défaut vient par la grâce de la Nature ;
Là, la liberté est le garant de la perfection :
Bien que manquent l'Image absolue,
Le Mot incarné, la pure félicité spirituelle,
Tout est un miracle de symétrie enchantée,
Une fantaisie de la ligne et de la formule parfaites.
Là, tout se sent satisfait en soi et entier ;
Un riche accomplissement est le produit des limites,
Les merveilles abondent dans une totale petitesse,
Un ravissement enchevêtré joue à cœur joie dans un minuscule espace :
Chaque rythme est accordé à ce qui l'entoure,
Chaque ligne est inévitable et parfaite,
Chaque objet est exactement conçu pour le charme et l'usage.
Tout est amoureux de son propre délice.
Intact, ce royaume vit de sa perfection assurée
Dans le plaisir céleste de son immunité heureuse d'elle-même ;
Satisfait d'être, il n'a besoin de rien d'autre.
Ici, il n'y avait point de cœur brisé par des efforts futiles ;
Exempt de l'épreuve et du danger,
Vide d'opposition et de douleur,
C'était un monde qui ne pouvait pas se chagriner ni avoir peur.
Il n'avait pas la grâce des erreurs ni des défaites,
Il n'avait pas une faille pour la faute, ni le pouvoir de faillir.
De quelque grenier de béatitude spontanée, il tirait aussitôt
Ses découvertes des formes de l'Idée muette
Et le miracle de ses pensées et de ses actes rythmiques,
La sûre technique de sa vie inaltérable et encerclée,
Le peuple gracieux de ses formes inanimées
Et des corps glorieux qui respirent comme le nôtre.
Émerveillé, les sens ravis et charmés,
Le Roi se mouvait dans un monde divin, et pourtant parent,

Admirant des formes merveilleuses si proches des nôtres,
Et pourtant parfaites comme les jouets d'un dieu,
Immortelles sous un visage mortel.
Dans leur absolu fermé et exigü
Les suprématies du fini s'échelonnent et trônent sans changement,
Elles ne rêvent même pas de ce qui pourrait être ;
Cet absolu ne peut vivre qu'entre des murs.
Dans une souveraine perfection liée à son plan particulier
Où tout était complet et nulle étendue ne restait,
Nulle place pour les ombres de l'immesurable,
Nul lieu pour les surprises de l'incalculable,
Captive de sa propre beauté ravie,
La Puissance enchantée œuvrait dans un cercle magique.
L'esprit se tenait en retrait, effacé par son cadre.
Admiré pour la brillante sûreté définitive de ses lignes,
Un horizon bleu limitait l'âme ;
La pensée s'agitait en de lumineuses facilités,
Le bas-fond de l'idéal extérieur empêchait sa haute nage,
Dans son enclos, la vie traînait
Satisfaite du petit bonheur des actes de son corps.
Assignée à un coin sûr du Mental,
Attachée à la pauvreté sans danger de son espace,
La Puissance faisait sa petite besogne et jouait et dormait
Et ne songeait pas à une grande œuvre inaccomplie.
Oublieuse de ses vastes désirs impétueux,
Oublieuse des hauteurs où elle grimpeait,
Sa marche restait figée dans un sillon radieux.
Comme un enfant rieur dans les doux bocages ensoleillés,
Le corps gracieux d'une âme sans inquiétude
Ballottait dans le berceau d'or de sa joie.
L'appel des espaces n'atteignait pas sa demeure charmée,
Elle n'avait pas d'ailes pour les vols larges et dangereux,
Elle n'affrontait pas les périls du ciel ni de l'abîme,
Elle ne connaissait pas les échappées ni les rêves puissants,
Ni la soif de ses infinitudes perdues.
Une image parfaite dans un cadre parfait.
Mais cet art féérique ne pouvait pas retenir la volonté du Roi :
Il apportait seulement un moment de fine délivrance,
Une heure insoucieuse se passait à une félicité légère.
Notre esprit se lasse des surfaces de l'être,
Il transcende la splendeur des formes,

Il se tourne vers des pouvoirs cachés et des états plus profonds.
Ainsi, maintenant, le Roi cherchait-il une lumière plus grande par-delà.
La grimpe de son âme laissait derrière
Cette cour brillante de la Maison des Jours,
Il quittait ce fin Paradis matériel.
Sa destinée voyageait plus loin dans un Espace plus large.

FIN DU CHANT DEUX

CHANT TROIS

La Gloire et la Chute de la Vie

*(À cette “gloire” de la vie, il manquait quelque chose.
Après en avoir fait tout le tour, Sri Aurobindo nous montre
pourquoi elle était insuffisante et devait “choir” là où sont nos pas.)*

Une large grimpée accidentée défiait maintenant ses pas.
Répondant à l'appel tourmenté d'une Nature plus puissante
Il a traversé les limites du Mental dans un corps
Et il est entré dans une vaste région obscure et disputée
Où tout était douteux, changeant, sans certitude,
Un monde de quête et de labeur sans repos.
Comme un errant à la rencontre de l'Inconnu,
Questionneur auquel nul ne répond,
Attiré par une énigme jamais résolue,
Toujours incertain du terrain qu'il foulait,
Toujours approchant d'un but qui se dérobe
Il voyageait à travers un pays peuplé de doutes
Et des confins mouvants sur des fonds chancelants.
Devant lui, il voyait une frontière jamais atteinte,
Chaque pas se croyait plus proche maintenant :
Un horizon de mirage, toujours enfui plus loin.
Une errance qui n'acceptait pas de halte,
Un voyage aux mille chemins sans bout.
Il ne trouvait rien qui satisfasse son cœur :
Une inlassable marche cherchait et ne pouvait pas cesser.
La vie, là, est le visible imprévisible,
Un mouvement de mers inquiètes
Un long saut hasardeux de l'esprit dans l'Espace,
Une agitation fâcheuse dans le Calme éternel,
Un caprice et une passion de l'Infini.
Prenant toutes les formes que souhaite sa fantaisie,
Délivrée de la contrainte des formes établies,
La Nature, là, a quitté la sécurité du connu et du rebattu.
N'étant plus retenue par la peur qui accompagne les pas du Temps
Plus hantée par la Fatalité qui nous traque
Et le Hasard qui bondit,
Elle accepte le désastre comme un risque banal :

Insoucieuse de la souffrance, indifférente au péché et à la chute,
Elle joute avec le danger et les découvertes
Dans les étendues inexplorées de l'Âme.
Être, semblait seulement une longue expérimentation,
Le risque d'une Force ignorante qui cherche,
Qui essaye toutes les vérités et, n'en trouvant aucune suprême,
Marche encore, insatisfaite, incertaine de sa fin.
La vie se modelait telle que la voyait quelque mental intérieur :
De pensée en pensée, elle passait, de période en période,
Torturée par ses propres forces, ou arrogante et fortunée,
Tantôt maîtresse d'elle-même, tantôt esclave et jouet.
Une énorme inconséquence, telle était la loi de ses actes,
Comme si toutes les possibilités devaient être épuisées,
Et la douleur et la félicité étaient un passe-temps du cœur.
Dans le galop d'orage de ses vicissitudes
Elle faisait la course à travers le champ des Circonstances,
Ou, oscillant, ballottait entre ses sommets et ses abîmes,
Soulevée ou brisée par la roue imperturbable du Temps.
Dans un morne grouillement de désirs gris
Elle roulait comme un ver parmi d'autres vers dans la boue de la Nature,
Puis, d'autres fois, taillée comme un Titan, empoignait toute la terre pour nourriture,
Voulait les océans pour robe, les étoiles pour couronne
Et, hurlant, sautait d'un pic géant à l'autre,
Clamant et réclamant la conquête des mondes et l'empire.
Ou bien, amoureuse par hasard du visage de la Souffrance
Elle plongeait dans l'angoisse des abîmes
Et se vautrait dans les bras de sa propre misère.
Dans un douloureux dialogue avec son moi gaspillé
Elle faisait le compte de tout ce qu'elle avait perdu,
Ou s'installait dans le chagrin comme avec un vieil ami.
Un sursaut d'enthousiasme violent était vite épuisé
Ou elle traînait la chaîne d'une maigre joie
Manquant le tournant du destin, manquant le but de la vie.
Une scène était prévue pour chacune de ses humeurs sans nombre
Et chacune pouvait être la loi et la manière de vivre,
Mais aucune ne pouvait offrir une pure félicité,
Toutes laissaient un bref remous de plaisir
Ou la jouissance brutale qui apporte une fatigue mortelle.
Au milieu de son étonnante variété torrentueuse
Quelque chose restait insatisfait, toujours pareil
Et dans le nouveau voyait seulement l'ancien visage,

Chaque heure répétait tout le reste
Chaque changement prolongeait le même malaise.
Son esprit, incertain de son moi et de son but,
Se fatiguait vite de trop de joie et de bonheur,
Elle a besoin de l'aiguillon du plaisir et de la peine
Besoin du goût natif de la souffrance et de l'agitation :
Elle s'acharne à trouver ce que, jamais, elle ne peut obtenir.
Une saveur perverse vient hanter ses lèvres assoiffées :
Elle pleure du chagrin qu'elle a elle-même choisi
Appelle le plaisir qui a blessé et torturé sa poitrine ;
Aspirant au ciel, elle tourne ses pas vers l'enfer.
Elle a choisi le hasard et le danger pour compagnons de jeux ;
Elle a pris la terrible balançoire du Destin pour s'asseoir et se bercer.
Et pourtant, de toute éternité, sa naissance était pure et radieuse,
Un ravissement cosmique, perdu, s'attarde dans ses yeux,
Ses humeurs sont les visages de l'Infini :
La beauté et la joie sont ses droits de naissance
Et la félicité sans fin est sa maison éternelle.

* * *

Or, maintenant, l'antique visage de la joie se révélait,
Le cœur de douleur soudain découvrait
Ce qui le poussait à endurer, à aspirer et espérer.
Même dans nos mondes changeants et privés de paix
Dans un air assailli par le chagrin et par la peur
Même quand ses pas foulaient un sol dangereux,
Il vit l'image d'un état plus heureux.
Dans l'architecture d'un Espace hiératique,
Tournoyant et grim pant vers les cimes de la création,
À une hauteur bleue jamais trop haute
Pour une chaude communion de l'âme et du corps,
Aussi lointain que les cieux, aussi proche que l'espoir et la pensée,
Brillait le royaume d'une vie sans chagrin.
Au-dessus de lui, dans le firmament d'un ciel nouveau¹
Autre que les cieux contemplés par les yeux mortels,
Comme par-delà les entrelacs du plafond des dieux,
Un archipel de rire et de feu faisait voile
Dans un clapotis de ciel marin perlé d'étoiles.
De hautes spirales planaient, des anneaux magiques aux teintes éclatantes,
Et des sphères rayonnantes d'une étrange félicité

1. Le monde supramental

Flottaient à travers l'immensité, comme les symboles d'un monde.
Par-dessus le tourment et le labeur qu'ils ne pouvaient pas partager,
Par-dessus le malheur qu'ils ne pouvaient pas aider,
Inaccessibles à la souffrance, la lutte, le chagrin de la vie,
Non souillés par sa colère, ses ombres, sa haine,
Non remués, non troublés,
De vastes plans visionnaires regardaient
Bienheureux à jamais de par leur droit sans temps.
Absorbés dans leur propre beauté et satisfaits,
Ils vivent dans la sûreté de leur allégresse immortelle.
En dehors, à part, plongés dans leur propre gloire
Ils voguaient, brûlants, dans un scintillement de brume légère :
Refuge impérissable des rêves de lumière,
Nébuleuse de la splendeur des dieux
Sortie des songes de l'éternité.
Presque incroyables pour une foi humaine,
Ils ne semblaient guère de la substance des choses existantes.
Comme à travers l'oculaire d'une télévision magique
Silhouettés devant un œil intérieur grossissant,
Ils resplendissaient, telles les images projetées d'une scène lointaine,
Trop hauts et trop heureux pour être saisis par les regards mortels.
Proches, pourtant, et réels pour la soif du cœur,
Réels pour la pensée de feu du corps et pour ses sens,
Sont les royaumes cachés de la béatitude.
Dans un monde intime inexploré, mais que nous pouvons sentir,
Libres de l'étreinte brutale du Temps et de la Mort,
Échappant à la poursuite du chagrin et du désir,
En de brillantes périphéries enchantées, inviolées,
Ils baignent à jamais dans la joie et ils attendent.
En rêve et en transe, en méditation devant nos yeux,
Par un champ intérieur de vision subtile,
De vastes paysages ravis s'envolent,
Des images du parfait royaume voyagent,
Laisant derrière eux un sillage de mémoire radieuse.
Scènes imaginées ou sublimes mondes éternels
Saisis dans les rêves ou pressentis, ils touchent le fond de nos cœurs ;
Irréels, semblent-ils, et pourtant plus réels que la vie
Plus heureux que le bonheur, plus vrais que le vrai ;
Si rêves ce sont, ou images saisies au vol,
Alors la vérité des rêves rend fausses les vaines réalités de la terre.
Là, vivent, transfixés dans un rapide moment éternel

Ou revenus aux yeux nostalgiques, ressouvenus à jamais,
De calmes cieux d'impérissable Lumière,
Des continents illuminés de paix violette,
Des océans et des rivières de l'allégresse de Dieu
Et des pays sans chagrin sous des soleils pourpres.

* * *

Ce qui, jadis, était l'étoile brillante d'une lointaine idée
Ou la traînée de rêve d'une comète de l'imagination,
Prenait maintenant une forme proche de la réalité.
L'abîme entre la vérité de rêve et le fait de la terre était franchi,
Les mondes merveilleux de la vie n'étaient plus des rêves,
Sa vision reconnaissait tout ce qu'ils dévoilaient :
Leurs scènes, leurs événements entraient dans ses yeux, dans son cœur
Et les frappaient de beauté et de félicité pures.
Une suprême région à perdre le souffle a saisi son regard
Dont les frontières s'enfonçaient dans un ciel du Moi
Et plongeaient vers une étrange base diaphane.
Une quintessence rayonnante du suprême délice de la Vie.
Sur un mystérieux pic spirituel,
Une simple haute ligne transfiguratrice,
Miraculeuse, séparait notre vie de l'Infini sans forme
Et abritait le Temps contre l'éternité.
De cette substance sans forme, le Temps forge ses formes ;
Le calme de l'Éternel porte la scène cosmique :
Les images protéennes de la Force universelle
Ont tiré leur passion d'être, leur volonté de durer
D'un océan profond de paix dynamique.
Inversant le sommet de l'Esprit vers la vie,
La Force se sert des libertés malléables de l'Un
Pour couler en actes les rêves de son propre caprice ;
Il raffermir ses pas insouciant par les appels de sa Sagesse,
Il appuie sa danse sur une base rigide ;
Son immuable tranquillité hors du Temps
Doit coordonner le miracle de ce qu'Elle crée.
Inventant la scène d'un univers concret
Au milieu du Vide des énergies aveugles,
Elle a fixé la marche de l'univers selon ce que, Lui, pense,
Dans la nuit de ce mouvement,
Elle voit par éclairs sa Lumière omnisciente.

Selon ce qu'Elle veut, l'inscrutable Supramental se penche
Pour guider sa force, qui peut sentir mais ne peut savoir,
Il refrène ses mers impatientes par son pouvoir infini
Et la vie obéit à l'Idée qui gouverne.
Selon ce qu'Elle veut,
Conduit par une lumineuse Immanence,
Le Mental aventureux expérimente
Taille son chemin à travers d'obscures possibilités
Au milieu des formations fortuites d'un monde inconscient.
Notre ignorance humaine chemine vers la Vérité
Afin que la Nescience puisse devenir omnisciente :
Transmués, les instincts façonnent des pensées divines,
Les pensées abritent une vision immortelle infaillible
Et la Nature grimpe vers l'identité de Dieu.
Le Maître des mondes s'est lui-même fait l'esclave de ce qu'Elle veut,
Il est l'exécutant de ses fantaisies :
Elle a canalisé les mers de l'omnipotence,
Elle a limité l'illimitable par ses lois.
L'Immortel s'est lui-même lié pour accomplir les œuvres qu'Elle met en scène ;
Caché sous le manteau de notre mortalité
Il peine à la tâche que son Ignorance a fixée.
Les mondes, les formes créés par ses fantaisies de Déesse
Ont perdu leur origine sur des sommets invisibles :
Même séparés, égarés de leur source immortelle,
Même déformés, obscurcis, maudits et déchus –
Puisque la chute elle-même est une joie pervertie
Et Elle n'exclut rien de ce qui peut servir le délice –,
Ces mondes aussi peuvent revenir à leurs pics,
Ou ici-même annuler la sentence de la chute de l'esprit
Et retrouver leur divinité perdue.
Saisi d'un seul coup dans le phare d'une vision éternelle,
Le Roi vit la fierté et la splendeur des hautes régions où Elle était née
Et les profondeurs rampantes de ses enfers.
En haut, la monarchie d'un moi sans chute,
En bas, le noir sommeil de l'abîme :
Pôles contraires, ou antipodes incertains.
Il y avait donc une Vastitude et une gloire des absolus de la vie :
Tout riait dans un havre d'immortalité
Dans une éternelle enfance de l'âme
Avant que naissent les ténèbres et la douleur et le chagrin,
Et tout pouvait oser être soi-même et s'unir

Et la Sagesse jouait dans une innocence sans péché
Avec une Liberté nue sous un heureux soleil de Vérité.
Il y avait des mondes de son rire de Déesse
Et de sa terrible ironie,
Il y avait des champs pour son goût de l'effort
Et de la lutte et des larmes :
La Déesse a posé sa tête sur la poitrine de la Mort amoureuse
Et le sommeil, un moment, imitait la paix de l'extinction.
Elle a séparé la lumière de Dieu d'avec sa nuit
Pour goûter la saveur de ses contraires nus.
Ici, dans le cœur des hommes, Elle a mélangé leurs teintes et leurs tons,
Elle a tissé la trame changeante de leur être
Le courant sinueux de leur vie en marche à travers le Temps
La mobilité immuablement fixe de leur nature
Le film capricieux de leur âme mouvante
Le cosmos chaotique de leur personnalité.
D'un coup de baguette énigmatique, la grande Créatrice
A changé en pathos et en pouvoir ce rêve de lui-même que l'Être se faisait,
Elle a transformé son insondable mystère en un drame de la passion.

* * *

Mais ces mondes flottaient à mi-chemin des cieux.
Le Voile était là mais pas encore le Mur d'Ombre ;
En des formes pas trop lointaines de l'atteinte des hommes,
Quelque passion de l'inviolable pureté filtrait
Quelque rayon de l'originelle Félicité.
Les joies du ciel auraient pu être celles de la terre
Si la terre avait été pure.
Nos sens divinisés et notre cœur auraient pu toucher
Quelque brillant extrême d'une félicité naturelle,
Quelque frémissement des absolus d'une Supranature :
Toutes les énergies pourraient rire et courir sur les rudes routes de la terre
Sans jamais sentir le cruel tranchant de la douleur,
Tout l'amour pourrait jouer, et nulle part la Nature n'aurait honte.
Mais Elle a logé ses rêves dans les écuries de la Matière
Et ses portes sont encore barrées aux choses suprêmes.
Ces mondes pouvaient sentir le souffle de Dieu passer sur leurs sommets ;
Quelque lueur filtrait par les lisières du Transcendant.
À travers les silences blancs des âges
D'immortels visages de joie incarnée

Traversaient d'immenses espaces vers le sommeil de l'éternité.
De pures voix mystiques dans la béatitude tranquille
Invoquaient l'Amour aux tendresses immaculées,
L'appelaient à toucher de son miel le cœur des mondes
Et que ses mains de délice saisissent le corps de la Nature
Et que la puissante douceur intolérante de son union
Prenne tous les êtres dans ses bras sauveurs,
Tirant dans sa pitié les rebelles et les errants
Pour les contraindre au bonheur qu'ils refusent.
Un chant d'hyménée au Divin invisible,
Une rhapsodie brûlante de blanc désir
Glissait dans le cœur une immortelle musique
Et réveillait à la joie l'oreille endormie.
Un sens plus pur et plus ardent habitait là,
Des intensités brûlantes que nul corps terrestre ne peut contenir.
Un large souffle spacieux, sans poids, se respirait,
Le cœur se hâtait d'un battement ravi à un autre.
La voix du temps disait la joie de l'Immortel ;
Une inspiration, un cri lyrique,
Les moments portaient des ailes heureuses ;
La Beauté jamais imaginée transparissait sous les cieux
Affranchie des barrières dans une Vastitude de rêve ;
Le cri des oiseaux merveilleux du paradis
Saluait des peuples sans mort sur les rives de Lumière.
La création bondissait directement des mains de Dieu ;
La surprise et le ravissement vagabondaient sur les chemins.
Simplement être était un suprême délice,
La vie était un rire joyeux de l'âme,
La Joie était reine et l'Amour son ménestrel.
La luminosité de l'esprit avait un corps, là.
Les contraires de la vie étaient amants, ou naturels amis,
Et ses extrêmes étaient la note aiguë d'une harmonie :
Les abandons venaient avec une tendre pureté
Et allaitaient le dieu sur la poitrine maternelle :
Là, le mensonge ne pouvait pas vivre, car nul n'était faible ;
L'ignorance était la fine ombre d'une lumière protectrice,
L'imagination, un libre jeu de la Vérité,
Le plaisir, un aspirant au feu du ciel ;
L'intellect était un adorateur de la Beauté,
La force était l'esclave de la loi calme de l'esprit,
Et le pouvoir avait posé sa tête sur la poitrine de la Félicité.

Il y avait des sommets de gloire inconcevables,
 Des autonomies du règne tranquille de la sagesse
 Et de hautes dépendances de son soleil vierge,
 Et des théocraties illuminées de l'âme voyante
 Fondées sur le pouvoir du Rayon transcendant.
 Un spectacle majestueux, un rêve des magnitudes
 Paradait en robe royale dans les royaumes ensoleillés :
 Les puissances de la vie régnaient sur les sièges d'une volonté de marbre,
 Des assemblées, des sénats remplis de dieux,
 De hautes dominations et des autocraties
 Et des forces laurées aux armes indiscutables.
 Là, tous les objets étaient beaux et nobles,
 Tous les êtres portaient la marque royale du pouvoir.
 Là, siégeaient les oligarchies de la Loi naturelle,
 Les têtes fières et violentes étaient au service
 D'un seul monarque au front calme :
 Toutes les manières de l'âme étaient empreintes de divinité.
 Là, se rejoignait la chaleureuse intimité mutuelle
 De la joie de la maîtrise et de la joie de la servitude
 Imposée par l'Amour à l'Amour du cœur qui obéit
 Et un joug de ravissement liait le corps de l'Amour.
 Tout était un jeu de rencontres entre rois.
 Car l'adoration soulève la force courbée de l'adorateur
 Vers la fierté et la félicité du dieu que son âme adore :
 Là, le souverain ne fait qu'un avec tout ce qu'il gouverne ;
 Pour celui qui sert avec un cœur libre et égal
 L'obéissance est son apprentissage de prince
 Sa couronne de noblesse et son privilège,
 Sa fidélité est le langage de sa haute nature
 Ses services, une souveraineté spirituelle.
 Il y avait des royaumes où la Connaissance se joignait à la Puissance créatrice
 En sa haute demeure et se donnait tout à Elle :
 Le grand Illuminé saisissait les membres radieux de la Créatrice
 Et les emplissait de la passion de son rayon
 Jusqu'à ce que tout son corps soit sa maison transparente
 Et toute son âme, semblable à sa sienne.
 Transfigurée, apothéosée par le toucher de la sagesse,
 Ses jours devenaient un sacrifice lumineux ;
 Telle une immortelle phalène dans un feu de joie sans fin,
 Elle brûlait dans le doux flamboiement intolérable de l'Immortel.
 Une Vie captive épousait son conquérant.

Dans son large ciel, Elle construisait le monde à neuf :
 Aux pas lourds du mental, Elle donnait la vitesse du coursier,
 À la pensée, le besoin de vivre ce que l'âme voit,
 À l'existence, une ardeur de connaître et de voir.
 La splendeur de l'Immortel l'embrassait, et Elle modelait sur lui sa puissance ;
 Elle couronnait l'Idée et la faisait reine en robes pourpres,
 Remettait le serpent magique de son sceptre entre les mains de la Pensée,
 Donnait des formes rythmiques à la vision intérieure qu'il traçait
 Et de ses actes, faisait le corps vivant de son Roi.
 Lui, la foudre flamboyante, Elle, l'étincelle créatrice,
 La Lumière du Victorieux chevauchait la Force immortelle :
 Un formidable galop de centaure portait le dieu.
 Majesté double, la vie trônait aux côtés du mental.
 Là, il y avait des mondes d'un grand et grave bonheur
 Et l'action était teintée de rêve, le rire teinté de pensée
 Et la passion pouvait faire attendre son désir
 Jusqu'à ce qu'elle entende venir les pas de Dieu.
 Là, il y avait des mondes juvéniles d'allégresse et de joie ;
 Une insouciante jeunesse du mental et du cœur
 Découvrait dans le corps un instrument divin ;
 Elle allumait un halo doré autour du désir
 Et, déifié dans ses membres, l'animal était libre
 Pour de divines sarabandes d'amour et de beauté et de félicité.
 Sur un sol exultant qui contemplait le sourire des cieux
 L'élan rapide de la vie ne se privait de rien, ne s'arrêtait nulle part :
 Il ne connaissait pas la lassitude ; heureuses étaient ses larmes.
 Là, travailler était un jeu, et jouer était le seul travail,
 Les tâches du ciel étaient un défi de force divine :
 Telle une bacchanale céleste à jamais pure
 Irrefrénée par la faiblesse des membres mortels
 La vie était une éternité de caprices enchantés :
 L'âge ne venait jamais, le souci jamais ne plissait le visage.
 S'emparant de l'abri sûr des étoiles
 Une race rieuse aux vigueurs immortelles,
 Les enfants nus de Dieu couraient sur leur terrain de jeux
 Battant les vents de leur splendeur et de leur vitesse ;
 De la tempête et du soleil, ils faisaient leurs compagnons,
 Folâtraient avec la crinière blanche des flots
 Écrasaient à mort les distances sous leurs roues
 Et luttaient dans les arènes de leur force.
 Impérieux comme les soleils à leur midi

Ils allumaient les cieus de la gloire de leurs membres
Et se lançaient à corps perdu comme une largesse divine pour le monde.
Telle une fascination pour forcer le cœur au délice total,
Ils portaient la fierté et la maîtrise de leur charme
Comme la bannière de la Vie sur les routes de l'Espace.
Les idées étaient de lumineux compagnons de l'âme,
Le mental jouait avec la parole, lançait des flèches de pensée,
Mais n'avait nul besoin de ces instruments laborieux pour savoir ;
La connaissance était un passe-temps de la Nature, comme le reste.
Investis du clair rayon d'un jeune cœur,
Enfants héritiers d'un premier instinct de Dieu,
Tenanciers du Temps à perpétuité,
Palpitants encore de la félicité de la première création,
Ils trempaient l'existence dans la jeunesse de leur âme.
Une tyrannie exquise et véhémence,
La vigueur irrésistible de leur volonté de joie
Déversait de par le monde des torrents souriants de bonheur.
Un souffle de superbe contentement invulnérable régnait,
Une marche de jours fortunés dans un air tranquille,
Un flot d'amour universel et de paix.
La souveraineté d'une fraîcheur infatigable vivait là
Comme une chanson de plaisir sur les lèvres du Temps.
Un ordre large et spontané laissait libre la volonté,
Un vol franc et ensoleillé de l'âme vers la félicité,
L'ampleur et l'intensité d'une action sans entraves
Et le cœur vif et enflammé d'une liberté dorée.
Le mensonge du divorce de l'âme n'existait pas,
La duplicité dans la pensée et la parole ne venait pas
Pour détrousser la vie de sa vérité native ;
Tout était sincérité et force naturelle.
Ici, la liberté était la seule règle et la loi suprême.
Comme une heureuse gamme, ces mondes grimpaient ou plongeaient :
En des royaumes de curieuse beauté et de surprise,
Par des étendues de splendeur et de pouvoir titanique,
La vie jouait à l'aise avec ses immenses désirs.
Elle pouvait bâtir mille Éden, et rien ne pouvait l'arrêter ;
Il n'y avait pas de limite à sa grandeur et à sa grâce
Ni à sa variété céleste.
Consciente des voix et de l'émoi d'innombrables âmes,
Sortie du sein de quelque Infini insondable,
Souriante comme un nouveau-né d'amour et d'espoir,

Abritant le pouvoir de l'Immortel dans sa nature,
Portant l'éternelle Volonté dans sa poitrine,
Elle n'avait pas besoin de guide, sauf son propre cœur lumineux :
Nulle chute ne dégradait la divinité de ses pas,
Nulle Nuit étrangère n'était venue aveugler ses yeux.
Les défenses malplaisantes et les barrières n'étaient pas nécessaires,
Chaque acte était une perfection et une joie.
Livrée aux humeurs rapides de ses fantaisies
Et au fertile déchaînement coloré de son mental,
Initiée des rêves grandioses et divins,
Magicienne constructrice d'innombrables formes
Explorant les mesures et les rythmes de Dieu,
Elle tissait à sa guise l'enchantement de sa danse des merveilles,
Déesse dionysiaque du délice,
Bacchante de l'ivresse créatrice.

* * *

Il vit ce monde bienheureux et il sentait son appel,
Mais il n'arrivait pas à entrer dans sa joie :
Sur le gouffre de la conscience, il n'y avait pas de pont.
Un air plus sombre encerclait encore son âme
Et la liait à l'image d'une vie inquiète.
En dépit des espoirs du mental et de l'aspiration des sens,
Pour la triste Pensée formée par la grise expérience
Pour la vision obscurcie par le souci, le chagrin, le sommeil,
Tout cela ressemblait simplement à un brillant rêve désirable
Conçu en quelque lointain nostalgique
Par le cœur de ceux qui marchent à l'ombre de la douleur terrestre.
Certes, il avait senti l'embrace de l'Éternel,
Mais sa nature vivait trop proche des mondes qui souffrent
Et là où étaient ses pas, s'ouvraient les entrées de la Nuit.
Trop étroitement assailli par le souci du monde,
Le creuset dense dans lequel nous avons été créés
Ne permet guère de répondre à la joie par la joie pure,
À la lumière par la pure lumière.
Pour penser et pour vivre, notre volonté tourmentée
S'est d'abord éveillée par un mélange de douleur et de plaisir
Et elle garde encore l'habitude de sa naissance :
Une terrible dualité est notre manière d'être.
Aux commencements grossiers de ce monde mortel

La vie n'était point, ni le jeu du mental ni le désir du cœur.
Quand la terre fut bâtie dans le Vide inconscient,
Quand rien n'était, hormis une scène matérielle,
Identifiés à l'océan et au ciel et à la pierre
Les jeunes dieux terrestres aspiraient à délivrer l'âme
Endormie dans les objets, vague, inanimée.
Dans cette splendeur désolée, cette beauté nue,
Dans l'immobilité sourde, parmi les sons inentendus,
Lourd était le poids de divinité
Sans communication dans un monde qui n'avait pas de besoins,
Car nul n'était là pour sentir et nul pour recevoir.
Cette solide masse qui n'acceptait aucun battement des sens
Ne pouvait pas retenir l'immense poussée créatrice :
Sortant de son englobement dans l'harmonie de la Matière,
L'Esprit perdait sa sérénité de statue.
Dans ce sommeil insouciant, il tâtonnait pour voir,
Passionné des émotions d'un cœur conscient,
Affamé de parole et de pensée et de joie et d'amour
Parmi cette ronde muette et insensible des jours et des nuits
Il avait soif d'un battement d'appel et de réponse.
L'inconscience enfouie et prête à bondir
Le silence intuitif vibrant d'un nom
Imploraient la Vie d'envahir ce creuset insensé
Et que s'éveille la divinité dans les formes brutes.
Une voix se glissait sur ce globe muet et tournoyant
Un murmure gémissait dans le Vide indifférent.
Là où il n'y avait personne, un être semblait respirer :
Dans les profondeurs mortes et insensibles quelque chose d'étouffé
Privé d'existence consciente, éperdu de joie,
Se retournait comme un endormi depuis des temps immémoriaux.
Percevant sa propre réalité enterrée,
Se souvenant de son moi oublié et de son droit,
Ce dormeur brûlait de savoir, d'aspirer, de jouir, de vivre.
La Vie a entendu l'appel et quitté son pays de lumière.
Débordant de son monde somptueux et rayonnant
Sur ce rigide espace mortel rampant et tourbillonnant,
L'Ange gracieux aux vastes ailes, ici aussi a déversé
Sa splendeur et sa félicité et sa tendresse,
Espérant emplir de joie un jeune nouveau monde.
Comme vient une déesse sur une poitrine mortelle
Emplissant ses jours d'une embrasse céleste,

Elle s'est penchée pour faire sa maison dans les formes éphémères ;
Dans les entrailles de la Matière, elle a jeté le feu de l'Immortel,
Dans les Étendues insensibles, elle a éveillé la pensée et l'espoir,
Elle a frappé de son charme et de sa beauté la chair, les nerfs
Et contraint au ravissement la carcasse somnolente de la terre.
Éveillée et vêtue d'arbres et d'herbes et de fleurs
Le grand corps brun de la terre a souri au ciel,
Dans le rire bleu des mers, l'azur répondait à l'azur ;
De nouvelles créatures sensibles ont empli les abîmes aveugles,
La gloire et l'allégresse couraient dans la beauté des bêtes,
L'homme osait et pensait et affrontait le monde avec son âme.
Mais tandis que le souffle magique était en route,
Avant que ses dons ne puissent atteindre nos cœurs prisonniers,
Ambiguë, une sombre Présence mettait tout en question.
La Volonté secrète qui s'enrobe de Nuit
Et soumet l'esprit à l'épreuve de la chair
Imposait un masque mystique de douleur et de mort.
Enfermé maintenant dans les lentes années de peine
Séjourne le merveilleux voyageur ailé,
Il ne sait plus se souvenir de son état heureux,
Il ne lui reste qu'à obéir à la loi de l'Inconscient inerte,
Ce fondement insensible d'un monde
Où des limites aveugles asservissent la beauté
Et le chagrin et la joie vivent en compagnons de lutte.
Un sombre et terrible silence est tombé sur la vie :
Aboli était son puissant esprit mystérieux
Et brisé son don d'enfant-dieu heureux
Et toute sa gloire changée en petitesse
Et toute sa tendresse en un désir défiguré.
Nourrir la mort avec ses œuvres est le destin de la vie ici.
Imposant la conscience aux choses inconscientes,
Son immortalité était si bien voilée qu'elle semblait
Un épisode dans une mort éternelle,
Un mythe d'être qui sans cesse doit n'être plus.
Tel fut le maléfique mystère de sa métamorphose.

FIN DU CHANT TROIS

CHANT QUATRE

Les Royaumes de la Petite Vie

Un monde frémissant, trépidant, incertain,
Né de cette douloureuse rencontre et de cette éclipse
Est apparu dans le vide où Elle avait posé ses pas,
Une obscurité éveillée, un souffle qui cherche.
Une force semi-consciente rampait,
À peine sortie du sommeil inconscient
Liée à une Ignorance poussée par un instinct
Pour se trouver elle-même et trouver une prise sur les choses.
Héritière de la pauvreté et de la déchéance,
Assaillie par des mémoires qui s'enfuyaient sitôt saisies,
Hantée par un espoir oublié qui la tirait,
Elle se débattait à tâtons comme une aveugle
Pour remplir l'abîme lancinant et désastreux
Entre la douleur de la terre et la félicité d'où la Vie était tombée.
Un monde sans cesse en quête de quelque chose qui manque
Poursuit une joie que la terre n'a pas su garder.
Son malaise inapaisé est trop proche de nos portes
Pour que la paix puisse vivre sur ce globe inerte et solide :
Sa faim s'est jointe à la faim de la terre,
Il a donné à nos vies sa loi de désir insatiable
Il a fait du besoin de notre esprit un gouffre sans fond.
Une Influence a envahi nos nuits et nos jours mortels,
Une ombre a assombri la race née du Temps ;
Dans le torrent tourmenté où sautent les pulsions aveugles du cœur
Où les sentiments s'éveillent sous le battement nerveux des sens
À la frontière du sommeil de la Matière et du Mental conscient,
Un appel égaré s'est glissé qui ne savait pas pourquoi il était venu.
Une Puissance hors d'atteinte de la terre a touché la terre ;
Le repos qui aurait pu être ne pouvait plus être ;
Une aspiration informe passionne le cœur des hommes,
Un cri dans son sang appelle des choses plus heureuses :
Sinon il aurait pu vagabonder sur un sol ensoleillé et libre
Avec l'enfantine pensée des bêtes oublieuses de leurs peines
Ou vivre heureux et sans émotion, comme les fleurs et les arbres.
La Force qui était venue sur la terre pour bénir
Est restée sur la terre pour souffrir et aspirer.

Le rire d'enfant qui se jouait à travers le temps s'est tu :
La joie de la vie naturelle à l'homme s'est assombrie
Et le chagrin est la nourrice de son destin.
La joie étourdie de l'animal est restée derrière,
Le souci et la réflexion pèsent sur la marche des jours humains :
Il s'est élevé à la grandeur et au mécontentement,
Il s'est éveillé à l'invisible.
Insatiable chercheur, il a tout à apprendre :
Il a épuisé maintenant les actes de la vie du dehors,
Il lui reste à explorer les royaumes cachés de son être.
Il devient un mental, il devient un esprit, un moi ;
Dans son fragile logis, il devient le seigneur de la Nature.
En lui, la Matière se réveille de sa longue hypnose nocturne,
En lui, la terre sent la Divinité s'approcher.
Une Puissance sans yeux qui ne voit plus son but,
Une énergie de Volonté inquiète et affamée,
La Vie a jeté sa semence dans le moule indolent du corps ;
Ce corps a réveillé une Force aveugle de son heureuse torpeur
La contraignant à percevoir et à sentir et à chercher.
Dans l'énorme labeur du Vide,
Dérangeant la vaste routine avec ses rêves,
Dans le roulis mort d'un univers endormi,
La puissante Prisonnière luttait pour se délivrer.
Poussée par sa soif, une cellule inerte s'est éveillée,
Dans le cœur, elle allumait un feu de passion et de besoin ;
Au sein du calme profond des choses inanimées
S'est élevée sa grande voix de prière et de labeur et de lutte.
Pour faire la route, seuls lui étaient donnés
Une conscience tâtonnante dans un monde sans voix,
Des sens sans guide ;
Le Mental était caché, elle ne savait rien encore
Mais tout l'inconnu était à elle, à sentir, à embrasser
Obéissant à la poussée qui emporte les choses non nées vers la naissance
Elle a brisé le mur de sa vie insensible :
Dans la substance muette de sa force d'âme impensante
Incapable d'exprimer ce que savent ses profondeurs,
S'est éveillée une aveugle nécessité de connaître.
Les chaînes qui la tenaient sont devenues ses instruments :
L'instinct était à elle, chrysalide de la Vérité,
Et l'effort, et la croissance et la nescience qui se débat.
Infligeant au corps le désir et l'espoir,

Imposant à l'inconscience la conscience,
Elle a semé dans la pesante ténacité de la Matière
Sa revendication tourmentée, son droit de souveraineté perdu,
Sa quête inlassable, son cœur inquiet et mal content,
Ses pas errants et incertains, son cri de changement.
Adoratrice d'une joie sans nom,
Dans son obscure cathédrale de délice
Elle offre des rites secrets à de vagues dieux nains.
Mais vain est le sacrifice, et sans fin,
Le prêtre est un mage ignorant qui opère seulement
De futiles mutations dans le plan de l'autel
Et jette des espoirs aveugles dans une flamme impuissante.
Un fardeau de gains passagers alourdit ses pas,
Elle a du mal à avancer sous ce poids ;
Mais les heures l'appellent, elle voyage et voyage
Passant d'une pensée à l'autre, d'un besoin à l'autre :
Son progrès le plus grand est un besoin qui s'approfondit.
La Matière ne satisfait pas, elle se tourne vers le Mental ;
Elle conquiert la terre, son champ, puis elle réclame les cieux.
Indifférente, brisant le travail qu'elle a fait,
Les Âges titubants passent sur son labeur,
Et toujours, nulle haute lumière transformatrice ne venait
Nul ravissement révélateur ne guérissait sa chute.
Parfois seulement, une lueur fendait le ciel du mental
Justifiant la providence ambiguë
Qui fait de la nuit un chemin vers des aurores inconnues
Ou une clef noire vers quelque état plus divin.
Dans la Nescience avait commencé sa formidable tâche,
Dans l'Ignorance elle poursuit son œuvre inachevée ;
Et la Connaissance va à l'aveuglette, mais ne trouve point la face de la Sagesse.
Grimpant à lents pas inconscients,
Enfant chéri des dieux, elle erre ici
Comme un bébé d'âme abandonné aux portes de l'Enfer
Roulant dans la brume en quête du Paradis.

* * *

Dans cette lente ascension, il doit retracer les pas de la Vie
Remontant même jusqu'à son premier départ subconscient effacé ;
Car ainsi seulement peut venir l'ultime salut de la terre.
Ainsi seulement peut-il connaître la sombre cause

De tout ce qui nous tire en arrière et défie Dieu
De lever l'écrou et délivrer l'âme emprisonnée.
Par des chutes à pic et des portes dangereuses,
Il est tombé dans une obscurité grise
Grouillante d'instincts sortis des gouffres insensés
Pressants et bousculants pour se vêtir d'une forme et trouver place.
Ici, la Vie était l'intime de la Mort et de la Nuit
Elle mangeait la nourriture de la Mort pour respirer un moment ;
Elle était leur pensionnaire et leur enfant adoptif.
Acceptant la subconscience,
Étrangère sous le règne muet des ténèbres,
Elle n'avait plus d'espoir.
Là, si loin de la Vérité et de la lumière de la pensée,
Le Roi vit le siège originel, la naissance séparée
De la Puissance douloureuse, détrônée et déformée.
Un malheureux visage de fausseté devenue vraie,
Une contradiction de notre naissance divine ;
Indifférente à la beauté et à la lumière,
Elle paradait et affichait sa disgrâce animale
Sans camouflage, brutale, nue,
Image authentique, signée et reconnue,
De sa force bannie, exilée du ciel et de l'espoir,
Déchue, se glorifiant de son état abject,
La litière fangeuse d'une énergie qui fut semi-divine,
La misère sordide de ses désirs de bête,
Le visage hébété de son ignorance,
Le corps nu de sa pauvreté.
Là, pour la première fois, elle est sortie en rampant
Hors de la coque de boue
Où elle était ensevelie, inconsciente, léthargique, muette :
Son étroitesse et sa torpeur la possédaient encore,
Une obscurité collait à elle, jamais effacée par la Lumière.
Nulle touche rédemptrice ne s'approchait d'en haut :
Le regard des hauteurs était étranger à sa vue,
Oubliée était la divinité intrépide de sa marche ;
Abdiquées, la gloire et la félicité
Et l'aventure sur les dangereux sentiers du Temps :
Vautrée, elle ne savait guère qu'endurer et vivre.

*

Un épais brouillard inquiet à la recherche d'espace,
Une région sans rayon, engloutie vaguement dans un linceul,
Une apparence sans nom, sans corps, sans abri,
Un mental emmailloté, sans forme, sans vision
Implorait un corps pour traduire son âme.
Sa prière refusée, il cherchait la pensée à tâtons.
Encore incapable de penser, à peine de vivre,
Il s'est ouvert à un monde blafard et pygméen
Où cette magie malheureuse a sa source.
Sur de pâles confins où la Vie et la Matière se rencontrent
Le Roi errait parmi des formes à demi vues, à demi devinées,
Poursuivi par des commencements insaisis et des fins perdues.
Ici, la vie était née, mais morte avant d'avoir pu vivre.
Il n'y avait pas de terrain solide, pas de but stable,
Seule, quelque flamme de Volonté incohérente avait un pouvoir.
Lui-même était vague pour lui-même, à demi senti, obscur,
Comme dans une lutte du Vide pour être.
En d'étranges domaines où tout était sensation vivante
Mais nulle pensée maîtresse n'était, ni cause, ni loi,
Seul, un cœur d'enfant primitif criait pour des jouets de joie,
Le Mental clignotait comme une flammèche naissante, égarée
Et des énergies sans forme poussaient au hasard vers une forme
Prenant chaque feu follet pour un soleil conducteur.
Cette force aux yeux bandés ne savait pas poser un pas pensant ;
Cherchant la lumière, elle suivait la piste de l'obscurité.
Une Puissance inconsciente tâtonnait vers la conscience,
La Matière, frappée par la Matière, jetait des lueurs de sensation ;
Des contacts aveugles, de sourdes réactions
Battaient des étincelles d'instinct jaillies d'un tréfonds masqué ;
Des sensations affluaient, succédant muets de la pensée,
Des perceptions répondaient, éveillées par les coups de la Nature
Mais encore la réponse restait mécanique,
Un réflexe, une saccade, un tressaillement dans le rêve de la Nature,
Et de violentes impulsions sans frein couraient en se bousculant
Insoucieuses du mouvement des autres, sauf du leur ;
Les enfants de la nuit cognaient contre plus nocturnes qu'eux-mêmes,
Libres dans un monde d'anarchie établie.
Le besoin d'exister, l'instinct de survie
Accaparaient les instants tendus d'une volonté précaire
Et un désir aveugle palpait en quête de nourriture.
Les rafales de la Nature étaient la seule loi,

La force se battait avec la force sans résultat qui dure :
Seules, persistaient des étreintes et des ruées ignorantes
Et des émotions et des instincts qui ne connaissaient pas leur source,
Des plaisirs des sens et des douleurs des sens, vite saisis, vite perdus
Et le mouvement brutal de vies irréfléchies.
C'était un monde vain, inutile,
Une volonté d'être qui laissait de tristes et pauvres résultats
Et une souffrance vide de sens et un gris malaise.
Rien ne semblait valoir le labeur de devenir¹.

* * *

Mais l'œil éveillé de son esprit n'en jugeait pas ainsi.
Comme brille solitairement une étoile-témoin
Qui brûle au loin, sentinelle seule de la Lumière
Dans la dérive et le grouillement d'une Nuit insensée,
Penseur isolé dans un monde sans but
Attendant quelque immense aurore de Dieu,
Il vit un dessein dans les œuvres du Temps.
Même dans cette inanité, un travail se faisait
Lourd d'une volonté magique et d'un changement divin.
Les premières contorsions du serpent de la Force cosmique
Délivraient leurs anneaux mystiques du sommeil de la Matière ;
Il levait la tête dans l'air chaud de la vie.
Il ne pouvait pas encore dépouiller la lourde peau hypnotique de la Nuit
Ni encore vêtir les merveilles bariolées du mental
Ni porter les bijoux de la couronne de l'âme
Et se dresser dans le flamboiement solaire de l'esprit.
Seules étaient visibles la noirceur immonde et la force,
L'obscur rampement de la conscience vers la lumière
Parmi les limons fertiles du désir et la pâture des sens ;
Sous la croûte corporelle d'un moi épaissi,
Un lent travail effervescent grimpait dans le noir,
Un trouble levain du changement passionné de la Nature,
Ferment de la création de l'âme hors de la fange.
Un processus divin revêtait ce gris déguisement ;
Une ignorance déchue sous sa nuit masquée
Peinait sourdement pour accomplir son travail incongru,

1. Serait-ce une vision de l'état actuel des choses ? Comme un retour à ce "monde blafard et pygméen" où "cette magie malheureuse a sa source", afin que ce Malheur soit défait une fois pour toutes...

Un camouflage du besoin de l'Inconscient
Pour délivrer la gloire de Dieu dans la boue de la Nature.
Par les yeux spirituels de son corps,
Le Roi pouvait percer ce gris brouillard phosphorescent
Et sonder les secrets du flux changeant
Qui anime les cellules muettes de la Matière
Et dirige la pensée et la soif de la chair
Et la jouissance aiguë et la voracité de sa volonté.
Il suivait la piste au long de ses courants cachés
Et retraçait leur action jusqu'à une source miraculeuse.
Une Présence mystique que nul ne peut scruter ni mesurer,
Créatrice de ce jeu d'ombre et de lumière
Dans cette douce et amère vie paradoxale,
Veut obtenir du corps les intimités de l'âme
Et par la prompte vibration d'un nerf
Relie ses pulsations mécaniques à la lumière et à l'amour.
Elle oblige les mémoires endormies de l'esprit
À remonter des abysses subconscients sous l'écume du Temps :
Oublieuses de leur flamme de vérité heureuse,
Elles arrivent avec des yeux lourds qui ne voient guère,
Elles viennent déguisées sous des sentiments et des désirs,
Flottent un moment comme des herbes folles à la surface
Et montent et sombrent sur une marée somnambule.
Impurs et dégradés que puissent être ses mouvements
Toujours couve une vérité du ciel dans les abîmes de la vie ;
Dans nos membres les plus obscurs brûle ce feu.
Une note du ravissement de Dieu dans les actes de la création,
Un souvenir de félicité perdue
Guette toujours dans les racines muettes de la mort et de la naissance,
La beauté insensée du monde reflète le délice de Dieu.
Ce sourire de ravissement se cache partout ;
Il coule avec le souffle du vent, avec la sève de l'arbre,
Ses somptueux coloris foisonnent dans les feuilles et dans les fleurs.
Quand la vie s'est échappée de sa semi-somnolence dans une plante
Qui sent et souffre sans pouvoir bouger ni appeler,
Quand elle a palpité dans une bête et dans une aile d'oiseau
Et dans l'homme pensant
Ce même ravissement a fait du rythme des cœurs le battement de sa musique ;
Il a contraint les tissus inconscients à s'éveiller
Et à vouloir la joie et à gagner la douleur
Et à vibrer avec le plaisir, avec le rire d'un bref délice

Et à frissonner de souffrance et à avoir soif d'extase.
Impérieux, sans voix, mal compris,
Trop loin de la lumière, trop proche des fonds de l'être,
Étrangement né dans le Temps, venu de l'éternelle Félicité
Il presse ce tréfonds du cœur, ce nerf qui vibre ;
Sa lancinante recherche de lui-même déchire notre conscience ;
Notre douleur et notre plaisir sont issus de cet aiguillon ;
Né de lui, mais aveugle à sa vraie joie,
Le désir de l'âme se jette sur les choses passagères.
Cette poussée ardente de toute la Nature, nul n'y résiste,
Elle surgit et déferle dans le sang, les sens avivés ;
Un ravissement de l'infini est sa cause.
En nous, il se tourne vers des amours limités, des jouissances finissantes,
Une volonté de conquérir et de posséder, de prendre et de garder,
D'élargir l'espace de la vie, ses horizons, et le champ du plaisir,
De se battre et de triompher et de s'approprier,
Un espoir de mêler sa joie à la joie des autres,
Une soif de posséder et d'être possédé,
De prendre plaisir et d'être pris, de sentir, de vivre.
C'était la première et brève tentative d'être de ce ravissement,
La fin rapide de son délice momentané,
Son échec qui marque et hante toute la vie ignorante.
Infligeant encore son habitude aux cellules,
Le fantôme d'un noir et maléfique départ
Poursuit tous nos rêves et tous nos actes comme un revenant.
Les vies peuvent être solidement établies sur la terre,
Pourvues d'un mécanisme d'habitudes ou sens d'une loi,
Une répétition persistante dans le flux,
Mais les racines de la volonté sont toujours pareilles :
Ces passions sont le tissu dont nous sommes faits.
C'était le premier cri d'éveil du monde.
Il s'accroche à nous encore et enchaîne le dieu.
Même quand naît la raison et quand l'âme prend forme,
Il reste la source de toute la vie
Dans la bête et dans le reptile et dans l'homme pensant.
C'était nécessaire aussi pour que le souffle de l'existence puisse être.
Dans un monde ignorant et limité
L'esprit doit donc délivrer sa conscience emprisonnée
La faire sortir de force par petits jets aux points vibrants
L'arracher des infinitudes scellées de l'Inconscient.
Alors, lentement il croît en masse, regarde vers la Lumière.

Cette Nature reste liée à son origine,
La griffe de la force d'en bas est toujours sur elle ;
Ses instincts bondissent des abîmes inconscients ;
Sa vie est voisine du Néant insensible.
Sous cette loi, un monde ignorant fut créé.

*

Dans l'énigme des Vastitudes obscurcies,
Dans la passion où l'Infini s'est perdu lui-même
Quand tout était plongé dans le Vide négateur,
La nuit du Non-Être n'aurait jamais pu être sauvée
Si l'Être n'avait pas plongé dans le noir
Et porté avec lui sa triple croix mystique.
Invoquant dans le temps terrestre la vérité sans temps,
La félicité devenue chagrin, la connaissance devenue ignorante,
La force de Dieu changée en impuissance d'enfant
Peuvent faire descendre les cieux ici même par leur sacrifice.
Une contradiction est à la base de la vie :
L'éternelle, la divine Réalité
S'est mise elle-même devant ses propres contraires ;
L'Être est devenu le Vide,
La Force Consciente est devenue la Nescience, la marche d'une Énergie aveugle
Et le Ravissement a pris le visage de la douleur du monde.
Par une mystérieuse loi de dispensation,
Une Sagesse qui prépare ses fins lointaines
A ainsi conçu le point de départ de son lent jeu des Âges.
Une quête aux yeux bandés, une lutte corps à corps et une embrasse à tâtons
Entre une Nature dans la pénombre et une Âme cachée,
Un jeu de cache-cache parmi des chambres intérieures crépusculaires ;
Un théâtre d'amour et de haine et de peur et d'espoir
Continue sa brutale et lourde sarabande de jumeaux innés
Dans l'école enfantine du mental.
Mais finalement cette Énergie en lutte peut émerger
Elle peut rencontrer l'Être sans voix sur un terrain plus vaste ;
Alors ils peuvent se voir et se parler, et, poitrine contre poitrine,
Dans une conscience plus large, dans une lumière plus claire,
Les Deux s'embrassent et cherchent ensemble, et chacun connaît chacun,
Ils voient de plus près maintenant la face du compagnon de jeu.
Même dans ces premières contorsions informes, le Roi pouvait sentir
La Matière qui répond au tressaillement d'une âme-enfant.

Dans la Nature, il voyait le puissant Esprit masqué,
Il regardait la frêle naissance d'une formidable Force,
Il suivait à la trace l'énigme de la marche tâtonnante de Dieu,
Et entendait au loin les rythmes d'une haute Muse pas encore née.

* * *

Puis vint l'éveil d'une vie au souffle plus brûlant
Et se levèrent du gouffre obscur
Les étranges créations des sens pensants ;
Des existences à demi réelles, à demi rêvées.
Une vie était là qui n'espérait pas survivre :
Des êtres naissaient et périssaient sans trace,
Des événements qui étaient l'ébauche d'un drame informe
Et des actions poussées par le vouloir d'une créature aveugle.
Une Puissance en quête cherchait son chemin pour prendre forme,
Des types d'amour et de joie et de douleur se bâtissaient
Et des moules symboliques pour les humeurs de la Vie.
Des hédonismes d'insecte voletaient et rampaient
Et lézardaient au soleil d'une Nature palpitante,
Et des voluptés de dragon et des agonies de python
Roulaient dans les marécages et léchaient le soleil.
D'énormes énergies caparaçonnées secouaient le fragile sol tremblant,
Des créatures gigantesques et puissantes dotées d'un cerveau de nain,
Et des tribus pygméennes imposaient la brève rafale de leur vie.
Tel un modèle réduit de l'humanité
La Nature lançait maintenant les extrêmes de son expérience
Et les jalons décisifs de ses desseins capricieux,
Produit lumineux de son ascension semi-consciente
Par des échelons qui allaient du sublime au grotesque
De l'infinitésimal au monstre,
Cherchant un équilibre subtil entre le corps et l'âme,
Un ordre de petitesse intelligente.
Autour de lui, dans les battements momentanés du Temps,
Le royaume du moi animal est apparu
Où l'acte est tout et le mental encore à demi né
Et le cœur obéit à une invisible autorité muette.
La Force œuvrait à la lumière de l'Ignorance,
Son expérience animale débutait,
Elle empilait les créatures conscientes dans son plan du monde ;
Mais ces créatures n'étaient sensibles qu'aux extériorités

Elles répondaient seulement au toucher et aux surfaces
Et à l'aiguillon du besoin qui conduisait leur vie.
Un corps qui ne connaissait pas son âme dedans
Vivait et désirait, avait de la joie, de la peine et de la colère ;
Un mental était là pour affronter le monde objectif
Comme s'affronte un étranger ou un ennemi à la porte :
Ses pensées étaient pétries par le choc des sens ;
Il ne captait pas l'esprit dans la forme
Il n'entrait pas dans le cœur de ce qu'il voyait ;
Il ne regardait pas le pouvoir derrière l'acte,
Il n'étudiait pas le motif caché des choses
Ni ne cherchait à trouver le sens de tout cela.
Des êtres étaient là qui portaient une forme humaine ;
Absorbés, ils vivaient dans la passion de la scène
Mais ne savaient pas qui ils étaient ni pourquoi ils vivaient :
Pour eux, la vie n'avait pas de but, sauf la joie de la Nature
Et le stimulant et le délice des choses extérieures ;
Ils travaillaient pour les besoins du corps, ils n'en demandaient pas plus,
Satisfaits de respirer, de sentir, de toucher, d'agir,
Identifiés à la coquille extérieure de l'esprit.
Le spectateur voilé qui regardait du fond de leurs profondeurs
Ne fixait pas sur lui-même son œil intérieur
Ni ne cherchait l'auteur du complot,
Il voyait seulement le drame et l'avant-scène.
Nulle tension songeuse d'un sens plus profond ne pesait,
Le fardeau de la réflexion n'était pas né :
Le Mental regardait la Nature avec des yeux inconscients,
Adorait ses grâces et redoutait ses coups monstrueux.
Il ne s'étonnait pas de la magie de ses lois,
Il n'avait pas soif des fontaines secrètes de la Vérité ;
Il enregistrait un grouillement de faits
Et rattachait ses sensations sur un fil aux couleurs vives :
Il chassait et fuyait et humait le vent
Ou, inerte, paressait au soleil et à l'air doux :
Il recherchait les contacts palpitants du monde
Mais seulement pour nourrir un bonheur à fleur de peau.
Ses sens sentaient les frissons de la vie par le toucher extérieur
Mais ne pouvaient pas sentir, derrière, le toucher de l'âme.
Défendre la forme de leur moi contre les coups de la Nature,
Jouir et survivre était tout leur souci.
L'étroit horizon de leurs jours était rempli

Par les créatures et les choses qui pouvaient aider ou nuire :
Les valeurs du monde étaient pendues à leur petit moi.
Isolés, serrés au milieu du vaste inconnu,
Pour sauver leurs petites vies de la Mort enveloppante
Ils ont fait un microscopique cercle de défense
Contre le siège de l'énorme univers :
Ils faisaient leur proie du monde et ils étaient sa proie
Sans jamais rêver de conquérir ni d'être libres.
Obéissant aux suggestions et aux tabous solides du Pouvoir cosmique
Ils faisaient un maigre butin de son riche magasin ;
Il n'y avait pas de code conscient, pas de plan de vie :
Les types de pensée d'un petit groupe
Fixaient la loi d'un comportement traditionnel.
Ignorants de l'âme, sauf comme un revenant dedans,
Liés au mécanisme d'une vie invariable
Et au sourd battement des émotions et des sens habituels,
Ils tournaient dans les sillons du désir animal.
Clôturés par des murs de pierre, ils travaillaient et guerroyaient,
Faisaient un petit bien avec leurs égoïsmes en bande
Ou semaient de terribles maux et des souffrances cruelles
Sur des vies sensibles, et ne pensaient pas mal faire.
Enivrés du saccage de paisibles demeures heureuses
Gorgés de massacre et de pillage et de viol et de feu,
Ils faisaient des êtres humains leur proie impuissante,
Un troupeau de captifs traînés à leur malheur pour la vie
Ou faisaient de leur torture un spectacle et un jour de fête,
Se moquant ou délectant de l'agonie de leurs victimes lacérées ;
S'admirant eux-mêmes comme des titans ou des dieux
Ils chantaient fièrement leurs hauts faits glorieux
Et louangeaient leur victoire et leur force splendide.
Animal au milieu d'un troupeau instinctif,
Poussé par les impulsions de la vie, contraint par les nécessités communes,
Chacun dans son espèce voyait le miroir de son ego ;
Tous servaient les buts et les luttes de la bande.
Ceux qui étaient comme lui-même par le sang ou la coutume
Étaient pour lui des rouages de sa vie, ses moi adjoints,
Des étoiles constituantes de sa nébuleuse personnelle,
Compagnons-satellites de son Je solaire.
Maître des alentours de sa vie,
Chef d'une masse humaine en tas
S'atroupant par sécurité sur une terre dangereuse,

Il rassemblait les hommes autour de lui comme des Forces mineures
Pour faire front commun contre le monde,
Ou, faible et seul sur une terre indifférente,
Se servait d'eux comme une forteresse pour son cœur sans défense,
Ou pour guérir la solitude de son corps.
Chez ceux qui n'étaient pas de son espèce, il flairait l'ennemi,
La force dissemblable et inconnue à fuir et à craindre,
Un étranger et un adversaire à haïr et à tuer.
Ou il vivait comme vit la brute solitaire :
En guerre contre tous, il portait son unique destin.
Absorbés dans l'acte présent et les jours qui passent,
Nul ne pensait à regarder au-delà du gain des heures
Nul ne rêvait de changer cette terre en un monde plus noble,
Ni ne sentait quelque note divine surprendre son cœur.
Le contentement apporté par le moment fugitif,
Le désir une fois saisi, l'euphorie, l'expérience gagnée,
Le mouvement et la vitesse et la vigueur étaient une joie suffisante
Et les ardeurs du corps partagées, et les querelles et les jeux
Et les larmes et les rires et ce besoin appelé amour.
Par la guerre et par l'embrasse, les nécessités de la vie rejoignaient la Vie totale ;
Les luttes corps à corps d'une imité divisée
S'infligeaient mutuellement le chagrin et le bonheur
Dans l'ignorance du Moi à jamais un.
Armant de délice et d'espoir ses créatures
Une Nescience à demi éveillée se débattait là
Pour connaître par la vue et toucher la surface des choses.
L'instinct se formait ;
Dans le sommeil grouillant de la mémoire
Le passé continuait de vivre comme dans une mer sans fond :
Changeant en semi-pensée les sens stimulés,
La Nature palpait autour d'elle, cherchant la vérité à tâtons
Agrippait le peu qu'elle pouvait atteindre et prendre
Et mettre de côté dans ses caves subconscientes.
Ainsi l'être informe doit-il grandir en lumière et en force
Et s'élever finalement à sa destinée supérieure,
Regarder en haut vers Dieu et autour de lui vers l'univers,
Apprendre par ses échecs et progresser par ses chutes
Et se battre avec son milieu et avec la mort,
Par la souffrance découvrir son âme profonde
Et par la possession grandir vers ses propres Vastitudes.
À mi-chemin, la Nature s'était arrêtée et ne trouvait plus sa foi.

Rien encore n'était accompli, sauf un commencement,
Et pourtant le cercle de sa force semblait se refermer,
Seulement elle avait battu quelques étincelles d'ignorance,
Seulement la vie pouvait penser mais non le mental,
Seulement les sens pouvaient sentir mais pas l'âme.
Seulement s'était allumée quelque chaleur de la flamme de Vie,
Quelque joie d'être, quelques bondissements ravis des sens.
Tout était l'impulsion d'une Force à demi consciente,
Un esprit rampait, noyé dans l'écume dense de la vie
Un vague moi empoignait avidement la forme des choses.
Derrière tout, bougeait la quête de quelque réceptacle
Pour contenir une première vendange des raisins verts de Dieu ;
Sur la boue de la terre, une première effusion de la Félicité du ciel,
Un vin capiteux de vertige noir et brutal
Enivrait une âme et un mental engourdis ;
Indistinct, pas encore coulé dans une forme spirituelle,
Habitant obscur du tréfonds aveugle du monde,
Un désir muet : la volonté d'une divinité pas encore née.

* * *

Puis une troisième création a révélé sa face.
Un moule du premier mental corporel se formait.
Un trait de lumière allumait l'obscur Force Cosmique ;
Un monde en dérive était doté des yeux de l'Idée,
L'acte était armé du tranchant dynamique d'une Pensée :
Un petit être pensant regardait les œuvres du Temps.
Une difficile évolution d'en bas
Appelait une intervention masquée d'en haut,
Sinon ce grand univers inconscient et aveugle
N'aurait jamais pu découvrir son mental caché,
Et l'Intelligence qui a tramé le plan cosmique
N'aurait jamais pu, même avec des œillères,
Œuvrer dans la bête et dans l'homme.
Tout d'abord, il vit un pâle pouvoir mental obscur
Qui remuait sous le couvert de la Matière et de la vie muette.
Un mince courant ruisselait dans l'immense flot de la vie,
Ballotté et dérivant sous un ciel dérivant
Au milieu des houles et de l'énorme ressac miroitant
Affleurant par giclées des sens ou par vagues de sentiments.
À travers les fonds d'un monde inconscient,

Ses lames désordonnées et l'écume de sa conscience couraient
Pressantes et tournoyantes par d'étroits goulets,
Charriant l'expérience dans ce tumulte entremêlé.
Il émergeait à la lumière de la surface
Jailli des sources profondes de sa naissance subliminale
Cherchant quelque haute existence encore inconnue.
Il n'y avait pas de moi pensant, il n'y avait pas de but :
Tout était tension indistincte, poursuite vague.
Seuls montaient à la surface instable
Des sensations lancinantes et les coups de poignard du désir
Et le bond des passions et le cri des brèves émotions,
Des rencontres fortuites de chair à chair,
Un murmure du cœur cherchant la soif d'un autre cœur sans voix,
Des lueurs de connaissance sans forme de pensée
Et des jets de volonté subconsciente ou les appels de la faim.
Tout était un obscur scintillement sur une mer écumante :
Tout tourbillonnait autour d'une ombre de moi errante
Dans un déluge de Force inconsciente à travers le Temps.
Alors vint la pression d'une Puissance avec des yeux
Qui a polarisé cette trouble masse dansante
L'a encerclée autour d'un unique point lumineux,
Centre de référence dans un champ conscient,
Pivot de la Lumière unitaire au fond des choses.
Elle éclairait l'impulsion de ce déluge à demi sentant,
Donnait même l'illusion d'une fixité
Comme si une mer pouvait servir de terre ferme.
Cette étrange Puissance observatrice imposait ses yeux.
Elle contraignait le flux à une limite et à une forme,
Elle donnait à son torrent une rive plus basse et plus étroite,
Traçait des lignes pour prendre l'informité de l'esprit dans son filet.
Elle façonnait le mental de la vie
De l'oiseau, de la bête,
La réponse du reptile et du poisson
Le type primitif des pensées de l'homme.
Une finitude du mouvement de l'Infini
Venait ouvrir ses ailes à travers le vaste ciel du Temps ;
Les pas de la Connaissance bougeaient dans la Nescience
Et gardaient une âme séparée dans une forme.
Son droit à être immortelle, elle le réservait,
Mais elle bâtissait un mur contre le siège de la mort
Et jetait une ancre pour attraper l'éternité.

Une entité pensante apparaissait dans l'Espace.
Un petit monde ordonné perçait à l'horizon
Où l'être avait une prison habitable pour agir et pour voir,
Un sol pour marcher, un champ clair mais exigü.
Un instrument nommé personnalité était né ;
Une intelligence réduite, bridée
Consentait à refréner sa recherche dans une petite clôture ;
Elle liait la pensée aux choses visibles,
Interdisant l'aventure de l'Au-delà
Et la marche de l'âme à travers les infinitudes inconnues.
Une raison-réflexe, les lunettes des habitudes de la Nature
Éclairaient la vie pour connaître et fixer son champ,
Acceptant une dangereuse et ignorante brièveté
Et le dessein sans conclusion de sa marche
Et de profiter des chances précaires de l'heure
Dans les frontières assignées par son destin.
Une petite joie, une petite connaissance satisfaisaient
Ce petit être noué dans un nœud
Pendu à une bosse de son terrain,
Une petite courbe tranchée dans un Espace sans bornes,
Un petit lopin de vie dans tout le vaste Temps.
Une pensée était là qui faisait des plans, une volonté luttait
Mais pour de petits buts et dans un étroit rayon
Gaspillant un labeur démesuré pour des choses transitoires.
Il se savait une créature de la boue ;
Il ne demandait pas une loi plus large, pas un air plus noble ;
Il n'avait pas d'yeux intérieurs, pas de regard vers le haut.
Élève arriéré sur les bancs boiteux de la logique,
Endoctriné par les sens trompeurs,
Il prenait les apparences pour la face de Dieu
Des lumières passagères pour la marche des soleils
Et pour cieux, une bannière étoilée d'un bleu douteux ;
Des aspects de l'existence feignaient d'être le tout.
Il existait une voix pour les échanges affairés
Une place du marché pour des pensées futiles et des actes insignifiants :
Une vie vite épuisée, un mental esclave du corps,
Tel semblait le brillant sommet des œuvres de la Nature,
Et de petits ego s'emparèrent du monde
Pour rassasier un moment de brefs désirs et des convoitises de nain ;
Ils voyaient la vie commencer et finir dans un couloir fermé par la mort,
Comme si une allée sans issue était le signe de la création

Comme si, pour cela, l'âme avait ambitionné de naître
Dans ce pays des merveilles d'un monde en création de lui-même
Et toutes les possibilités de l'Espace cosmique.
Survivre était la seule passion de cette créature
Enchaînée à de minuscules pensées sans larges horizons
Et aux besoins du corps et à ses douleurs et à ses joies ;
Ce feu grandissait par sa nourriture de mort,
Cette créature croissait par ce qu'elle prenait et possédait :
Elle amassait et poussait sans se donner à personne.
Elle rêvait seulement d'une grandeur dans sa caverne
De plaisirs et de victoires sur de petits terrains de pouvoir
Et des conquêtes d'espace vital pour elle-même et pour les siens
Tel un animal limité par son territoire de chasse.
Elle ne connaissait pas l'Immortel dans sa maison
Elle n'avait pas de cause plus grande ni plus profonde pour vivre.
Seulement dans les limites elle était puissante ;
Prompte à capturer la vérité pour un usage extérieur,
Sa connaissance était un instrument du corps ;
Absorbée par les petits travaux de sa prison domiciliaire
Elle tournait en rond autour des mêmes points invariables
Dans le même cercle d'intérêt et de désir,
Mais se croyait le maître de sa geôle.
Bien que faite pour l'action, non pour la sagesse,
La pensée était son sommet, ou l'extrême bord de son trou :
Elle voyait une image du monde extérieur
Et elle voyait son moi de surface, et n'en savait pas plus.
Parti d'une lente et confuse quête de soi embrouillée
Le Mental arrivait à une clarté tranchante, ponctuelle,
Une lueur sertie dans une ignorance de pierre.
Sous l'autorité de cette étroite pensée clôturée
Liée au sol, inspirée par les choses ordinaires,
Attachée à un monde familier et confiné,
Prise dans la multitude de ses intrigues toutes faites,
De ses acteurs changeants, ses millions de masques,
La vie était un même drame monotone.
Aucune vaste perspective de l'esprit n'était là
Aucune invasion subite d'un délice inconnu
Aucun lointain doré de large délivrance.
Cet état mesquin ressemblait à nos jours humains
Mais figé pour l'éternité dans un type invariable,
Le remue-ménage d'un moment condamné à durer pour tous les Temps.

Comme un pont, l'existence était suspendue sur les gouffres inconscients,
Un bâtiment à demi éclairé dans un brouillard
Émergeait d'un vide de Forme
Et faisait route dans un vide d'âme.
Une petite lumière était née dans une grande obscurité,
La Vie ne savait pas où elle allait ni d'où elle venait.
Autour de tout, flottaient encore les brumes de la nescience.

FIN DU CHANT QUATRE

CHANT CINQ

Les Divinités de la Petite Vie

Il vit l'empire de la petite vie,
Un étroit pouvoir invariable aux formes rigides,
Un coin malheureux dans l'éternité.
Une vie en marge de l'Idée
Protégée par l'Ignorance comme dans une coquille.
Lors, espérant apprendre le secret de ce monde,
Il a sondé sa mince frange visible
Pour dégager sous la surface claire de son obscurité
La Force qui le mouvait et l'Idée qui l'avait créé
Imposant l'étroitesse à l'Infini,
Et connaître l'esprit qui gouvernait sa petitesse
La loi divine qui lui donnait le droit d'être,
Son emprise sur la Nature et sa nécessité dans le Temps.
Il a plongé son regard dans la forteresse de brume
Qui défendait ce sombre continent misérable
Cerné de nues et de mers d'ignorance
Et le gardait à l'abri de la Vérité et de la Lumière et du Moi.
Comme un phare qui poignarde le cœur noir de la Nuit
Et fait apparaître des habitations, des arbres, des formes humaines
Comme révélés à un œil au milieu du Néant,
Tout ce qui se tapissait là était transpercé, mis à nu,
Tenu dans le blanc flamboiement de sa vision solaire.
Une populace agitée, affairée, rudimentaire
Grouillait là par milliers, inaperçue, crépusculaire.
Dans une brume clandestine qui enveloppe le théâtre du monde
Les petites divinités du drame souterrain du Temps,
Opérant loin du regard directeur des Cieux,
Complotaient, inconnues des créatures qu'elles meuvent,
Tramaient les minuscules conspirations de ce bas règne,
Amusées de minuscules machinations, de brefs espoirs
Et de petits actes passionnés et de petits moyens
Et de glissements de reptile dans le noir et les ruines,
Et les embûches et l'ignominie d'une vie rampante.
Une trépidante multitude disparate,
Un étrange pêle-mêle d'artisans sorciers
Se révélait à lui, modelant l'argile malléable de la vie,

Une progéniture d'elfes, une espèce élémentaire.
Surpris par ce rayon inaccoutumé,
Les habitants de l'ombre sursautaient :
Des diabolins difformes et des visages taillés comme une bête
Des esprits follets, instigateurs, lutins vieillots ou petites fées
Et des génies plus propices, mais sans âme et malheureux
Et des êtres déchus et dépouillés de leur destinée céleste,
Et des divinités égarées ensevelies dans les décombres du Temps.
Des volontés ignorantes et dangereuses, mais armées d'un pouvoir,
Des formes mi-animales, mi-divines, et leurs caprices.
Dans la grisaille d'un vague arrière-fond,
Leurs murmures insidieux viennent à nous, une force inarticulée
Éveillant dans le mental l'écho d'une pensée ou d'une parole
Tirant du cœur un acquiescement à leur incitation empoisonnée ;
Dans cette infime Nature ils font leur travail
Et remplissent de malaise ses créatures et ses forces.
Leur graine de joie, ils la maudissent par des fruits de chagrin
Leurs rares lumières, ils les éteignent d'un souffle d'erreur
Et tournent leurs vérités apparentes à des fins mensongères ;
Le dard de leurs petites émotions, le fouet de leurs passions
Pousse à l'abîme ou enfonce dans la bourbe et la fange :
Ou d'un coup sec, ils plantent l'aiguillon brûlant de leurs concupiscences,
Tandis que cahote le chariot de la vie vers nulle part
Sur des chemins tortueux sans trouver la sortie de l'ignorance.
Jouer avec le bien et le mal, telle est leur loi ;
Ils leurrent vers des faillites ou des succès sans sens,
Corrompent tous les modèles, truquent toutes les mesures,
Font de la connaissance un poison, de la vertu un morne exemple
Et mènent les interminables cycles du désir
À travers des semblances de triste sort ou d'heureux sort
Jusqu'à l'inéluctable fatalité.
Tout est mis en scène, là, par leur influence.
Mais leur empire ou leur rôle ne s'arrête pas là :
Partout où se trouvent des pensées sans âme et des vies sans direction
Où seul compte le petit moi du corps,
Partout où manquent l'amour et la lumière et le large,
Ces tortueux modeleurs se mettent à leur besogne.
Leur règne s'étend à tous les mondes à demi conscients.
Ici aussi, ces petits dieux poussent nos cœurs humains ;
Les pénombres de notre nature sont leur repaire.
Ici aussi, les cœurs primitifs obscurcis

Obéissent aux suggestions voilées d'un Mental souterrain
Qui traque notre connaissance par ses lumières fallacieuses
Et dresse un écran entre nous et la vérité qui sauve.
Il nous parle avec les voix de la Nuit :
Nos vies obscurcies courent vers une obscurité plus grande,
Nos recherches écoutent des espoirs calamiteux.
Un réseau de pensées aveugles se tisse
Et la raison est machinée par une Force irrationnelle.
Cette terre n'est pas notre seule éducatrice, ni notre seule nourrice ;
Les pouvoirs de tous les mondes ont leur entrée ici.
Dans leur domaine particulier, ils suivent la roue de la loi
Et chérissent la sécurité de leur type invariable ;
Jetés sur la terre, sortis de leur orbite immuable,
Ils gardent leur loi mais perdent leur forme fixe.
Ils sont projetés dans un chaos créateur
Où tout voudrait un ordre mais reste poussé par le Hasard ;
Étrangers à la nature terrestre, ils doivent apprendre les voies de la terre,
Ennemis ou opposés, ils doivent s'unir :
Ils travaillent et se battent et s'accordent avec peine,
Les uns se joignent, d'autres se séparent, et tous se séparent pour se joindre
De nouveau,
Mais jamais nous ne comprendrons ni ne pourrons vivre vraiment
Tant que tous n'auront pas trouvé leur harmonie divine.
Les chemins incertains de notre vie serpentent et tournent,
Les poursuites tourmentées de notre mental cherchent toujours la lumière,
Jusqu'au jour où ils apprennent leur secret à leur source
Dans la lumière du Sans Temps et dans sa demeure sans limite,
Dans la joie de l'Éternel seul et Un.
Mais dans le présent, la Lumière suprême est bien lointaine :
Notre vie consciente obéit aux lois de l'inconscience ;
Vers des fins ignorantes et des désirs aveugles
Nos cœurs sont mûs par une force ambiguë ;
Même les conquêtes de notre mental portent une couronne meurtrie.
Un ordre qui change lentement entrave notre volonté.
Tel est notre sort jusqu'à ce que nos âmes soient libres.
Alors, une puissante Main renverse les cieus du mental,
L'Infini fait mouvoir les actes du fini
Et la Nature pose ses pas dans la Lumière éternelle.
Alors seulement prend fin ce rêve de la vie d'en bas.

* * *

Pourtant, dès le début de ce monde énigmatique,
Qui semble à la fois une énorme machine brute
Et un lent démasquage de l'Esprit dans les choses,
Dans cette chambre tournante sans murs
Où Dieu siège impassiblement partout
Comme inconnu de lui-même et inaperçu de nous
Dans un miraculeux mystère de notre inconscient,
Tout ici, pourtant, est son action et sa volonté.
Dans ce tourbillon errant à travers une vacuité sans bornes
L'Esprit est devenu Matière et repose dans le tourbillon :
Corps endormi, sans sens ni âme.
Un phénomène de masse aux formes visibles
Porté par le silence du Vide
Est apparu dans l'éternelle Conscience,
Une semblance de monde insensible et extérieur.
Nul n'était là pour voir, nul pour sentir ;
Seul le miraculeux Inconscient,
Habile magicien subtil, était à la tâche.
Inventant des moyens pour des résultats magiques,
Organisant la merveilleuse stratégie de la création,
Traçant mécaniquement les jalons d'une sagesse muette,
Utilisant l'Idée inéluctable impensée,
Il faisait les travaux de l'intelligence de Dieu
Ou exécutait la volonté de quelque suprême Inconnu.
Mais la conscience était encore enfouie dans les entrailles de la Nature,
Insentie encore la Félicité qui a rêvé les mondes dans son ravissement.
L'Être était une substance inerte poussée par la Force.
Au début, seul un Espace éthéré existait :
Ses formidables vibrations ondoyaient et tournoyaient
Abritant quelque initiative inconçue :
Porté par un Souffle suprême originel,
Un rythme mystique d'expansion et de contraction
Créait dans le vide un contact et une friction,
Entraînait des chocs et des entrelacements dans un néant abstrait :
Source d'un univers qui se dilatait
Dans la matrice d'une force qui se désintègre,
En dépensant son souffle, il conservait une somme inépuisable.
Dans le foyer de l'Espace il allumait un invisible Feu
Qui semait les mondes comme on sème le grain
Et d'un tourbillon sortait l'ordre lumineux des étoiles.
Un océan d'Énergie électrique

Informe, formait ses étranges particules d'onde
Et par leur danse, construisait cette trame solide,
Enfouissant son puissant prodige dans un atome :
Des masses se forgèrent ou simulèrent des formes visibles ;
La Lumière jetait l'étincelle révélatrice des photons
Et dans leur minuscule éclair faisait apparaître l'image
De ce cosmos de choses apparentes.
Ainsi s'est créé cet impossible monde réel,
Miracle évident, ou spectacle convaincant.
Ou ainsi apparaî-t-il au mental présomptueux de l'homme
Qui pose sa pensée comme l'arbitre de la vérité,
Prend sa vision personnelle comme un fait impersonnel
Et comme témoins d'un monde objectif
Ses sens trompeurs et l'artifice de ses instruments.
Ainsi doit-il résoudre l'énigme tangible de la vie
Dans une lumière douteuse
Et par l'erreur saisir la Vérité
Et lentement séparer le voile et le visage.
Ou bien, frustré de sa foi dans le mental et dans les sens,
Sa connaissance, un brillant cadavre d'ignorance,
Il voit en toutes ces choses bizarrement façonnées ici
La triste moquerie d'une Force trompeuse,
Une parabole de la Maya et de son pouvoir.
Cet immense mouvement perpétuel pris et prisonnier
Dans le mystérieux changement sans changement
D'un déroulement persistant appelé Temps
Qui répète indéfiniment son même battement,
Ces mêmes rondes qui tournent et imitent un flux,
Ces objets statiques dans la danse cosmique
Qui sont seulement les tourbillons répétés d'une même Énergie
Et se prolongent par l'esprit d'un Vide rêveur,
Attendaient la vie, attendaient des sens et un Mental éveillé.
Dans son repos de pierre, le Rêveur a bougé un peu.
Mais quand fut accompli le scrupuleux travail de l'Inconscient,
Quand le Hasard fut contraint à des lois fixes et immuables,
La scène était prête pour le jeu conscient de la Nature.
Alors le sommeil muet et immobile de l'Esprit a remué ;
La Force enfouie s'est délivrée lentement, sourdement.
Un rêve d'existence s'est éveillé dans le cœur de la Matière,
Une volonté de vivre s'est mue dans le magma de l'Inconscient,
Une bizarrerie d'être a stupéfait le Temps vide,

Éphémère dans une blanche éternité
Infinitésimal dans un Infini mort.
Un souffle plus subtil a vivifié les formes de la Matière inerte,
Le rythme figé du monde s'est changé en un cri conscient ;
La puissance du Serpent a enlacé la Force insensible.
Des îlots d'existence pointillèrent l'espace sans vie
Et des germes d'être se formèrent dans l'air sans forme.
Une vie était née qui suivait la loi de la Matière,
Ignorante du mobile de ses pas ;
Sans cesse inconstante, pourtant toujours la même,
Elle répétait le paradoxe qui lui avait donné naissance :
Ses stabilités instables et toujours mouvantes
Se répétaient indéfiniment dans le flux du Temps,
Mais des mouvements délibérés dans les formes impensantes
Trahissaient les soulèvements d'une Volonté emprisonnée.
Éveil et sommeil s'enlaçaient dans les mêmes bras,
Plaisir et douleur venaient sans différence et sans défense
Frémissements des premiers tressaillements vagues d'une Âme cosmique.
Une vigueur de vie qui ne savait ni crier ni se mouvoir
Pourtant éclatait de beauté et portait le signe d'un ravissement profond :
Une sensibilité inarticulée,
Battement de cœur d'un monde qui ne se sait pas lui-même,
Courait à travers sa torpeur somnolente
Et soufflait là un frémissement timide, un rythme vagabond
Comme des yeux secrets qui s'ouvrent dans l'ombre.
Enfantine, une sensation de soi poussait
Et la naissance naissait.
Une divinité s'éveillait, mais ses membres rêveurs restaient prostrés,
Sa maison refusait d'ouvrir ses portes scellées.
Insenti par nos yeux qui voient seulement
La forme, l'acte, et non le Dieu emprisonné,
La vie cachait dans sa mystérieuse pulsation de force et de croissance
Une conscience étouffée sous les battements de ses sens muets
Un mental englouti qui ne savait pas encore la pensée,
Un esprit inerte qui pouvait seulement être.
Tout d'abord, elle ne haussait pas la voix, n'osait pas bouger :
Chargée d'énergie cosmique, pétrie de force vivante,
Elle accrochait ses racines à la seule sûreté de la terre,
Tressaillait muettement aux chocs des rayons et de la brise
Et glissait dehors de tendres lianes de désir ;
La vigueur de sa soif de soleil et de lumière

Ne sentait pas l’embrasse qui la faisait respirer et vivre,
Absorbée, elle rêvait, satisfaite de beauté et de couleurs.
Enfin l’Immensité charmée a regardé devant elle :
Animée, vibrante, affamée, elle cherchait un mental à tâtons ;
Alors, lentement, les sens vibrèrent et la pensée a passé un œil dehors ;
Elle obligeait la coquille récalcitrante à percevoir.
La magie d’une forme consciente se burinait ;
Ses vibrations endormies rythmaient une réponse vive
Et des remous lumineux stimulaient le cerveau et les nerfs
Éveillaient dans la Matière l’identité de l’esprit
Et dans un corps, allumaient le miracle
De l’amour du cœur et du regard-témoin de l’âme.
Mûs par une invisible Volonté, pouvaient affleurer là
Des fragments de quelque immense poussée à devenir
Et des aperçus vivaces d’un moi secret ;
Alors, les incertaines semences et la force des formes à venir
S’éveillèrent dans l’inconsciente léthargie dès choses.
Une création animale rampait et courait
Et volait et appelait entre la terre et le ciel,
Chassée par la mort mais espérant toujours de vivre
Heureuse de respirer, fût-ce un moment.
Puis l’homme s’est modelé sur la brute originelle.
Un mental pensant venait hausser les caprices de la vie,
Un outil tranchant d’une Nature mixte et incertaine,
Une intelligence à demi témoin, à demi machine.
Cet apparent conducteur de la roue des œuvres de la Nature
Chargé de motiver et d’enregistrer son cours
Et d’établir sa propre loi sur des forces inconstantes,
Ce maître-ressort d’une délicate machinerie
Aspirait à éclairer et raffiner son utilisateur
À hisser les frustes initiatives du mécanicien absorbé
Et lui faire voir la Puissance qui l’habite.
Il a levé les yeux :
La lumière des Cieux reflétait une Face.
Stupéfaite des œuvres qui s’étaient forgées dans son sommeil mystique
Elle a regardé le monde qu’elle avait créé :
L’étonnement saisissait maintenant la puissante automate ;
Elle s’est arrêtée un moment pour se comprendre elle-même et son but,
Réfléchie, elle apprenait à agir selon une loi consciente,
Une vision et une mesure guidaient le rythme de ses pas ;
La pensée refrénait ses instincts dans la clôture d’une volonté

Et éclairait d'une idée ses élans aveuglés.
Sur la masse de ses impulsions, de ses actes-réflexes
Sur le flot déchaîné, ou guidé par l'Inconscient,
Et sur le mystère de ces étapes exactes non pensées
Elle a plaqué l'image spécieuse d'un Moi,
Une idole vivante de l'esprit défiguré ;
Sur les actes de la Matière, elle a imposé un type de loi :
Elle avait créé un corps pensant avec des cellules chimiques
Et d'une tempête de force, modelé un être.
Être ce qu'elle n'était pas enflammait son espoir :
Elle a tourné ses rêves vers quelque haut Inconnu ;
Un souffle de l'Un suprême s'est fait sentir en bas.
Une lucarne regardait vers les sphères d'en haut
Et des ombres colorées dessinèrent sur le sol mortel
Les visages passagers des choses immortelles ;
Un éclair vivant pouvait venir du ciel parfois :
Un rayon d'âme illuminée tombait sur le cœur et la chair
Et teintait d'une semblance de lumière idéale
La substance dont nos rêves terrestres sont faits.
Ainsi apparurent
Un fragile amour humain qui ne pouvait pas durer,
Un papillon de nuit nommé Ego
Pour faire voler une âme de séraphin,
Un charme superficiel de brève durée
Éteint d'un léger souffle du Temps ;
Une joie venait, qui oubliait sa mortalité, un moment
Rare visiteur qui s'en allait bien tôt
Et faisait sembler belles toutes choses, pour une heure ;
Des espoirs vite fanés en ternes réalités
Et des passions qui s'en vont en cendres tandis qu'elles brûlent
Embrasaient la terre habituelle de leur brève flamme.
Créature petite et insignifiante
Visitée et soulevée par une Puissance inconnue,
L'homme labourait son lopin de terre
Cherchant les moyens de durer, de jouir, de souffrir et de mourir.
Un esprit qui ne périssait pas avec le corps et le souffle
Était là comme une ombre du Non-Manifesté
Et se tenait derrière la petite forme personnelle
Mais ne revendiquait pas encore cette incarnation terrestre.
Consentant au long et lent labeur de la Nature,
Regardant les œuvres de sa propre ignorance,

Inconnu, insenti, le puissant Témoin habite
Et rien ne montre la Gloire qui est là.
Il est la Sagesse qui gouverne la magie du monde,
Le Silence qui écoute le cri de la Vie,
Il voit la foule pressée des moments qui coulent
Vers la tranquille grandeur d'une heure lointaine.

* * *

Inintelligiblement, cet énorme monde tourne
Dans l'ombre d'une Inconscience enchantée
Qui cache la clef manquante des intentions profondes,
Qui garde close dans notre cœur une voix que nous ne savons pas entendre.
Un énigmatique labeur de l'Esprit,
Une machine ponctuelle dont nul ne connaît l'usage,
Un art et une ingéniosité sans sens,
Cette vie minutieusement orchestrée dans le moindre détail
Joue interminablement ses symphonies sans motif.
Tournant son dos à la vérité, le mental apprend mais ne sait pas ;
Il étudie les lois de la surface par une pensée de surface,
Il catalogue les étages de la vie et voit les processus de la Nature
Ne voyant pas pour quoi elle agit ni pourquoi nous vivons ;
Il note son inlassable souci du moyen précis,
Sa patiente complexité dans la finesse d'un rouage,
L'audace du plan inventif d'un esprit ingénieux
Au milieu de l'énorme masse futile de ses travaux sans fin,
Il additionne des chiffres réfléchis à sa somme irréfléchie,
Empile des étages à pignon, des toits du monde
Sur les fondations hermétiquement taillées qu'elle a posées,
Dresse des citadelles imaginées dans un air mythique
Ou monte un escalier de rêve vers une lune mystique :
Des systèmes momentanés pointent et touchent aux nues :
Un ordre conjectural du monde s'édifie laborieusement
Sur la base incertaine d'un mental incertain,
Ou un tout fragmentaire s'échafaude péniblement.
Un impénétrable mystère abstrus,
Tel est le vaste plan dont nous faisons partie ;
Ses harmonies sont des discordes à nos yeux,
Car nous ne connaissons pas le thème grandiose qu'elles servent.
Inscrutables, travaillent les agents cosmiques.
Nous voyons seulement la frange d'une immense houle ;

Nos instruments n'ont pas cette lumière plus grande,
Notre volonté n'est pas accordée à l'éternelle Volonté,
La vue de notre cœur est trop aveugle et passionnée.
Impuissante à partager les ondes mystiques de la Nature,
Inapte à sentir le pouls et le tréfonds des choses,
Notre raison ne peut pas sonder les puissantes mers de la vie,
Seulement elle compte ses vagues et scrute son écume ;
Elle ne sait pas d'où viennent ces impulsions qui touchent et passent
Elle ne voit pas où pousse le flot pressé :
Elle cherche seulement à canaliser ses forces
Et elle espère changer son cours à des fins humaines :
Mais tout son sens vient des resserrés de l'Inconscient.
Invisibles ici, d'énormes énergies cosmiques agissent dans l'ombre,
Des gouttes et des courants sont notre seule part.
Notre mental vit lointainement de la Lumière authentique,
Il saisit de menus fragments de la Vérité
Dans un petit coin de l'infini ;
Nos vies sont un creux de roche dans un océan de force.
Nos mouvements conscients ont des origines scellées
Mais nous ne communiquons pas avec ces assises ténébreuses
Nulle entente ne lie ces morceaux de nous-mêmes ;
Nos actes surgissent d'une crypte que notre mental ignore.
Nos profondeurs les plus profondes sont ignorantes d'elles-mêmes,
Même notre corps est un magasin mystérieux ;
De même que les racines de notre terre sont enfouies sous le couvert de notre terre
Les racines de notre mental et de notre vie gisent inaperçues.
Nos ressorts sont étroitement gardés et cachés dessous, dedans ;
Nos âmes sont mues par des pouvoirs derrière le mur.
Dans les étendues souterraines de l'esprit
Une puissance agit, qui se soucie peu de ses conséquences ;
Usant de relais et de scribes impensants
Elle est la cause de ce que nous pensons et sentons.
Les troglodytes du Mental subconscient,
Interprètes bornés et bégayants et mal dressés,
Ne connaissant que leur petite besogne routinière,
Affairés à nos enregistrements cellulaires,
Dissimulés dans les cachettes subliminales
Au milieu d'obscurs mécanismes occultes,
Captent le Morse mystique dont la cadence rythmique
Transmet les messages de la Force cosmique.
Un murmure tombe dans l'oreille intérieure de la vie

Et répète son écho harcelant dans les caves subconscientes :
La parole saute, la pensée tressaille, le cœur vibre,
La volonté répond, et les fibres et les nerfs obéissent à l'appel.
Nos vies traduisent ces subtiles accointances ;
Tout est le commerce d'une Puissance secrète.

*

Un pantin pensant, tel est le mental de la vie :
Ses choix sont l'œuvre d'énergies élémentaires
Qui ne connaissent pas leur propre naissance ni leur fin ni leur cause
Et n'ont pas une lueur de l'immense dessein qu'elles servent.
Dans cette basse vie de l'homme, grise et engourdie,
Mais remplie de petites choses poignantes et ignobles,
Le Fantoche conscient est tiré de cent façons
Et sent le choc mais non les mains qui poussent.
Car personne ne sait voir la troupe ironique et masquée
Dont nos moi décoratifs sont les marionnettes,
Nos actes, des réflexes inconscients dans leurs griffes
Nos luttes passionnées, une scène et un divertissement.
Ignorantes elles-mêmes de leur propre source d'énergie
Elles jouent leur rôle dans l'énorme Tout.
Agents des ténèbres qui imitent la lumière
Esprits obscurs qui meuvent les choses obscures,
Ils servent malgré eux une Puissance plus vaste.
Engins de l'Anankè, ils organisent le Hasard,
Antennes perverses d'une prodigieuse Volonté,
Jouets de l'Inconnu qui font de nous leur jouet,
Investis d'un Pouvoir dans les bas états de la Nature,
Ils introduisent les incohérences du Sort
Dans les actions que les mortels croient leurs,
Ou font une catastrophe d'un caprice négligent du Temps
Et ballottent la vie des hommes de main en main
Dans un absurde jeu tortueux.
Contre toute Vérité supérieure, leur substance se rebelle,
Devant la force du Titan seulement leur volonté s'aplatit.
Démésurée est leur prise sur les cœurs humains,
Dans tous les tours et les détours de notre nature, ils interviennent.
Minuscules architectes des vies à bas étage
Et machinateurs des intérêts et des désirs,
Exploitant le terre-à-terre brutal et les palpitations boueuses

Et les réactions crues des nerfs matériels,
Ils bâtissent le méli-mélo obstiné de notre fabrication
Et les châteaux mal éclairés de notre pensée,
Ou par les comptoirs et les souks de l'ego
Ils assiègent la beauté du temple de l'âme.
Minutieux artistes des nuances de la petitesse,
Ils mettent en scène la comédie bariolée de la Vie
Ou complotent la banale tragédie de nos jours,
Préparent l'acte, combinent la circonstance
Et la fantasia costumée des humeurs.
Ces dangereux souffleurs du cœur ignorant des hommes,
Instructeurs de leurs paroles et de leurs volontés intempestives,
Instigateurs des petites colères, petites luxures, petites haines
Et des pensées changeantes et des sautes d'émotions frivoles,
Ces sarcastiques faiseurs d'illusion sous leur masque,
Peintres des décors d'un monotone spectacle
Et agiles machinistes des coups de théâtre humains,
Sont sans cesse à leur affaire sur cette scène ombrageuse.
Incapables de bâtir nous-mêmes notre destinée
Nous sommes seulement comme des acteurs qui discourent
Et nous nous pavanons dans notre rôle,
Jusqu'à ce que la pièce soit finie et on sort
Dans un Temps plus clair et un Espace plus fin.
Ainsi ces pygmées infligent- ils leur petite loi
Et entravent le lent soulèvement de l'homme qui monte,
Puis ils terminent son trop petit tour par la mort.

* * *

Telle est la vie quotidienne de cette créature éphémère.
Aussi longtemps que l'animal humain domine
Et qu'une lourde nature d'en bas recouvre l'âme,
Aussi longtemps que la vue de l'intellect regarde au-dehors
Et sert des intérêts terre-à-terre et les joies de la créature,
Une incurable petitesse poursuit ses jours.
Depuis que la conscience est née sur la terre,
La vie est la même dans l'insecte, le singe, l'homme,
Sa substance n'a pas changé, sa façon suit l'ornière commune.
Si de nouvelles combinaisons, de plus riches détails apparaissent
Et la pensée s'ajoute et des soucis plus embrouillés,
Si, peu à peu, la vie porte un visage plus clair,
Cependant, même dans l'homme, le lopin reste pauvre et mesquin.

Une satisfaction crasse prolonge son état déchu ;
Ses petits succès sont les échecs de l'âme,
Ses menus plaisirs ponctuent de fréquents chagrins :
Les vicissitudes et les servitudes sont le haut prix qu'il paye
Pour le droit de vivre, et la mort est son dernier salaire.
Une inertie qui coule dans l'inconscience,
Un sommeil qui imite la mort, est tout son repos.
Un mince scintillement de force créatrice
Aiguillonne ses fragiles œuvres humaines
Qui, pourtant, durent plus que le souffle de leur bref créateur.
Il rêve parfois d'une bacchanale des dieux
Et voit Dionysos lui faire signe en passant –
Une intensité de lion qui briserait son âme
Si cette suave et puissante ivresse de joie soufflait
Par ses membres fragiles et son faible cœur –,
Des amusements futiles l'enflamment et usent
L'énergie qui lui est donnée pour grandir et pour être.
Sa petite heure s'épuise à de petites choses.
Une brève compagnie, souvent discordante,
Un petit amour, des petites jalousies et la haine,
Un peu d'amitié au milieu d'une foule indifférente
Font tout le tracé de son cœur sur la minuscule carte de la vie.
Si quelque grandeur s'éveille, trop frêle est sa base
Pour révéler la haute tension de délice,
Trop fugace, sa pensée pour éterniser cet essor éphémère ;
Les brillants éclairs de l'Art sont un passe-temps pour ses yeux,
La magie de la musique, un frisson qui frappe les nerfs.
Au milieu de ses besognes harassantes et de son fatras soucieux,
Pressé par la foule de ses pensées usantes,
Parfois il pose son front douloureux
Entre les puissantes mains calmes de la Nature
Pour guérir la peine de sa vie.
Son silence le délivre de ce moi torturé ;
Dans sa tranquille beauté, il trouve sa félicité la plus pure.
Une vie neuve se lève, il regarde de larges horizons ;
Le souffle de l'Esprit se meut en lui, mais vite se retire :
Ses forces n'étaient pas faites pour contenir cet hôte puissant.
Tout se ternit, retombe dans la convention, la routine,
Ou bien une brutale excitation lui apporte des joies criardes :
Ses jours se teintent du rouge de la lutte
Et du regard brûlant de la chair et des taches écarlates de la passion ;

La guerre et le meurtre sont les jeux de sa tribu.
Le temps, il n'en a point pour ouvrir ses yeux du dedans
Et chercher son moi perdu et son âme morte.
Son mouvement tourne autour d'un axe trop court ;
Il ne peut pas s'envoler, il rampe sur sa longue route,
Ou si, impatient des pas lourds du Temps
Il veut faire hâte splendidement sur la lente route du Destin,
Son cœur se serre et s'essouffle bientôt et s'épuise et succombe,
Ou il marche et il marche sans trouver de fin.
Rarement, quelques solitaires peuvent grimper vers une vie plus grande.
Tous s'accordent à une basse tonalité et à un trou de conscience.
Sa connaissance habite la maison de l'Ignorance,
Ses forces, jamais, même une fois, ne s'approchent du Tout-Puissant,
Rares sont ses visites au ravissement des Cieux.
La Félicité qui sommeille dans les choses, et qui voudrait s'éveiller,
S'échappe en lui dans une petite joie de vivre :
Cette maigre grâce est son support persistant,
Elle allège le fardeau de ses nombreux maux
Et le réconcilie à son petit monde.
Il est satisfait de son espèce moyenne commune ;
Les espoirs de demain, la vieille ronde de sa pensée,
Ses vieux intérêts familiers, ses vieux désirs
Sont l'épaisse haie serrée qu'il a bâtie
Pour défendre sa menue vie contre l'invisible ;
La parenté de son être avec l'Infini,
Il l'a enfermée dans les replis d'un moi secret
Et barricadé dehors la grandeur du Dieu caché.
Son être fut façonné pour jouer un rôle banal
Sur une scène médiocre, dans un petit drame ;
Il a planté la tente de sa vie dans un lopin borné
Sous l'immense regard du Vaste étoilé.
Il est le couronnement de tous les millénaires :
Ainsi se trouve justifié le labeur de la création,
Tel est le bout du monde, l'ultime excellence de la Nature !
Mais si tel était le tout, et rien de plus n'était voulu,
Si ce que nous semblons maintenant était le total à venir,
Si ceci n'était pas un stade que nous traversons
Sur notre route de la Matière au Moi éternel
Vers la Lumière qui fit les mondes, la Cause des choses,
Alors la vue limitée de notre mental pourrait bien interpréter
L'existence comme un accident du Temps,

Une illusion, un phénomène, ou un caprice du hasard,
Le paradoxe d'une Pensée créatrice
Qui se meut entre des contraires irréels :
Une Force inanimée qui lutte pour sentir et connaître,
Une Matière qui trouve par chance le Mental pour se déchiffrer elle-même,
Une Inconscience qui engendre monstrueusement une âme.
Parfois, tout semble irréel et improbable :
Nous semblons vivre dans un roman de nos pensées
Forgé par le récit des sensations d'un voyageur imaginaire,
Une fiction, ou une scène dans un sommeil cosmique
Saisie sur l'écran d'un cerveau enregistreur.
Un somnambule marche sous la lune,
Une image d'ego traverse un rêve ignorant
Comptant les heures d'un Temps spectral.
Dans une fausse perspective d'effet et de cause,
Se fiant aux promesses spécieuses de l'espace du monde,
Un ego flotte sans trêve de scène en scène,
Vers où, il ne sait pas, ni quelle extrémité fabuleuse.
Tout est rêvé ici, ou tout existe douteusement,
Mais qui est le rêveur et d'où vient son regard ?
Nous ne le savons pas encore, ou c'est une devinette dans l'ombre.
Ou alors, le monde est réel mais nous-mêmes trop petits,
Insuffisants pour l'énormité de notre théâtre.
Une mince courbe de vie traverse le tourbillon titanesque
De l'orbite d'un univers sans âme
Et dans le ventre de cette masse tournoyante éparpillée
Un mental se penche dehors sur un petit globe accidentel
Et se demande ce que sont toutes ces choses et lui-même.
Et pourtant, pour quelque œil subjectif enfermé là-dedans,
Cela, étrangement, s'est formé dans la substance sans yeux de la Matière ;
Un minuscule pointillement de petits moi
Se figure être la base consciente de l'existence cosmique.
Ainsi nous semble notre scène dans la pénombre d'en bas.
Tel est le signe de l'infini de la Matière,
Telle est la bizarre signification du tableau qui s'offre
À notre Science, la géante arpenteuse de son champ
Tandis qu'elle examine les registres de son étroit cadastre
Et mathématise son énorme monde extérieur,
À la Raison enfermée dans le cercle de ses sens,
Ou à la Pensée dans son impalpable Bourse du Commerce vague
Spéculatrice en grandes idées ténues

Et abstractions dans le vide, mais nous ne savons pas
Sur quelles valeurs fermes repose sa monnaie.
Dans cette banqueroute, seule la religion
Offre à nos cœurs ses douteuses richesses
Ou signe des chèques sans provision sur l’Au-delà :
Notre pauvreté trouvera là sa revanche.
Abandonnant une vie futile, nos esprits quittent ce monde
Pour le noir inconnu, ou emportent avec eux
Le passeport de la mort pour l’immortalité.

* * *

Mais ceci n’était qu’un tableau provisoire,
Une apparence fautive tracée par des sens bornés,
L’insuffisante découverte du Mental par lui-même,
Un essai primitif, une première expérimentation.
C’était un jouet pour amuser la terre enfantine ;
Mais la connaissance ne finit pas avec ces pouvoirs extérieurs
Qui vivent sur un perchoir de l’Ignorance
Et n’osent pas se pencher sur les abîmes dangereux
Ni regarder en haut pour mesurer l’Inconnu.
Il existe une vue plus profonde du dedans
Et quand nous avons quitté les étroits bas-quartiers du mental,
Une vision plus grande vient à nous sur les hauteurs
Dans la lumineuse Vastitude du regard de l’Esprit.
Enfin s’éveille en nous une Âme-témoin
Qui voit les vérités jamais vues et sonde l’Inconnu ;
Alors tout prend un visage nouveau et merveilleux.
Dans le noyau profond du monde vibre une lumière de Dieu,
Dans le cœur enfoui du Temps de hauts desseins se meuvent,
Les frontières de la vie s’écroulent et rejoignent l’infinitude.
Ce vaste tableau, embrouillé mais précis, devient
Un splendide imbroglio des Dieux,
Le jeu, l’ouvrage d’une divine ambiguïté.
Nos recherches sont les expériences passagères
D’une Puissance inscrutable et muette
Qui cherche les sorties de la Nuit inconsciente
Et veut retrouver son lumineux moi de Vérité et de Félicité.
Elle scrute le Réel à travers la forme apparente,
Elle peine dans notre mental et dans nos sens mortels ;
Parmi la foule des visages de l’Ignorance,

Dans les images symboliques tracées par la parole et la pensée,
Elle cherche la vérité dont tous les visages sont le signe ;
Elle cherche la source de la Lumière avec la lampe de la vision ;
Elle œuvre pour trouver l'auteur de toutes les œuvres,
Le Moi dedans, insenti, qui est le guide,
Le Moi au-dessus, inconnu, qui est le but.
Tout, ici, n'est pas l'ouvrage d'une Nature aveuglée :
Un Verbe, une Sagesse nous regarde dans les hauteurs,
Un Témoin qui sanctionne la volonté de la Nature et ses œuvres,
Un Œil inaperçu dans l'immensité qui ne voit pas ;
Il y a une Influence de la Lumière d'en haut,
Il y a des pensées qui viennent de loin et des éternités scellées :
Un dessein mystique emporte les étoiles et les soleils.
Dans ce passage d'une Force ignorante et sourde
À une conscience qui se débat et à un souffle éphémère
Une puissante supra-nature veille sur le Temps.
Le monde est autre que nous le pensons et le voyons maintenant
Nos vies sont un mystère plus profond que nous l'avons rêvé ;
Notre mental est un débutant dans la course vers Dieu
Notre âme est un moi envoyé du Suprême.
À travers les champs cosmiques et par d'étroites ruelles,
Demandant une maigre aumône des mains de la Fortune
L'Un chemine en robe de mendiant.
Même dans le théâtre de ces petites vies,
Derrière le drame, respire une douceur secrète,
La soif d'une divinité en miniature.
Une passion mystique venue des puits de Dieu
Coule dans les espaces protégés de l'âme ;
Une force qui aide soutient la souffrance de la terre,
Une invisible proximité, une joie cachée.
Il y a des rires étouffés qui courent en dessous,
Le bruissement d'un bonheur secret,
Une exultation dans les profondeurs endormies,
Un cœur de béatitude au fond d'un monde de peine.
Un Enfant allaité sur la poitrine secrète de la Nature,
Un Enfant qui joue dans les bois enchantés
Égrenant les notes de sa flûte de ravissement près des torrents de l'Esprit
Attend l'heure où nous entendrons son appel.
Dans ce vêtement de vie charnelle
Une âme survit, qui est une étincelle de Dieu
Et, parfois, elle perce l'écran sordide

Et allume un feu qui nous fait semi-divin.
Dans les cellules de notre corps siège un Pouvoir caché
Qui voit le jamais vu et trame l'éternité,
Nos éléments les plus petits abritent les besoins les plus profonds ;
Là aussi, les Messagers d'or peuvent venir :
Une porte s'ouvre dans les murs de boue du moi ;
Par l'humble seuil, la tête baissée,
Passent les anges de l'extase et du don de soi ;
Dans un profond sanctuaire de rêve
Habitent et vivent les bâtisseurs de l'image divine.
La compassion est là et le sacrifice aux ailes de feu,
Des éclairs de tendresse et d'harmonie
Font jaillir les lumières du ciel par l'autel solitaire du cœur.
Une œuvre s'accomplit dans le silence des grands fonds ;
Une gloire et une merveille des sens spirituels
Un rire dans les espaces immortels de la beauté
Habitent le mystère des gouffres inviolés
Et transforment l'expérience du monde en une joie ;
Bercée par les battements du Temps, l'éternité dort en nous.
Dans le centre hermétiquement scellé, l'heureux noyau,
Introublée derrière cette forme extérieure de mort
L'Entité éternelle prépare dedans
La matière de sa félicité divine,
Son règne du phénomène céleste.
Même dans le scepticisme de notre mental d'ignorance
Vient une prescience de quelque immense délivrance
Et notre volonté tend vers elle, lentement, ses mains bâtisseuses.
Chaque partie de nous désire son absolu :
Nos pensées couvrent une Lumière éternelle,
Nos énergies découlent d'une Force omnipotente,
Et puisque les mondes furent taillés dans une joie de Dieu voilée
Puisque l'éternelle beauté demande une forme
Ici-même où tout est fait d'une poussière d'être,
Nos cœurs sont capturés par des formes enjôleuses,
Nos sens eux-mêmes cherchent aveuglément la Félicité.
Nos erreurs crucifient la Réalité
Pour l'obliger à naître ici et prendre un corps divin
Irrésistible, incarnée dans une forme humaine
Et respirant par des membres que l'on peut toucher et embrasser,
Contraignant sa connaissance à délivrer l'antique Ignorance
Sa lumière sauveuse à guérir l'univers inconscient.

Et quand ce Moi plus grand descendra comme une mer
Pour emplir notre image transitoire,
Tout sera capturé par le délice et transformé :
Les vagues d'une extase jamais rêvée feront rouler
Notre mental et notre vie, nos sens, nos rires
Dans une lumière autre que ce dur jour humain limité,
Les fibres du corps battront dans une apothéose
Les cellules subiront une lumineuse métamorphose.
Ce petit être du Temps, cette âme-fantôme,
Ce nain vivant, cet homme de paille d'un esprit enténébré,
Sortira de son trafic de petits rêves mesquins.
La forme de sa personne, la face de son ego,
Dépouillées de ce travestissement mortel,
Pétrées comme un troll d'argile changé en dieu
Recréées à l'image de l'Hôte éternel
Seront saisies contre la poitrine d'une blanche Force
Et, embrasé par ces mains paradisiaques
Dans la douceur de feu rose d'une grâce spirituelle,
Dans la passion vermeille de son changement infini,
Le petit être tressaillera, éveillé, et frémira d'extase.
Comme un maléfice déformant qui se renverse,
Délivré de la magie noire de la Nuit,
Renonçant à la servitude du sombre Abîme,
Il apprendra, enfin, qui vivait là, dedans, inaperçu,
Et, saisi d'émerveillement dans le cœur adorant
S'agenouillera devant le trône de l'Enfant-Dieu, reconnu,
Tremblant de beauté et de délice et d'amour.
Mais d'abord, il nous faut accomplir l'ascension de l'esprit,
Sortir du gouffre d'où notre nature s'est levée.
L'âme doit prendre son vol souverain au-dessus de la forme
Et gravir des sommets par-delà le demi-sommeil du mental ;
Nos cœurs doivent incarner une énergie céleste
Et surprendre l'animal par le dieu caché.
Alors, allumant les langues d'or du sacrifice,
Invoquant les puissances d'un hémisphère de lumière,
Nous dépouillerons l'indignité de notre état mortel,
Feron de l'abîme une route pour la descente du Ciel,
Relierons nos cavernes au Rayon du Suprême
Et nous fendrons les ténèbres par le Feu mystique.

* * *

S'aventurant une fois de plus dans la brume natale ¹
Traversant les dangereux miasmes et le grouillement fertile,
Il taillait son chemin à travers le chaos astral
Au milieu des visages gris de ses dieux démoniaques,
Harcelé par la sourde inquisition de ses fantômes clignotants
Assailli par les sorcelleries de ses forces fluides.
Comme l'un qui marche sans guide par des régions étranges,
Tendu, ne sachant où ni avec quel espoir,
Il glissait sur un sol qui manquait sous ses pas
Et cheminait avec une énergie de pierre vers une fin insaisissable.
Derrière lui, ses traces n'étaient plus qu'une ligne évanescence
Un pointillé miroitant dans une vague immensité ;
À côté de lui, un murmure désincarné voyageait –
L'obscurité blessée se plaignait de la lumière.
Son cœur immobile faisait une énorme obstruction² ,
À mesure qu'il avançait, la nuit épaisse, guettante
Multipliait la masse hostile de ses yeux fixes et morts ;
Les ténèbres luisaient comme une chandelle qui meurt.
Autour de lui, éteint, un miroitement fantôme
Peuplait d'ombres et de formes trompeuses
L'ancre noire et sans limites de l'indiscernable Inconscient.
La flamme de son esprit était son seul soleil.

FIN DU CHANT CINQ

1 . “La brume natale” des origines de la vie.

2 . N.D.T. Il s'agit du cœur physique. Quand on s'enfonce consciemment dans ces régions profondes, inaccessibles, tel l'Inconscient, le corps entre dans un état voisin de la mort, cataleptique, comme la pierre, et quelquefois même le cœur s'arrête.

CHANT SIX

Les Royaumes et les Divinités de la Vie plus Large

Comme l'un qui marche entre de vagues murs fuyants
Vers la lointaine lueur d'une bouche de tunnel,
Espérant la lumière,
Il allait maintenant d'un pas plus libre
Sentant l'approche d'un souffle d'air plus large ;
Ainsi s'est-il échappé de cette grise anarchie.
Il est arrivé dans un monde infructueux,
Une région sans but, qui n'arrivait pas à naître
Où l'existence fuyait la non-existence et osait vivre
Mais n'avait pas la force de durer longtemps.
Au-dessus, miroitait le front d'un ciel songeur
Tourmenté, sillonné par les ailes d'une brume d'incertitude
Voletant, aventurées avec la voix des vents errants,
Plaintives, cherchant une direction dans le vide
Comme des âmes aveugles en quête d'un moi perdu
Égarées parmi des mondes inconnus ;
Des ailes vaguement questionneuses rejoignaient les plaintes de l'Espace.
Après la négation, venait l'espoir douteux d'une aurore,
L'espoir d'un moi, d'une forme, d'une permission de vivre
Et d'une naissance de ce qui, jamais encore, n'avait pu être,
La joie des périls du mental, des choix du cœur,
La grâce de l'inconnu et les soudains coups de surprise
Et une note de sùr délice dans les choses incertaines :
Son voyage touchait à une étrange région indécise
Où la conscience jouait avec un moi inconscient
Et la naissance était une tentative, un épisode.
Un enchantement s'approchait mais ne pouvait pas garder son charme
Une Puissance passionnée qui n'arrivait pas à trouver son chemin,
Un Hasard qui choisissait une arithmétique bizarre
Et n'arrivait pas à y tenir les formes qu'il créait,
Une multitude qui ne savait pas garder sa somme
Et devenait moins de zéro ou un de trop.
Arrivée à un large sens obscur
Qui ne se souciait pas de définir sa course fugitive
La vie œuvrait dans un étrange air mythique
Dénudée de ses soleils doux et somptueux.

En des mondes imaginés, mais jamais devenus vrais encore,
Comme une lueur qui traîne au bord de la création,
La vie vagabondait et rêvait, et jamais ne s'arrêtait pour accomplir :
Accomplir aurait détruit la magie de cet Espace.
Les prodiges de ce pays des merveilles de la pénombre
Plein d'une beauté étrangement créée, futillement créée,
Ce flot de réalités fantasques
Annonciatrices indécises d'une Splendeur scellée au-dessus,
Éveillaient la passion du désir des yeux
Forçaient la foi de la pensée amoureuse
Et séduisaient le cœur, mais ne le conduisaient nulle part.
Une magie coulait, comme des scènes mouvantes
Qui gardaient un moment la délicatesse fugitive
De leurs lignes ténues, silhouettées par un art abstrait
D'un léger coup de pinceau rêveur dans une rare lumière diffuse
Sur un fond d'incertitude argenté.
Une rougeur naissante des cieux, proche de l'aurore,
Un feu intense, conçu mais jamais allumé,
Caressait l'air d'un ardent soupçon de jour.
Le parfait avait soif du charme de l'imperfection,
L'illumineé était pris au piège de l'Ignorance,
Des créatures éthérées séduites par l'attrait du corps
Venaient en cette région prometteuse, battant d'invisibles ailes,
Affamées des joies de la vie limitée,
Mais trop divines pour fouler un sol créé
Et partager le sort des choses périssables.
Les Enfants du Rayon sans corps
Sortis d'une pensée encore informe dans l'âme
Et poursuivis par un impérissable désir
Passaient par l'horizon du regard qui les poursuivait.
Une volonté impersistante œuvrait là et échouait :
La vie était une quête mais la découverte ne venait jamais.
Là, rien ne satisfaisait, mais tout charmait,
Les choses semblaient être ce qu'elles n'étaient jamais entièrement,
Des images surgissaient qui ressemblaient à des actes vivants
Et les symboles cachaient le sens qu'ils prétendaient montrer :
De pâles rêves devenaient réels pour les yeux du rêveur.
Là, venaient des âmes qui s'efforçaient en vain de naître
Et les esprits trappés pouvaient errer pendant des âges
Sans jamais trouver la vérité qui les faisait vivre.
Tout courait comme un espoir à la chasse d'une chance tapie ;

Rien n'était solide, rien ne se sentait entier :
Tout était hasardeux, miraculeux, à demi vrai.
Comme un royaume où les vies n'avaient pas de base.

* * *

Puis s'est levée l'aurore d'une recherche plus grande, d'un ciel plus large,
Un voyage sous les ailes d'une Force qui couve.
D'abord vint le royaume de l'étoile du matin :
Une beauté du petit jour frémissait sous sa flèche
Et le battement d'une promesse de Vie plus vaste.
Puis, lentement, s'est levé un grand soleil hésitant
Et dans sa lumière, Elle fit un monde du moi.
Un esprit était là, qui cherchait son propre moi profond,
Encore content des fragments qui passaient devant lui
Et des bouts d'existence qui ne s'accordaient pas au Tout
Mais qui, un jour, raboutés, pourraient être vrais.
Quelque chose enfin semblait accompli.
Une intensité grandissante de la volonté d'être,
Un texte de vie, un tracé de force,
Un scénario des actes, une musique des formes conscientes
Chargées de sens qui échappaient à l'écoute de la pensée
Et remplies des mille murmures du cri rythmique de la vie,
Pouvaient s'inscrire au cœur des choses vivantes.
Dans un début foisonnant de la puissance secrète de l'Esprit,
Quelque réponse de délice dans la Vie et dans la Matière
Quelque face de la beauté immortelle pouvaient se laisser prendre
Et prêter l'immortalité à un moment de joie,
Quelque vocable pouvait incarner la Vérité suprême
Jailli au hasard d'une tension de l'âme,
Quelque couleur de l'Absolu pouvait tomber sur la vie,
Quelque éclat de connaissance et de vision intuitive,
Quelque passion du cœur ravi de l'Amour.
Hiérophante du Mystère sans corps
Emprisonné dans une invisible enveloppe spirituelle,
La Volonté qui pousse les sens à dépasser leurs limites
Pour sentir la lumière et la joie intangibles,
Trouvait à demi son chemin dans la paix de l'ineffable,
Captait à demi la douceur d'un désir enfoui
Qui appelait du fond d'une poitrine de Félicité mystérieuse,
Manifestait à demi la Réalité voilée.

Une âme qui n'était pas enveloppée dans son manteau mental
Pouvait apercevoir le sens vrai du monde des formes :
Illuminée par une vision dans la pensée
Soulevée par la flamme de compréhension du cœur,
Elle pouvait saisir dans le firmament conscient de l'esprit
La divinité d'un univers de symboles.

*

Ce royaume nous inspire nos espoirs plus vastes ;
Ses forces ont atterri sur notre globe
Ses signes ont marqué leur type sur nos vies :
Il prête un mouvement souverain à notre destinée,
Ses vagues errantes motivent la haute lame de notre vie.
Tout ce que nous cherchons est préfiguré là
Et tout ce que nous n'avons pas connu ni même cherché
Et qui pourtant un jour naîtra dans le cœur des hommes
Afin que l'Éternel puisse s'accomplir dans les choses.
Incarnée dans le mystère des jours,
Éternelle dans un Infini à découvrir,
Une possibilité sans fin
Une haute échelle de rêve sans sommet
Grimpe à jamais dans l'extase consciente de l'Être.
Par cette échelle, tout monte vers un invisible dénouement.
Une Énergie perpétuellement passagère anime
Le voyage d'où nul retour n'est sûr,
Ce pèlerinage de la Nature vers l'Inconnu.
Dans son ascension vers sa source perdue, Elle semblait
Vouloir dérouler tout ce qui, à jamais, pourrait être ;
D'étape en étape, sa haute procession se meut,
D'une vision à une autre plus grande, son progrès bondit,
D'une forme à une autre plus ample, sa marche se transforme,
Une caravane de l'inépuisable
Sème les formations d'une Pensée et d'une Force sans limite.
Sa Puissance immémoriale, autrefois bercée
Au sein d'un Calme sans commencement ni fin,
Maintenant séparée de l'immortelle félicité de l'Esprit,
Bâtit un type de toutes les joies qu'elle a perdues ;
Obligé une substance éphémère à prendre forme
Elle espère se délivrer par l'acte créateur,
Un jour sauter par dessus le gouffre qu'elle ne peut emplir,

Guérir un moment la blessure de la séparation,
S'échapper de la prison de petitesse des heures
Et retrouver les vastes sublinités de l'Éternel
Dans le champ temporel hasardeux qui nous échoit ici.
Presque, elle arrive à ce qui jamais ne peut être accompli ;
Elle enferme l'éternité dans une heure
Et emplit d'infini une petite âme ;
L'Immobile se penche à son appel enchanté ;
Elle chemine sur un rivage au milieu de l'Illimitable,
Perçoit l'Habitant sans forme dans toutes les formes
Et sent l'embrasse de l'Infinitude autour d'elle.
Sa tâche ne connaît pas de fin, elle ne poursuit aucune utilité,
Elle s'acharne seulement, poussée par une Volonté sans nom
Qui était venue sans forme de quelque Vastitude inconnaissable.
C'est là son secret et son impossible tâche :
Prendre l'illimité dans le filet de la naissance
Semer l'esprit dans une forme physique
Prêter la parole et la pensée à l'ineffable ;
Elle est poussée à révéler l'à-jamais Non-manifeste.
Et pourtant, par son ingéniosité, l'impossible s'est accompli :
Elle suit son sublime plan irrationnel,
Invente les mécanismes de son art magique,
Cherche toujours de nouveaux corps pour l'Infini
Et des images de l'inimaginable :
Elle a séduit l'Éternel dans les bras du Temps.
Même maintenant, elle ne sait pas elle-même ce qu'elle a fait.
Car tout se trame derrière un masque déconcertant :
Une semblance autre que sa vérité cachée
Une apparence qui imite un tour d'illusionniste
Une irréalité feinte poussée par le temps,
La création inachevée d'une âme changeante
Dans un corps qui change avec l'habitant.
Infimes, ses moyens, infinie son œuvre ;
Sur un immense champ de conscience informe
Par de toutes petites touches du mental et des sens
Sans fin elle déroule une vérité sans limite ;
Un mystère sans temps se joue lentement dans le Temps.
La grandeur dont elle rêvait, ses actes ne l'ont pas saisie,
Son labeur est une passion et une douleur,
Une ivresse et une angoisse, sa gloire et sa malédiction ;
Et pourtant, elle ne peut pas vouloir autrement, elle doit œuvrer encore ;

Son cœur puissant lui interdit d'abandonner.
Tant que dure le monde, son échec vit
Surprenant et déroutant le regard de la Raison,
Une extravagance et une beauté inexprimables
Une superbe folie de la volonté de vivre,
Une audace, un délire de délice.
Telle est la loi de son être, sa seule ressource ;
Jamais la satisfaction ne vient, mais
Elle assouvit sa volonté affamée de prodiguer partout
Les mille images de ses fables du Moi
Et les mille façons de l'unique Réalité.
Elle a fait un monde qui effleure une vérité fuyante,
Un monde coulé dans le moule du rêve qu'il cherche
Une icône de vérité, une ébauche consciente du mystère.
Ce monde-là ne traînait pas comme le mental terrestre
Parqué dans les barrières solides des faits apparents,
Il osait se fier au mental de rêve et à l'âme.
Chasseur des vérités spirituelles
Pensées seulement encore ou devinées ou croyantes,
Il saisissait par l'imagination et enfermait
Un oiseau peint du paradis dans une cage.
Cette vie plus large est éprise de l'invisible ;
Elle appelle quelque Lumière suprême qui la dépasse,
Elle peut sentir le Silence qui délivre l'âme ;
Elle sent un contact sauveur, un rayon divin :
La beauté et le bien et la vérité sont ses divinités.
Elle est proche de cieus plus célestes qui échappent aux yeux de la terre,
De ténèbres plus terribles que ne peut le supporter la vie humaine :
Elle est parente du démon et du dieu.
Un étrange enthousiasme a pris son cœur ;
Elle a faim des hauteurs, elle est passionnée du Suprême.
Elle court après le vocable parfait, la forme parfaite,
Elle bondit vers la pensée des sommets, la lumière des sommets.
Car le Sans-Forme s'approche par la forme
Et toute perfection côtoie l'Absolu.
C'est un enfant des cieus qui n'a jamais vu son pays,
Son élan touche l'éternel, en un point :
Il peut seulement s'approcher et effleurer, il ne peut pas tenir ;
Il peut seulement tendre vers quelque brillant extrême :
Sa grandeur est de chercher et de créer.

*

Sur chaque plan, cette Grandeur doit créer.
Sur la terre, dans les cieux et les enfers, elle est pareille ;
Dans chaque destin, elle joue son rôle puissant.
Gardienne du feu qui allume les soleils
Elle est victorieuse dans sa gloire et sa puissance :
Défaite, opprimée, elle porte le besoin de Dieu qui est de naître :
L'esprit survit sur un fond de non-être,
La force du monde dure plus que le choc de désillusion du monde :
Muette, elle est toujours le Verbe, inerte, elle est encore la Puissance.
Déchue ici, esclave de la mort et de l'ignorance,
Elle est contrainte à vouloir les choses immortelles
Et poussée à connaître même l'inconnaissable.
Même inconsciente, nulle, son sommeil crée un monde.
Plus elle est masquée, plus elle œuvre puissamment ;
Logée dans l'atome, enterrée dans le corps
Son irrésistible passion créatrice ne peut cesser.
L'Inconscience est sa longue halte gigantesque,
Sa syncope cosmique est une phase prodigieuse :
Née dans le Temps, elle cache son immortalité ;
Dans la mort, qui est son lit, elle attend l'heure de se lever.
Même quand la Lumière lui est refusée, qui l'avait envoyée,
Quand l'espoir est mort dont elle avait besoin pour œuvrer,
Même quand ses étoiles les plus brillantes sont englouties par la Nuit,
Nourrie par la dureté et les calamités,
Avec la peine de son corps de servante, de nurse, de masseuse,
Son esprit torturé, invisible, continue encore
À s'acharner même dans les ténèbres, à créer même dans l'agonie ;
Elle porte Dieu crucifié sur sa poitrine.
Dans les abîmes insensibles et glacés, là où nulle joie n'existe,
Emmurée, étranglée par la résistance du Vide
Où rien ne bouge et rien ne peut devenir,
Elle se souvient encore, elle invoque encore
L'art que l'Ouvrier des Prodiges lui a donné à sa naissance ;
Elle imprime une forme à la somnolence informe,
Révèle un monde là où rien n'était avant.
En des royaumes murés et vaincus dans un cercle de mort
Voués à une noire éternité d'ignorance,
Elle est le tressaillement dans une masse inerte inconsciente,
Ou emprisonnée dans un vortex de Force solidifiée,

Muette et sourde dans l'étreinte aveugle de la Matière
Elle repose, figée, dans la poussière de son sommeil.
Puis, pour punition de son réveil rebelle,
Dotée seulement de la dure mécanique des Circonstances
Pour machiner son art magique,
Elle façonne dans la boue les merveilles d'un dieu ;
Dans le plasmе, elle plante son immortel besoin muet,
Aide le tissu vivant à penser, les sens fermés à sentir,
Lance par de frêles nerfs des messages poignants,
Aime miraculeusement dans un cœur de chair,
Donne une âme à des corps bruts, une volonté, une voix.
Sans trêve, comme par une baguette de sorcière, elle somme
Des êtres et des formes et des scènes sans nombre,
Porte-flambeau de son cortège à travers le Temps et l'Espace.
Ce monde est son long voyage à travers la nuit,
Les soleils et les planètes éclairent sa route de leur lanterne,
Notre raison est la confidente de ses pensées,
Nos sens sont ses témoins vibrants.
Là, elle trace ses signes dans une substance à demi vraie, à moitié fausse,
Elle peine pour remplacer par des rêves réalisés
La mémoire de son éternité perdue.

*

Tels sont ses prodiges dans cette énorme ignorance cosmique :
Tant que le voile n'est pas levé, tant que la nuit n'est pas morte,
Dans la lumière ou les ténèbres, elle poursuit son inlassable quête ;
Le Temps est la route de son pèlerinage sans fin.
Une unique passion grandiose anime toutes ses œuvres.
Son Amant éternel est la cause de ses actes ;
Pour Lui, elle a bondi des Vastitudes invisibles
Et marche ici dans un monde brut et inconscient.
Les drames de ce monde sont ses amours avec l'Hôte caché,
Les états d'âme de l'Amant façonnent son cœur passionné ;
Dans la beauté, elle verse le trésor de Son sourire ensoleillé.
Elle a honte de sa riche pauvreté cosmique,
Elle cajole sa Grandeur par de petits cadeaux
Retient la fidélité de Son regard par les scènes du monde
Et courtise les grands yeux de Ses pensées vagabondes
Pour qu'il reste dans les millions de visages de sa Force fouguese.
L'unique occupation, le seul souci tenace de son cœur
Est d'attirer son Compagnon voilé

Et de le garder contre sa poitrine dans sa robe de bal du monde
De peur qu'il ne quitte ses bras pour retourner à Sa paix sans forme.
Et pourtant, quand Il est si près, elle le sent si loin.
Car la contradiction est la loi de sa nature.
Bien que, toujours, elle soit en Lui, et Lui en elle,
Elle ne semble pas s'apercevoir du lien éternel,
Elle veut enfermer Dieu dans ses œuvres
Et le garder comme son prisonnier bien-aimé
Pour que, plus jamais, ils ne se séparent dans le Temps.
Au début, elle a fait une chambre intérieure profonde,
Une somptueuse crypte du sommeil de l'Esprit
Où il est assoupi comme un hôte oublié.
Mais maintenant, elle veut rompre ce charme oublieux,
Éveiller le dormeur de sa couche sculptée ;
Elle retrouve la Présence dans les formes
Et par la lumière qui se réveille avec Lui
Découvre un sens dans la ruée et les pas lourds du Temps,
Même à travers ce mental, qui autrefois obscurcissait l'âme,
Passe une étincelle de l'invisible divinité.
Lançant un rêve lumineux dans l'espace de l'Esprit
Elle bâtit la création comme un pont d'arc-en-ciel
Entre le Silence originel et le Vide.
Elle fait un filet de cet univers mouvant ;
Elle tisse un piège pour l'Infini conscient.
En elle, est une connaissance qui cache ses pas
Et semble une Ignorance omnipotente et muette.
En elle, est un Pouvoir qui rend vraies les merveilles ;
L'incroyable est sa substance et son fait ordinaire.
Ses desseins, ses chemins s'avèrent des énigmes,
Examinés, ils deviennent autres qu'ils n'étaient.
Expliqués, ils semblent encore plus inexplicables.
Même dans notre monde, un mystère règne
Que la terre cache derrière l'écran habile d'une évidente banalité ;
Ses degrés plus larges sont faits de sorcelleries.
Là, l'énigme montre son prisme splendide,
Le lourd déguisement de l'insignifiance disparaît ;
Occulte, insondable devient toute expérience,
Toujours neuve est la merveille, un divin miracle.
Il y a un contenu dérobé, une note mystérieuse,
Il y a un mystère de sens caché.
Bien que nul masque de terre ne pèse sur son visage

Elle fuit ses propres yeux au fond d'elle-même.
Toutes les formes sont le signe de quelque idée voilée
Dont le dessein couvert échappe à la poursuite mentale,
Matrice, pourtant, de conséquences souveraines.
Là, chaque pensée, chaque sentiment est un acte
Et chaque acte est un symbole et un signe
Et chaque symbole contient un pouvoir vivant.
Elle bâtit un univers avec des vérités et des mythes
Mais ce dont elle avait le plus besoin, elle ne peut le bâtir ;
Tout ce qu'elle étale est une image ou une copie de la Vérité
Mais le Réel lui voile sa face mystique.
Tout le reste, elle le trouve, il manque l'éternité ;
Tout est découvert, mais l'Infini échappe.

* * *

Une conscience éclairée par une Vérité d'en haut
Se faisait sentir,
Elle voyait la lumière mais non la Vérité :
Elle saisissait l'Idée et en faisait un monde ;
Elle bâtissait là une Image et l'appelait Dieu.
Et pourtant, quelque chose d'intérieur et de vrai s'abritait là.
Les êtres de ce royaume d'une vie plus large,
Habitants d'un air plus vaste, d'un espace plus libre,
Ne vivent pas par leur corps ni dans les choses extérieures :
Une existence plus profonde est le siège de leur moi.
Dans cet intense domaine intime
Les objets sont là comme des compagnons de l'âme ;
Les actions du corps sont une scène mineure,
Une transcription superficielle de la vie au-dedans.
Dans ce monde-là, toutes les forces sont l'équipage de la Vie
Et le corps et la pensée courent comme ses servantes.
Les étendues universelles lui donnent tout le champ :
Tous les êtres de ce royaume sentent le mouvement cosmique
Dans leurs actes et sont les instruments de la puissance cosmique,
Ou ils font de leur propre moi un univers.
Chez tous ceux qui se sont élevés à la Vie plus large
Une voix des choses à venir murmure à l'oreille ;
À leurs yeux, visités par quelque haut soleil,
L'aspiration révèle l'image d'une cime :
Pour faire sortir la semence qu'elle a enfouie dedans,

Pour réaliser son pouvoir en eux, vivent ces créatures.
Chacun est une grandeur qui grimpe vers les hauteurs
Ou se répand en océan depuis son propre centre :
Comme des ondes de pouvoir concentrique qui tournoient
Ils avalent et se repaissent de ce qui entoure.
Même de cette immensité, plus d'un font une cabane ;
Parqués en d'étroites contrées aux brefs horizons
Ils vivent contents de la petite grandeur gagnée.
Régner sur un petit empire d'eux-mêmes,
Être un personnage dans leur monde privé
Et partager les joies et les chagrins du milieu
Satisfaire les mobiles de leur vie, les besoins de leur vie
Suffit à l'emploi et aux fonctions de cette énergie,
Telle une camériste de la Personne et de son destin.
C'est là une ligne de transition et un point de départ
Pour tous ceux qui entrent dans cette sphère brillante,
Une première immigration dans les pays du ciel :
Ce sont les parents de notre race terrestre,
Les régions frontalières de notre état mortel.

*

Ce monde plus large inspire nos mouvements plus nobles,
Ses solides formations bâtissent nos moi grandissants ;
Ses créatures sont nos répliques en plus brillant,
Elles couronnent les types dont nous sommes seulement les débutants
Et elles sont fermement ce que nous tâchons d'être.
Comme d'éternels personnages imaginés,
Entiers, non tirillés comme nous par des courants contraires,
Ils suivent l'invisible guide dans leur cœur,
Leur vie obéit à la loi de la nature intérieure.
Là, sont gardées les mémoires de la grandeur, les empreintes du héros ;
L'âme est le bâtisseur vigilant de son propre destin ;
Nul n'est un esprit neutre et inerte ;
Ils choisissent leur côté, ils voient le dieu qu'ils adorent.
Une bataille s'engage entre le vrai et le faux,
Un pèlerinage commence vers la Lumière divine.
Car là, même l'Ignorance aspire à connaître
Et brille de l'éclat d'une lointaine étoile ;
Il y a une connaissance au cœur du sommeil
Et la Nature vient à chacun comme une force consciente.

Un idéal est leur guide et leur roi :
 Ils aspirent à la monarchie du soleil
 Ils appellent le haut gouvernement de la Vérité
 Ils la gardent et l'incarnent dans leurs actes quotidiens
 Et emplissent leurs pensées de sa voix inspirée
 Et façonnent leur vie comme une respiration de vérité
 Jusqu'à ce qu'ils partagent, eux aussi, le soleil d'or de sa divinité.
 Ou au contraire, ils adhèrent à la vérité des Ténèbres ;
 Que ce soit pour le Ciel ou les Enfers, il faut qu'ils fassent la guerre :
 Guerriers du Bien, ils servent une cause solaire,
 Ou ils sont soldats du Mal, à la solde du Péché.
 Car le bien et le mal ont une égale tenure
 Tant que la Connaissance est jumelle de l'Ignorance.
 Tous les pouvoirs de la Vie tendent vers leur divinité
 Dans la largeur et l'audace de cet air ;
 Chacun bâtit son temple et propage son culte,
 Et là, le Péché aussi est une divinité.
 Affirmant la beauté et la splendeur de sa loi
 Il revendique la vie comme son domaine naturel,
 Monte sur le trône du monde ou revêt la robe papale :
 Ses adorateurs proclament leur droit sacré.
 Ils révèrent un mensonge à la tiare rouge,
 Ils adorent l'ombre d'un dieu tordu,
 Acceptent l'Idée noire qui pervertit le cerveau
 Ou mentent avec le Pouvoir prostitué qui tue l'Âme.
 Une vertu impérieuse prend une pose sculpturale,
 Ou une passion de titan attise une fière révolte :
 Sur l'autel de la Sagesse, ils sont rois et prêtres
 Ou sacrifient leur vie à l'idole du Pouvoir.
 Ou bien la Beauté brille sur eux comme une étoile vagabonde ;
 Trop lointaine pour être touchée, ils suivent sa lumière avec passion ;
 Dans les Arts et dans la Vie, ils saisissent le rayon de la Toute-Beauté
 Et font du monde leur somptueux trésor :
 Même les formes ordinaires sont enrobées de merveille –
 Une grandeur et un charme emprisonnés dans chaque heure
 Éveillent la joie qui dort dans toutes les choses créées.
 Une splendide victoire ou une splendide chute,
 Un trône dans les cieux ou un trou dans l'enfer,
 Ils ont justifié l'Énergie ambiguë
 Et marqué leur âme de son formidable sceau :
 Quoi que le Destin puisse leur faire, ils ont gagné ;

Ils ont fait quelque chose, ils ont été quelque chose, ils vivent.
Là, la Matière est le résultat de l'âme, non sa cause.
Contrairement à la balance terrestre de la vérité des choses
Le grossier pèse moins, le subtil compte plus ;
Le plan extérieur dépend des valeurs intérieures.
Comme vibre la pensée dans le mot exprimé
Comme brûle dans l'acte la passion de l'âme,
Le dessein apparent et perceptible de ce monde
Reflète la puissance intérieure qui vibre.
Un Mental qui n'est pas limité par les sens extérieurs
Donnait des formes aux impondérables de l'esprit,
Les impacts du monde enregistraient sans sens
Et changeaient en tressaillements concrets dans le corps
Les opérations frappantes d'une Force sans corps ;
Les pouvoirs qui agissent ici subliminalement et invisiblement
Ou qui sont tapis à l'affût et attendent derrière le mur
Bondissaient en avant et découvraient leur face.
Là, l'occulte devenait ouvert,
L'évident gardait une allure couverte
Et prenait sur les épaules l'inconnu :
L'invisible se faisait sentir et bousculait les formes visibles.
Dans la communion de deux esprits qui se rencontrent
La pensée regardait la pensée sans besoin de paroles ;
L'émotion embrassait l'émotion en deux cœurs,
Chacun sentait le tressaillement de l'autre dans sa chair et ses nerfs
Ou ils se fondaient l'un en l'autre et devenaient immenses
Comme deux maisons qui brûlent, et le feu joint le feu :
La haine empoignait la haine et l'amour se jetait sur l'amour,
Les volontés luttèrent contre les volontés sur l'invisible terrain du mental ;
Les sensations d'autrui traversaient comme des vagues
Et faisaient vibrer les membres du corps subtil,
Leur colère se précipitait au galop dans une attaque brutale
Telle une charge de sabots qui piétinent un sol ébranlé ;
On sentait le chagrin de l'autre envahir la poitrine
La joie de l'autre exultait et courait dans le sang :
Les cœurs pouvaient se serrer par-delà les distances
Et des voix s'approchaient
Qui parlaient sur les rives de mers étrangères.
Là, battait la pulsation d'une communication vivante :
L'être sentait l'être, même au loin,
Et la conscience répondait à la conscience.

Et pourtant, l'ultime unité n'était pas là.
 Il y avait une séparation d'âme à âme :
 Un mur de silence intérieur pouvait se dresser,
 Une armure de force consciente pouvait protéger et faire un bouclier ;
 L'être pouvait rester claustré au-dedans et solitaire ;
 On pouvait se tenir à l'écart en soi, seul.
 L'identité n'était pas encore là, ni la paix de l'union.
 Tout était encore imparfait, à demi su, à demi fait :
 Le miracle de l'Inconscience restait en dessous, sans pont,
 Le miracle du Supraconscient, inconnu encore,
 Enveloppé en lui-même, insenti, inconnaissable,
 Regardait d'au-dessus tous ceux-là, origine de tout ce qu'ils étaient.
 Comme des formes de l'Infini sans forme, ils étaient venus
 Comme des noms de l'Éternité sans nom, ils avaient vécu.
 Le commencement et la fin étaient là, éclipsés,
 Le terme du milieu œuvrait, inexpliqué, abrupt :
 Ils étaient des mots qui parlaient à une immense Vérité sans mot,
 Ils étaient des chiffres qui peuplaient une somme inachevée.
 Personne, vraiment, ne se connaissait lui-même ni ne connaissait le monde
 Ni la Réalité qui vivait là, enterrée dans son autel :
 Ils savaient seulement ce que le Mental pouvait bâtir et prendre
 Parmi l'énorme resserre du Supramental caché.
 Des ténèbres sous eux-mêmes, un Vide brillant au-dessus,
 Incertains, ils vivaient, dans un grandiose espace à pic ;
 Par des mystères, ils expliquaient le Mystère,
 Une réponse énigmatique répondait à l'énigme des choses.
 À mesure que le Roi avançait dans l'air éthéré de cette vie ambiguë
 Il devenait lui-même une énigme pour lui-même ;
 Il voyait que tout était symbole et il ne trouvait pas leur sens.

* * *

Par-delà les sources jaillissantes de la mort et de la vie
 Et par-dessus les frontières mouvantes des changements de l'âme,
 Chasseur sur la piste créatrice de l'Esprit,
 Il suivait les traces infimes, et prodigieuses, de la vie
 À la poursuite de sa formidable joie murée
 Dans une périlleuse aventure sans dénouement.
 Tout d'abord, nul but n'apparaissait dans cette grande marche :
 Seule se voyait la vaste source de toutes choses ici
 Regardant vers une source plus vaste par-delà.

Car, plus la vie s'écartait des sillons terrestres,
Plus se faisait sentir l'intense attraction de l'Inconnu ;
Une perspective plus haute libérait la pensée
Poussait la vie vers des merveilles et des découvertes ;
Une haute délivrance des mesquins soucis venait,
Une image plus puissante du désir et de l'espoir
Une formule plus vaste, une scène plus grande.
Sans fin, la vie décrivait des cercles vers une lointaine Lumière :
Ses signes cachaient plus encore qu'ils ne révélaient ;
Mais liés à une vue et à une volonté immédiates
Ils perdaient leur but dans une joie utilitaire,
Et finalement, dégradés de leur signification infinie,
Ils devenaient un zéro miroitant d'un sens irréal.
Armée d'un arc magique et hanté
Elle visait une cible qui restait invisible
Et qu'elle croyait à jamais lointaine quand elle était toute proche.
Comme l'un qui épèle des caractères coloriés,
Livre-clef d'une magicienne indéchiffrable,
Le Roi scrutait ses arabesques bizarres et subtilement enchevêtrées
Et le difficile théorème celé de ses indices ;
Dans les sables monstrueux d'un Temps désert
Il suivait à la trace les commencements ténus de ses travaux de titan,
Guettait quelque signe dans la charade de ses mouvements,
Déchiffrait le mimodrame nô de ses silhouettes
Et tentait de capter dans sa course impossible
L'enchaînement de sa fantasia tumultueuse
Qui se dérobaient dans un mystère rythmique :
Un scintillement de pas fugitifs sur un sol fuyant.
Dans le labyrinthe typique de ses pensées et de ses espoirs
Et les chemins détournés de ses désirs secrets,
Dans ses tournants complexes tassés de rêves
Et ses rondes entrecoupées par l'intrigue d'autres rondes sans suite,
Tel un voyageur égaré parmi des scènes fugitives
Le Roi perdait ses repères et poursuivait chaque devinette défailante.
Sans cesse, il rencontrait des mots-clef, ignorant de leur clef.
Un soleil qui éblouissait la vue de ses propres yeux,
Une lumineuse énigme sous une cagoule brillante
Allumait de pourpre la barrière dense du ciel de la pensée :
Un vaste sommeil obscur montrait à la nuit ses propres étoiles.
Comme assis près d'un trou au milieu d'une fenêtre ouverte

Il lisait, éclair après éclair, fulgurants, innombrables,
Les chapitres du roman métaphysique de la Nature,
Son idylle de la quête de l'âme vers la Réalité perdue
Et ses fictions tirées d'un fait authentique : l'esprit,
Ses caprices et ses vanités et ses intentions fermées à clef,
Ses bizarreries audacieuses et insaisissables, et ses virages mystifiants.
Il voyait les somptueuses enveloppes de son mystère
Qui cachent dans leurs plis son désirable corps,
Les étranges figures significatives qui tissent sa robe,
Ses linéaments révélateurs de l'âme des choses
Les fausses transparences qui colorent son intention,
Ses riches brocarts cousus de chimères imagées
Et ses masques changeants et les broderies de ses déguisements.
Mille faces de la Vérité, déconcertantes,
Regardaient le Roi du fond de leurs formes
Avec des yeux inconnus,
Et des bouches méconnaissables, sans mots,
Parlaient derrière les visages de sa mascarade
Ou le dévisageaient sous l'énigmatique magnificence
Et la splendeur habile de ses draperies.
En de soudaines scintillations de l'inconnu,
Des sons qui n'expriment rien devenaient véridiques,
Des idées qui semblaient sans sens faisaient étinceler la vérité ;
Des voix venues de mondes futurs, invisibles,
Articulaient les syllabes du Jamais-manifesté
Pour vêtir le corps du Verbe mystique ;
Et les diagrammes magiques de la Loi occulte
Gardaient scellée une indéchiffrable harmonie exacte
Ou se servaient des couleurs et des formes pour reconstituer
Le blason héraldique des secrets du Temps.
Dans ses solitudes vertes et ses profondeurs terrées,
Dans ses buissons de joie où le danger embrasse le délice,
Il entrevoyait les ailes cachées de ses espoirs chanteurs
Une lueur de bleu et d'or et de feu écarlate.
Dans ses allées couvertes, à la lisière de ses sentiers chanceux,
Près du murmure de ses ruisseaux et de ses lacs tranquilles
Il découvrait les fruits d'or de son ardente félicité
Et la beauté méditative de ses fleurs de rêve.
Comme un miracle du cœur changé par la joie
Il regardait dans l'alchimie radieuse de ses soleils
L'éclatement pourpre d'une unique fleur séculaire

Sur l'arbre du sacrifice de l'amour divin.
Dans la splendeur endormie de ses midi, il voyait
Une perpétuelle répétition des heures,
La danse des libellules de la pensée sur le torrent du mystère
Effleurant sans jamais toucher la source de son murmure,
Et il entendait le rire rosé de ses désirs
Courant comme pour s'échapper des mains longtemps attendues,
Faisant tinter les bracelets charmeurs de sa danse des fantaisies.
Il se mouvait parmi les symboles vivants de son pouvoir occulte
Et sentait l'exacte précision de leurs formes :
Dans cette vie plus concrète que la vie des hommes
Batait le cœur vibrant de la réalité cachée :
Là, était incarné ce que, seulement, nous pensons et sentons,
Là, vivait dans son monde spontané ce qui, ici, prend des formes empruntées.
Compagnon de Silence de ses hauteurs austères
Accepté par sa grandiose solitude,
Le Roi partageait ses pics méditatifs
Là où la vie et l'existence sont un acte sacré
Offert à la Réalité par-delà
Et il la regardait lancer dans l'Infini
Les aigles mantelés de ses intentions,
Messagers de la Pensée vers l'inconnaissable.
Identifié à Elle en vision d'âme et en sens d'âme,
Entrant dans ses abîmes comme dans une maison,
Il devenait tout ce qu'Elle était, ou tout ce qu'Elle rêvait d'être,
Il pensait avec ses pensées et cheminait avec ses pas,
Vivait avec son souffle et sondait chaque chose avec ses yeux
Dans l'espoir d'apprendre le secret de son âme.
Témoin charmé et subjugué par ce qu'il voyait,
Il admirait la splendide façade de ses pompes et de ses jeux
Et les merveilles de ses inventions fertiles et difficiles
Et tressaillait à son appel irrésistible ;
Passionné, il supportait les sorcelleries de sa puissance
Sentait s'abattre sur lui ses brusques volontés mystérieuses,
Ses mains qui pétrissent les destins dans leur poigne violente,
Son toucher qui émeut, ses pouvoirs qui captivent et contraignent.
Mais ceci aussi il vit :
Son âme qui pleurait au-dedans,
Ses vaines poursuites pour étreindre la vérité fuyante,
Ses espoirs au regard sombre qui se mariait au désespoir,
La passion qui possédait ses membres impatients,

Le tourment et l'ivresse de sa poitrine ardente,
Sa pensée qui peinait à la tâche, jamais satisfaite de ses fruits,
Son cœur qui ne capturait pas l'unique Bien-Aimé.
Toujours, il se trouvait devant une Force voilée qui cherche,
Une déesse exilée qui bâtissait une imitation de cieux,
Un Sphinx qui lève les yeux vers un Soleil caché.

* * *

Partout, il sentait proche un esprit dans les formes :
Cette présence passive était la force de leur nature ;
Ceci seulement est réel dans les choses apparentes,
Même sur la terre, l'esprit est la clef de la vie,
Mais nulle part, les dehors solides n'en portent trace.
Sa marque sur les actes de la vie est indécouvrable.
Une douleur des hauteurs perdues est sa supplique.
Parfois seulement, se saisit une ligne incertaine
Qui semble suggérer une réalité voilée.
La vie le regardait en face avec de vagues contours brouillés
Offrant un tableau que les yeux ne savaient pas suivre
Une histoire qui n'était pas encore là écrite.
Tel un fragment de dessin à demi perdu
Les intentions de la vie fuyaient la poursuite du regard.
Le visage de la vie cache aux yeux le vrai moi de la vie ;
Le sens secret de la vie est écrit dedans, au-dessus.
La pensée qui lui donne un sens vit loin au-delà ;
Elle n'est pas visible dans son dessin à demi terminé.
En vain espérons-nous lire les signes déroutants
En vain, trouver le mot de la charade à demi jouée.
Le royaume de cette vie plus large nous livre seulement
Une pensée hermétique, quelque mot couvert qui interprète,
Qui fait du mythe terrestre un conte intelligible.
Quelque chose se voyait enfin qui avait un air de vérité.
Mais dans la pénombre d'un mystère périlleux
L'œil qui scrute la moitié obscure de la vérité
Distinguait une image vivante au milieu d'un flou,
Puis, plongeant dans une brume aux teintes subtiles,
Le Roi vit un dieu enchaîné, à demi aveugle,
Égaré dans le monde où il bougeait
Et pourtant conscient de quelque lumière qui poussait son âme.

Attiré par d'étranges miroitements au loin,
Conduit par la flûte enchantée d'un Joueur lointain
Le dieu cherchait son chemin parmi les appels et les rires de la vie
Dans le chaos de traces de ses myriades de pas
En quête de quelque infinitude profonde, totale.
Autour de lui, la forêt dense des signes de la vie :
Une même chose feignait mille formes
Au hasard, il lisait les flèches bondissantes de la Pensée
Touchant la cible à la devinette ou, par chance lumineuse,
Déchiffrant la route à la lanterne colorée de ses idées changeantes
Et les signaux de ses événements subits et incertains,
Les hiéroglyphes de son appareil symbolique
Et ses jalons sur les chemins enchevêtrés du Temps.
Dans le dédale de ses avances et de ses reculs
De tous côtés, elle l'attire et le rebute,
Mais sitôt proche, elle s'échappe de ses bras ;
Par tous les chemins, elle l'entraîne, mais nul chemin n'est sûr.
Séduit par les mille accents merveilleux de son chant,
Captivé par la sorcellerie de ses humeurs
Saisi de joie et de chagrin lorsqu'elle le touche en passant,
Il se perd en elle sans la gagner jamais.
Un paradis fugitif lui sourit par ses yeux ;
Il rêve de sa beauté à jamais sienne
Il rêve de maîtriser son corps
Il rêve de l'enchantement de sa poitrine de délice.
Dans les enluminures de son grimoire,
Dans sa traduction fantaisiste du pur texte original de Dieu
Il croit lire l'Écriture du Merveilleux,
La clef hiératique des béatitudes inconnues.
Mais le Mot de Vie est caché dans le grimoire,
Le chant de Vie a perdu sa note divine.
Inaperçu, captif dans une maison de bruit,
Perdu dans la splendeur d'un rêve,
L'esprit écoute une ode d'illusion aux mille voix.
Une tendre trame de sorcellerie gagne le cœur
Ou une magie brûlante allume ses notes et ses couleurs,
Pour éveiller seulement le frisson d'une grâce éphémère ;
Une marche errante, ballottée par le Temps vagabond
Invoquait un bref délice insatisfait
Ou se vautrait dans les ravissements du mental et des sens
Mais laissait passer la lumineuse réponse de l'âme.

Un battement de cœur aveugle trouvait la joie par les larmes,
Un soupir vers des pics éternellement inatteints
Une délectation de désir inaccompli
Poursuivent jusqu'au bout la voix de la vie dans sa grimpée vers les cieux.
Les souvenirs des souffrances passées se transmuent
En une douce traîne d'évasions de la vieille tristesse :
Ses larmes se changent en diamant de douleur précieuse,
Ses chagrins, en une guirlande de chansons enchantées.
Un moment, elle capture la félicité
Qui touche la surface, puis s'échappe ou meurt :
L'écho d'une mémoire perdue se répète dans ses gouffres
Une immortelle nostalgie est sienne, l'appel d'un moi voilé ;
Prisonnier dans l'enclos d'un monde mortel
Un esprit blessé par la vie pleure dans sa poitrine ;
Une souffrance chérie est son cri le plus profond.
Vagabonde sur des routes désespérantes et désolées
Une vaine voix au long des rues bruyantes,
Abandonnée, implore un bonheur oublié.
Égarée dans les cavernes résonnantes du Désir,
Elle abrite le fantôme des espoirs morts d'une âme
Et garde vivant le cri des choses péries,
Ou s'attarde à de tendres notes errantes
Et poursuit le plaisir au cœur de la douleur.
Une main fatale a touché la harpe cosmique
Et l'intrusion d'un accent tourmenté
Recouvre la clef cachée de la musique intérieure
Inentendue, qui guide les cadences de la surface.
Pourtant, c'est une joie de vivre et de créer
Et une joie d'aimer et d'œuvrer, quand même tout échoue
Et une joie de chercher, quand même toutes nos découvertes trompent
Et tous nos soutiens trahissent notre foi ;
Et pourtant, dans les profondeurs, quelque chose valait la peine,
Une mémoire passionnée nous hante d'un feu de ravissement.
Sous ses racines, même le chagrin cache une joie :
Car rien n'est vraiment vain qui fut créé par l'Un :
Dans nos cœurs vaincus, la force de Dieu survit
Et l'étoile de la victoire éclaire encore notre route désespérée ;
Notre mort est un passage vers des mondes nouveaux.
Par cet hymne de joie, l'Un soulève la musique de la Vie.
À toute chose, la Vie prête la gloire de sa voix ;
L'extase des cieux murmure à son cœur, et passe,

Les désirs passagers de la terre crient par ses lèvres, et s'effacent.
Seul, l'hymne donné par Dieu échappe à son art,
Qui était venu avec elle de son pays spirituel
Mais arrêté à mi-chemin et manqué,
Un Verbe silencieux qui vibre en quelque point d'orgue profond des mondes en attente,
Un murmure suspendu dans les calmes de l'éternité :
Mais nul souffle ne vient de la paix suprême :
Un somptueux interlude occupe l'oreille
Et le cœur écoute, et l'âme consent ;
Elle répète une musique évanescence
Et gaspille sur l'éphémère l'éternité du Temps.
Les trémolos de la voix des heures oubliées
Recouvrent le haut thème prévu
Que l'esprit était venu jouer dans son propre corps
Sur le vaste clavicorde des Forces de la Nature.
Seul, ici et là, un grandiose murmure
Du Verbe éternel, de la Voix bienheureuse,
Ou une note de Beauté qui transfigure le cœur et les sens,
Une splendeur errante, un cri mystique,
Rappelle la puissance et la douceur qui ne sont plus entendues.

* * *

Tel est le gouffre,
Ici s'arrête ou sombre la force de vie ;
Ce hiatus frappe d'indigence l'habileté de la magicienne :
Par cette lacune, tout le reste semble mince et vide.
Une demi-vue ferme l'horizon de la force et de ses actes ;
Ses abîmes se souviennent de ce qu'elle était venue faire
Mais le mental a oublié, ou le cœur s'égare :
Dans les voies sans fin de la Nature, le Dieu se perd.
Résumer l'omniscience dans la connaissance
Bâtir l'Omnipotent dans l'action,
Créer ici son Créateur était la vanité de son cœur,
Envahir la scène cosmique avec Dieu total.
Peinant à la tâche pour transformer ce lointain Absolu immobile
En une totale épiphanie accomplie,
En une expression de l'ineffable,
Elle voulait apporter ici la gloire de la force de l'Absolu,
Changer le stable en une danse rythmique de la création,
Marier un ciel de calme à une mer de félicité.

Un feu pour appeler l'éternité dans le Temps
Et que la joie du corps soit aussi vivante que celle de l'âme,
Elle voulait soulever la terre au voisinage des cieux,
Labourer la vie pour l'égaliser au Suprême
Et réconcilier l'Éternel avec l'Abîme.
Son pragmatisme de la Vérité transcendante
A peuplé le silence avec les voix des dieux,
Mais dans ce cri, l'unique Voix est perdue.
Car la vision de la Nature grimpe par-delà ses actes.
Une vie des dieux au ciel est ce qu'elle voit au-dessus,
Un demi-dieu sorti d'un singe
Est tout ce qu'elle peut dans notre élément mortel.
Ici, le demi-dieu et le demi-titan sont ses sommets :
Cette vie plus large oscille et flotte entre la terre et le ciel.
Un paradoxe poignant poursuit ses rêves :
Son énergie aux yeux bandés pousse un monde ignorant
À chercher une joie que la passion de sa propre étreinte retarde :
Dans son embrasse, cette joie ne peut pas se tourner vers sa source.
Immense est son pouvoir, sans fin la vaste fougue de ses actes,
Dévoyé et perdu est son sens.
Bien qu'elle porte dans sa poitrine secrète
La loi et la courbe voyageuse de toutes choses nées,
Sa connaissance semble partielle, étroit son but ;
Sur un sol assoiffé, elle traîne des heures somptueuses.
Une Nescience de plomb pèse sur les ailes de la Pensée,
Sa puissance étouffe l'être sous les vêtements qu'il porte,
Son action emprisonne le regard immortel.
Un sens des limites hante ses maîtrises
Et nulle part n'est sûre la paix ni la satisfaction :
En dépit de toute la profondeur et la beauté de ses œuvres
Une sagesse manque qui délivrerait l'esprit.
Un vieux charme fané marquait déjà le visage de cette Vie plus large
Son curieux folklore fantasque semblait fade pour le Roi ;
Le vaste de son âme réclamait une joie plus profonde que la sienne.
Il cherchait une sortie de ce dédale de chemins ;
Mais nulle porte des songes réalisés n'apparaissait
Ni de poterne pour les yeux de l'esprit.
Il n'y avait pas d'issue de cet espace de rêve.
Notre être doit marcher éternellement à travers le Temps ;
La mort ne nous aide pas, vain est l'espoir de cesser ;
Une Volonté secrète nous oblige de durer.

Le repos de notre vie est dans l'Infini ;
Elle ne peut pas finir, sa fin est la Vie suprême.
La mort est un passage, non le but de notre marche :
Une impulsion ancienne, profonde, labouree et continue :
Nos âmes sont tirées comme par une laisse cachée,
Portées de naissance en naissance, de monde en monde ;
Après la chute du corps, nos actes prolongent
Le vieux voyage perpétuel sans halte.
Nul pic silencieux n'existe où le Temps puisse se poser.
C'était un torrent magique qui n'arrivait à aucune mer.
Aussi loin qu'allait le Roi, où qu'il se tourne,
La roue des œuvres courait avec lui, et le dépassait ;
Toujours, une nouvelle tâche restait à faire.
Un vent de combat et un cri de recherche
Grandissaient à jamais dans ce monde tourmenté ;
Un murmure affairé emplissait le cœur du Temps.
Tout était machination et remuement sans trêve,
Cent façons de vivre s'essayaient en vain :
Cherchait à s'évader de sa longue monotonie
Et créait de nouvelles choses, qui bientôt étaient comme les vieilles.
Un curieux décor trompait l'œil
Et les valeurs nouvelles fourbissaient d'anciens thèmes
Trichant le mental avec une idée de changement.
Un autre tableau, qui était toujours le même,
Apparaissait sur un vague arrière-fond cosmique.
Un autre logement seulement, labyrinthien,
Avec ses créatures et ses affaires et ses événements,
Une cité du trafic des âmes enchaînées,
Un marché des modes et de leurs marchandises
S'offrait à la peine du mental et du cœur.
Une ronde qui finit là où elle a commencé
Se fait appeler la marche éternelle en avant
Du progrès sur la route inconnue de la perfection.
Chaque système définitif conduit au plan qui suit.
Pourtant, chaque départ nouveau semble le dernier :
L'évangile inspiré, l'ultime pic de la théorie
Proclamant une panacée pour tous les maux des Temps
Ou portant la pensée à l'ultime zénith de son envol
Et sonnait la trompette de la suprême découverte ;
Chaque brève idée, chaque structure périssable
Publie l'immortalité de son règne,

Sa prétention à la parfaite forme des choses,
Le dernier épitomé de la Vérité, l'élixir d'or du Temps.
Mais rien n'a été accompli qui ait une valeur infinie :
Un monde sans cesse recommencé, jamais complet
Empilait toujours ses demi-tentatives sur des tentatives perdues
Et prenait un fragment pour le Tout éternel.
Dans l'addition montante des choses faites, sans objet,
L'existence semblait le théâtre d'une vaine nécessité,
Une lutte d'éternels contraires
Enlaçant leur antagonisme dans un corps à corps serré,
Un drame sans dénouement et sans idée,
Une marche affamée de vies sans but,
Ou, sur le tableau noir vide de l'Espace,
Une futile somme d'âmes, périodique,
Un espoir qui échouait, une lumière jamais rayonnante,
Le labeur d'une Force inaccomplie
Enchaînée à ses actes dans une obscure éternité.
Il n'y a pas de fin, ou nulle n'est visible à présent :
Même défaite, la vie doit lutter encore ;
Toujours elle voit une couronne qu'elle ne sait pas saisir ;
Ses yeux sont fixés par-delà cet état déchu.
Dans sa poitrine, comme dans la nôtre, encore palpite
Une gloire qui fut autrefois et n'est plus,
Ou quelque au-delà inaccompli nous appelle
À une grandeur encore insaisie par ce monde claudicant.
Dans une mémoire derrière nos sens mortels
Un rêve persiste, d'un air plus large et plus heureux
Où la joie et l'amour respirent par des cœurs libres,
Oublié par nous, immortel en Temps perdu.
Un fantôme de félicité poursuit les gouffres hantés de la vie ;
Car elle se souvient encore, mais si loin maintenant,
D'un règne d'aise doré et de désir heureux
Et d'une beauté et d'une vigueur et d'un bonheur qui étaient à elle
Dans la douceur de son paradis des aurores,
Dans le royaume d'une extase immortelle
À mi-chemin entre le silence de Dieu et les Abîmes.
Cette connaissance, nous la gardons dans nos éléments cachés ;
Lorsque s'ouvrent les yeux à l'appel d'un vague mystère
Nous rencontrons une Réalité profonde, inaperçue,
Tellement plus vraie que la face de la Vérité présente du monde :
Nous sommes poursuivis par un moi dont nous ne nous souvenons plus maintenant

Et poussés par un Esprit que nous ne sommes pas encore devenus.
Comme un égaré qui a perdu le royaume de son âme,
Nous regardons en arrière vers quelque phase divine de notre naissance
Autre que cette créature imparfaite ici
Et nous espérons, dans ce monde ou un autre plus divin,
Retrouver quand même, à l'abri patient des Cieux,
Ce qui nous manque par l'oubli de notre mental :
La félicité naturelle de notre être,
La joie de notre cœur, troquée pour le chagrin,
L'ivresse du corps, trafiquée pour de la pure douleur,
Le bonheur auquel aspire notre nature mortelle
Comme le phalène obscur aspire à la Lumière brûlante.
Notre vie est une marche à la victoire jamais gagnée.
Ce ressac d'être qui a soif de délice
Ce tourbillon avide de forces insatisfaites
Ces longues caravanes d'espoirs lointains qui luttent de l'avant
Lèvent des yeux adoreurs vers un Vide bleu appelé ciel
Guettant la Main d'or jamais venue,
L'avènement que toute la création attend,
Le visage merveilleux de l'Éternité
Apparaissant sur les routes du Temps.
Et pourtant, à nous-mêmes, rallumant la foi, nous nous disons :
"Oh ! sûrement, un jour, il viendra à notre appel
Un jour, il recréera notre vie à neuf
Et prononcera la formule magique de la paix
Et il apportera la perfection dans l'ordre des choses.
Un jour, il descendra dans la vie et sur la terre
Quittant le mystère des portes éternelles,
Il viendra dans un monde qui crie à son secours,
Et il apportera la vérité qui délivre l'esprit,
La joie qui est le baptême de l'âme,
La force qui est le bras tendu de l'Amour.
Un jour, il soulèvera le redoutable voile de sa beauté,
Il imposera la joie au cœur battant du monde
Et mettra à nu son corps secret de lumière et de félicité."
Mais maintenant, nous peinons pour atteindre un but inconnu :
Il n'y a point de fin à la recherche et à la naissance,
Il n'y a point de fin à la tombe et au retour ;
La vie qui trouve son but demande un but plus grand,
La vie qui manque le but et meurt doit vivre encore ;
Tant qu'elle ne se trouve pas elle-même, elle ne peut point cesser.

Ce pour quoi la vie et la mort furent faites doit s'accomplir, jusqu'au bout.
Mais qui dira si, même alors, repos il y a ?
Ou bien, repos et action sont pareils
Dans le cœur profond du suprême délice de Dieu.
Dans un haut état où l'ignorance n'est plus,
Chaque mouvement est une vague de paix et de félicité,
Le repos est l'immobile force créatrice de Dieu,
L'action, une onde dans l'Infini
Et la naissance, un geste de l'Éternité.
Un soleil transfigurateur peut briller encore
Et la Nuit, mettre à nu son noyau de lumière mystique ;
Le paradoxe de notre propre destruction et de notre propre affliction
Pourrait se changer en un mystère de notre propre lumière radiante,
L'imbroglio, en un miracle joyeux.
Alors, ici, Dieu pourrait être visible et, ici, prendre une forme ;
L'identité de l'esprit serait dévoilée,
La vie révélerait sa face vraie, immortelle.
Mais maintenant, un labeur sans limite est son destin :
Dans la décimale récurrente de ses événements
La naissance et la mort semblent être ses ponctuations vibrantes ;
Le vieux point d'interrogation margine chaque page finie
Achève chaque volume de l'histoire de son effort.
Un Oui claudiquant voyage encore à travers les âges
Accompagné d'un Non éternel.
Tout semble en vain, mais sans fin est le jeu.
Impassible, la Roue tourne à jamais,
La vie n'a pas d'issue, la mort n'apporte pas la délivrance.
Prisonnier de lui-même, l'être vit
Et garde sa futile immortalité ;
Le néant, son unique évasion, est refusé.
Une erreur des dieux a fait le monde.
Ou bien, indifférent, l'Éternel attend le Temps.

FIN DU CHANT SIX

CHANT SEPT

La Descente dans la Nuit

Un mental délié de la vie, devenu calme pour connaître,
Un cœur divorcé de l'aveuglement et du tourment,
Du sceau des larmes, des chaînes de l'ignorance,
Il se mit à chercher la cause de cette vaste faillite du monde.
Loin, il a laissé la face visible de la Nature
Et envoyé son regard dans le Vaste aveugle,
Cette formidable Infinitude inconnue,
Sommeillante derrière l'enroulement sans fin des choses,
Qui porte l'univers dans ses étendues sans temps
Et déroule nos vies comme un ressac de son être.
Les mondes sont bâtis par son Souffle inconscient,
La Matière et le Mental sont ses visages ou ses pouvoirs,
Nos pensées de veille sont le produit de ses rêves.
Le voile était déchiré qui couvre les abîmes de la Nature :
Il vit la source de la longue douleur du monde
Et la gueule du trou noir de l'Ignorance ;
Le mal qui garde les racines de la vie
A redressé la tête et l'a regardé dans les yeux.
Sur un sombre rivage où meurt l'Espace subjectif,
Depuis une crête abrupte qui domine tout ce qui est,
Une ténébreuse Nescience éveillée
Ouvrant des yeux immenses et vides,
Stupéfaite par le Temps et par les Formes,
Contemplant les inventions du Vide vivant
Et l'Abîme d'où sortirent nos commencements.
Derrière elle, sculpté, le masque gris de la Nuit apparaissait
Guettant la naissance de toutes les choses créées.
Une Puissance cachée, consciente de sa force,
Une vague Présence tapie partout,
Une Fatalité contraire menaçant toutes les choses faites,
Une Mort qui était comme la semence noire de la vie
Semblait engendrer le monde et le tuer.
Alors, du sombre mystère des gouffres
Et du fond creux du Masque
Quelque chose s'est glissé, qui ressemblait à une Pensée informe.
Une Influence fatale s'est emparée des créatures

Une touche empoisonnée poursuivait l'esprit immortel ;
Sur la vie s'est posé le doigt hanté de la Mort
Obnubilant d'une brume d'erreur, de chagrin et de douleur
La volonté native de l'âme vers la lumière, la joie, la vérité.
Une déformation s'est lovée autour de l'existence
Prétendant être sa tournure même, la marche vraie de la Nature.
Un Mental pervertisseur et hostile en action
Embusqué dans chaque coin de la vie consciente
Corrompait la Vérité par les formules mêmes de la Vérité ;
Interceptant l'écoute de l'âme
Affligeant la connaissance d'une teinte de doute
Il captait les oracles des dieux occultes
Effaçait les signes de piste du pèlerinage de la Vie
Oblitérait les édits de roc solides gravés par le Temps,
Et sur les fondements mêmes de la Loi cosmique
Dressait les pylônes de bronze de son gouvernement pervers.
Même la Lumière et l'Amour, par l'envoûtement de ce danger masqué,
Se détournèrent de la nature radieuse des dieux
Et se changèrent en anges déchus et en soleils perfides,
Devenant eux-mêmes un danger et un charme
Une douceur maligne, un maléfice venu du ciel :
Son pouvoir pouvait déformer les choses les plus divines.
Un vent de chagrin a soufflé sur le monde ;
Toutes les pensées étaient assiégées par la fausseté
Tous les actes, frappés d'un défaut ou d'un signe de faillite,
Toutes les hautes tentatives, vouées à l'échec ou à quelque succès futile,
Mais personne ne savait la raison de sa ruine.
Le Masque gris susurrant,
Nul son ne s'entendait,
Mais une semence était semée dans le cœur ignorant
Porteuse d'un fruit noir de souffrance, de mort et de malheur.
Venus des steppes glacées d'un Au-delà désert,
Invisibles, portant le masque gris de la Nuit,
Les redoutables messagers des ténèbres sont arrivés,
Envahisseurs d'un dangereux monde de pouvoir,
Ambassadeurs d'un absolu de mal.
Dans le silence, des voix inaudibles parlaient,
Des mains que nul ne voyait plantaient le grain fatal,
Aucune forme ne se voyait, et pourtant un terrible travail était fait ;
Un décret de fer gravé en onciales tordues
Imposait une loi de péché et de fatalité adverse.

La vie le regardait avec des yeux sombres et changés :
Il voyait sa beauté,
Et il voyait l'aspiration dans le cœur des choses
Qui restait satisfaite d'un petit bonheur
Et répondait à un mince rayon de vérité ou d'amour ;
Il voyait son ensoleillement doré et son lointain ciel bleu
Le vert de son feuillage, la couleur et la senteur de ses fleurs
Et le charme des enfants, et l'amour des amis
Et la beauté des femmes et le gentil cœur des hommes,
Mais il voyait aussi les redoutables Pouvoirs qui conduisent ses humeurs
Et le tourment qu'elle a jeté sur ses chemins,
Le désastre inaperçu qui suit les pas des hommes
Et son mal et son chagrin et l'ultime cadeau de mort.
Un souffle de désillusion et de décadence,
Corrupteur, guettait le mûrissement de la Vie
Et pourrissait le grain complet de l'âme :
Le progrès devenait un pourvoyeur de la Mort.
Un monde qui s'accrochait à la loi d'une Lumière assassinée
Chérissait le corps putride de vérités mortes,
Acclamait des formes tordues
Qu'ils appelaient la liberté, le nouveau, le vrai ;
La beauté s'enivrait de la laideur et du malheur
Qui se sentaient eux-mêmes invités à un banquet des dieux
Et savouraient la corruption comme une nourriture hautement épicée.
Une noirceur s'installait dans l'air lourd
Qui chassait le sourire radieux des lèvres de la Nature
Et tuait la confiance naturelle dans son cœur
Et mettait dans ses yeux le regard oblique de la peur.
La luxure faussait le bien naturel de l'esprit
Et remplaçait par une vertu et un vice de confection
La franche impulsion spontanée de l'âme :
Affligeant la Nature d'un double mensonge,
Leurs valeurs jumelles aiguisaient une délectation interdite
Et faisaient du mal un soulagement de ce bien frelaté ;
L'ego se repaissait de la vertu comme du péché
Et tous deux devenaient des instruments de l'Enfer.
Comme des détritrus au bord d'une route monotone
Les vieilles joies simples traînaient à l'abandon
Sur les terrains vagues de la descente de la vie dans la Nuit.
Toute la splendeur de la vie s'éteignait, souillée d'un doute,
Toute la beauté finissait dans un visage vieilli ;

Toute autorité était traitée de tyrannie maudite par Dieu
Et la Vérité, une fiction nécessaire au mental ;
La quête de la joie était maintenant une chasse épuisante ;
Toute connaissance était désertée comme une Ignorance discutable.

* * *

Comme du fond d'obscur entrailles, il vit émerger
Le corps et le visage d'un sinistre Inaperçu
Caché derrière les beaux dehors de la vie.
Son commerce dangereux est la cause de notre souffrance.
Son souffle est un poison subtil dans le cœur des hommes ;
Tout le mal commence avec cette face ambiguë.
Maintenant, un péril hantait l'air quotidien ;
Le monde s'emplissait d'Énergies menaçantes
Et partout où ses yeux se tournaient en quête d'une aide ou d'un espoir,
Dans les champs et les maisons, dans les rues et les campements et les marchés,
Il rencontrait le va-et-vient rôdeur et subreptice
D'Influences troublantes dotées d'un corps.
Une troupe de déesses noires et nues
Alarmait l'air d'un grandiose malaise ;
Des pas désastreux s'approchaient, invisiblement,
Des formes qui étaient une menace envahissaient une lumière de rêve,
Et des êtres inquiétants croisaient son chemin
Dont le seul regard était une calamité :
Une douceur et une séduction soudaines, redoutables,
Des visages entr'ouvraient des lèvres et des yeux enjôleurs
Et venaient à lui, armés de beauté comme un piège,
Mais cachaient une intention fatale dans chaque pli
Et en un instant, pouvaient changer dangereusement.
Mais il était seul à percevoir cette attaque masquée.
Un voile était posé sur les yeux intérieurs,
Une force était là qui cachait ses pas terribles ;
Tout était trompé, mais tout se croyait la vérité,
Tout était assailli, mais nul ne se savait assiégé :
Car nul ne pouvait voir les auteurs de sa perte.

*

Conscient de quelque sagesse noire encore dissimulée
Qui autorisait et justifiait cette force,

Il a suivi la piste des formidables pas furtifs
Qui retournaient à la nuit d'où ils étaient venus.
Il est arrivé à une région nue, vague, qui n'appartenait à personne ;
Là, n'importe qui pouvait entrer, mais nul ne pouvait rester longtemps.
C'était un no man's land d'air maléfique,
Un voisinage grouillant de monde, sans une seule demeure,
Un territoire frontière entre le monde et l'enfer.
Là, l'irréalité était le seigneur de la Nature :
C'était un espace où rien ne pouvait être vrai
Car rien n'était ce qu'il prétendait être :
Une haute apparence drapait un vide spacieux.
Pourtant, rien ne voulait reconnaître sa propre prétention
Même à soi-même dans le cœur ambigu :
Une vaste tromperie était la loi des choses ;
Par cette tromperie seulement ils pouvaient vivre.
Un Nihil insubstantiel garantissait
Le mensonge des formes que cette Nature prenait
Et les faisait sembler être et vivre, un moment.
Une magie d'emprunt les tirait du Vide ;
Elles prenaient une forme et une substance qui n'étaient pas les leurs
Et montraient une couleur qu'elles ne pouvaient pas garder,
Tels des miroirs d'un fantôme de réalité.
Chaque lueur d'arc-en-ciel était un mensonge splendide ;
Une beauté irréelle paraît de grâce un visage fascinateur.
On ne pouvait s'appuyer sur rien qui dure :
La joie nourrissait des larmes et le bien se révélait un mal,
Mais jamais d'un mal ne se cueillait un bien :
L'amour finissait vite en haine, l'enchantement vous tuait de peine
La vérité devenait une fausseté et la mort gouvernait la vie.
Un Pouvoir qui riait de la méchanceté du monde,
Une ironie qui mariait les contraires de la terre
Et les jetait dans les bras l'un de l'autre pour se battre,
Posait un rictus sardonique sur la face de Dieu.
De loin, l'influence de cette Force entrainait partout
Laisant sa marque de pied fourchu sur les poitrines ;
Un cœur tordu et un étrange sourire sombre
Se moquaient de la sinistre comédie de la vie.
Présageant la venue d'une Forme périlleuse,
Un pas inquiétant étouffait sa marche désastreuse
Pour que nul ne puisse comprendre ni être sur ses gardes ;
Personne n'entendait jusqu'à ce que l'horrible poigne soit là.

Ou, au contraire, tout le monde augurait une approche divine,
Sentait un air de prophétie, un espoir céleste,
Attendait un évangile, guettait une étoile nouvelle.
Satan était visible, mais vêtu de lumière ;
Il semblait un ange secourable envoyé des cieux :
Il armait le mensonge avec les Écritures et avec la Loi ;
Il trompait avec sagesse, tuait l'âme avec vertu
Et conduisait à la perdition par le sentier du ciel.
Il prodiguait une splendide sensation de pouvoir et de joie,
Et quand venait l'avertissement du dedans
Il rassurait l'oreille avec de suaves accents
Ou capturait le mental dans son propre filet ;
Avec sa rigoureuse logique, le faux semblait vrai.
Stupéfiant les élus par son saint savoir
Il parlait comme par la voix même de Dieu.
L'air était plein de perfidie et de ruse ;
Parler de la vérité était un stratagème dans ces lieux ;
L'embuscade guettait dans un sourire
Et le péril se cachait sous le salut,
La confiance était sa porte d'entrée :
Le Mensonge venait en riant avec les yeux de la vérité ;
Chaque ami pouvait se changer en ennemi ou en espion,
La main que l'on serrait gardait dans ses manches un poignard
Et l'embrasse pouvait être la cage de fer de la Perte.
L'angoisse et le danger traquaient leur proie tremblante
Et parlaient tendrement comme à un ami timide :
L'attaque surgissait soudain, violente, inaperçue ;
La peur se jetait sur le cœur à chaque tournant
Et criait d'une voix d'épouvante et d'horreur ;
Elle appelait un sauveur, mais nul ne s'approchait.
Tous allaient avec méfiance, car la mort était toujours proche
Et pourtant les prudences semblaient un vain gaspillage de souci
Car tout ce qui protégeait se révélait un piège mortel,
Et quand venait le salut après une longue attente
Apportant l'heureux soulagement d'une force candide,
Il servait de passage souriant à une pire fatalité.
Il n'y avait pas de trêve et nul lieu sûr où se reposer ;
Personne n'osait s'endormir ni poser ses armes :
C'était un monde de bataille et de surprise.
Tous ceux qui étaient là vivaient seulement pour eux-mêmes ;
Tout était en guerre contre tout, mais avec une haine commune

Contre le mental qui cherchait quelque bien supérieur ;
La Vérité était bannie de peur qu'elle n'ose parler
Et blesser de sa lumière le cœur des ténèbres
Ou que l'orgueil de sa connaissance ne vienne blasphémer
L'anarchie réglementaire des choses établies.

* * *

Puis la scène a changé, mais gardait son redoutable noyau :
Modifiant sa forme, la vie restait la même.
Une capitale était là, sans État :
Il n'y avait pas de dirigeant, seuls des groupes qui se battaient.
Il vit la cité de l'antique Ignorance
Fondée sur un sol qui ne connaissait pas la Lumière.
Là, chacun marchait seul dans sa propre obscurité :
Ils s'accordaient seulement à différer dans les chemins du Mal
Et à vivre à leur guise pour leur propre moi
Ou à imposer un mensonge et un égarement communs ;
Là, l'Ego était le seigneur sur son trône de paon
Et la fausseté siégeait à ses côtés, compagne et reine :
Le monde se tournait vers eux comme se tourne le Ciel vers la Vérité et Dieu.
L'Injustice se justifiait par d'impérieux décrets,
Les poids d'or de l'Erreur légalisaient le marché
Mais tous les poids étaient faux et nul poids n'était pareil ;
Sans cesse, elle était aux aguets avec sa balance et son glaive
De crainte que quelque parole sacrilège ne démasque
Les formules sanctifiées de sa vieille corruption.
Les hautes professions se drapaient magistralement et menaient grand train
Et la licence paradait et jacassait de l'ordre et du droit :
Nul autel ne se dressait à la Liberté ;
L'indépendance vraie était bannie et abhorrée :
Nulle part ne se voyait l'harmonie et la tolérance ;
Chaque groupe proclamait sa Loi terrible et nue.
Une éthique encadrée de saintes règles scripturales en relief
Ou une théorie passionnément crue et louangée
Semblaient les Tables mêmes du code sacré des grands Cieux.
Une pratique pieuse, cuirassée et gantelée,
Conférait à une espèce guerrière violente et cruelle
Sortie des entrailles sauvages de la terre
Une sévère et fière prestance de rigoureuse noblesse
Et une posture civique inflexible et formidable.

Mais tous leurs actes privés démentaient la pose :
 Le pouvoir et l'utilité étaient leur Vérité et leur Droit,
 Une rapacité d'aigle déchirait le bien convoité,
 Les becs becquetaient et les ergots déchiquetaient toutes les proies plus faibles.
 Dans le doux secret de leurs plaisants péchés
 Ils obéissaient à la Nature, non à un Dieu moraliste.
 Marchands sans scrupule de contraires en gros
 Ils faisaient ce qu'ils auraient persécuté chez les autres ;
 Quand leur yeux tombaient sur le vice du semblable
 L'indignation flambait en un vertueux courroux ;
 Oublieux de leur propre faute bien cachée
 Ils allaient en foule lapider le voisin pris en péché.
 Un juge intérieur utilitaire passait de faux décrets
 Posait les pires iniquités sur une base d'équité
 Raisonnait mal des actions justes et ratifiait la balance
 Des intérêts et des désirs du commerce de l'ego.
 Ainsi l'équilibre restait sauf, le monde pouvait vivre.
 Une ferveur fanatique propageait ses cultes impitoyables,
 Toute foi qui n'était pas sienne saignait, flagellée comme hérésie ;
 Ils torturaient, brûlaient, emprisonnaient, marquaient
 au fer ou appliquaient la question
 Et forçaient l'âme à abdiquer son droit, ou à mourir.
 Au milieu des croyances retentissantes et des sectes en guerre
 La Religion siégeait sur un trône taché de sang.
 Cent tyrannies opprimaient et massacraient
 Et fondaient l'unité sur l'imposture et la force.
 Là, seules les apparences étaient couronnées et tenues pour réelles ;
 L'idéal était la cible de sarcasmes cyniques :
 Huée par la foule, raillée par les esprits éclairés
 La recherche spirituelle errait, hors-la-loi –
 Toile d'illusion de rêveurs pensants
 Folle chimère, ou escroquerie d'hypocrite –,
 Son instinct passionné traînait à travers d'obscurs cerveaux,
 Perdu dans les méandres de l'Ignorance.
 Là, le mensonge était la vérité, et la vérité un mensonge.
 Là, le voyageur du chemin ascendant
 Doit faire halte un moment ou lentement traverser cet espace périlleux,
 Une prière sur les lèvres et le grand Nom,
 Car la route des cieux serpente par le défi des royaumes infernaux.
 Si le glaive tranchant d'un total discernement ne fouille pas de sa pointe,
 Il pourrait bien trébucher dans le filet sans fin de la fausseté.

Souvent, il doit regarder derrière lui, par-dessus son épaule,
Comme l'un qui sent le souffle de l'ennemi sur son cou,
Sinon, d'un coup traître par-derrière,
Il pourrait bien être jeté à terre, cloué sur le sol impie,
Transpercé dans le dos par le pieu cuisant du Malin.
Ainsi l'on peut tomber sur la route de l'Éternel,
Perdant la rare chance de l'esprit dans le Temps
Et nulle nouvelle de lui n'atteindra plus les dieux qui attendent,
Marqué "manquant" sur le registre des âmes,
Son nom classé parmi les espoirs échoués,
Telle une étoile morte et souvenue.
Seuls traversent ceux qui gardent Dieu dans leur cœur :
Le courage est leur armure, la foi est leur glaive, et ils doivent marcher,
La main prête à frapper, l'œil en éclaireur,
Jetant loin devant la javeline du regard,
Héros et soldats de l'armée de la Lumière.
Ainsi durement passé le sinistre danger,
Délivrés dans un air plus calme, plus pur,
Ils osent enfin respirer et sourire de nouveau.
De nouveau ils marchent sous un soleil réel.
L'Enfer pouvait prétendre régner, l'esprit avait toujours le pouvoir.
Ce no man's land, le Roi l'a traversé sans discussion ;
C'est lui que les hauteurs avaient envoyé, c'est lui que les Abîmes désiraient :
Personne ne barrait son chemin, nulle voix n'empêchait.
Car, rapide et facile est le chemin descendant,
Mais maintenant, son visage regardait la Nuit.

* * *

Une obscurité plus profonde attendait, un pire règne,
Si pire se peut là où tout est l'extrême du mal ;
Mais pour qui voit le masque, le démasqué est pire à nu.
Là, Dieu et la Vérité et la Lumière d'en haut
N'avaient jamais été, ou bien ils n'avaient plus de pouvoir.
Comme on coule un moment dans une hypnose profonde
Par-dessus la barrière mentale dans un autre monde,
Il a traversé une frontière dont la trace furtive
Ne peut pas être vue par l'œil, mais sentie par l'âme seulement.
Il est arrivé dans un cruel domaine cuirassé
Et il s'est vu lui-même errant comme une âme perdue
Parmi des murs de suie, dans les bas-fonds sauvages de la Nuit.

Autour de lui grouillaient de gris et sordides taudis
Avoisinant les fiers palaces d'un Pouvoir perversi :
Des quartiers inhumains et des gardiens démoniaques.
Une fierté dans le mal embrassait son abjection ;
La misère d'une splendeur hantée oppressait
Ces funestes faubourgs tourmentés des cités d'une vie irréaliste.
Là, devant l'âme spectatrice, la Vie étalait
Les sombres gouffres de son étrange miracle.
Une puissante déesse déçue et sans espoir,
Obscurcie, déformée par l'enchantement de quelque Gorgone désastreuse,
Comme pourrait l'être une impératrice prostituée dans un bouge,
Nue, éhontée, exultante,
Redressait sa tête maléfique et la beauté de son charme périlleux,
Puis, étouffant la panique d'un baiser frémissant
Contre sa magnifique poitrine fatale,
Elle entraînaît dans ses abîmes la chute de l'esprit.
Comme dans un film spectaculaire, ou un cliché mouvant,
Elle multipliait dans le champ visuel
L'implacable splendeur de ses pompes de cauchemar.
Sur l'arrière-fond noir d'un monde sans âme
Entre une lumière livide et l'ombre
Elle mettait en scène ses drames du chagrin des abîmes
Empreints sur les nerfs torturés des créatures vivantes :
Des épopées d'horreur et de sinistre majesté,
Des statues grimaçantes, crachées et solidifiées dans la boue de la vie,
Un débordement de formes hideuses et d'actes hideux
Paralysait la pitié dans une poitrine endurcie.
En des gîtes de péché et des repaires de vice nocturnes,
D'élégantes infamies de la concupiscence du corps
Et des imaginations immondes gravées dans la chair
Faisaient de la luxure un art décoratif :
Abusant du don de la Nature, son art pervers
Immortalisait la semence de mort vivante qu'elle plantait là,
Versait des libations bachiques dans une coupe de boue
Et remettait le thyrses d'un dieu à un satyre.
Impures, sadiques, des bouches abjectes,
De blêmes inventions fétides, macabres et horribles,
Sortaient, comme télévisées des gouffres de la Nuit.
Son habileté ingénieuse dans la monstruosité,
Intolérante de tous les équilibres et de toutes les formes naturelles,
Ahurissante de lignes nues et exagérées,

Donnait une brutale réalité à la caricature,
Et des parades artistiques de formes démentes et convulsées
Et d'horribles masques de gargouilles obscènes
Figeaient dans une pose de supplice les sens déchirés.
Implacable adoratrice du mal,
Elle faisait une grandeur de la bassesse et sublimait l'ordure ;
Un pouvoir de dragon aux énergies de reptile
Et de singulières épiphanies de Force rampante
Et des splendeurs de serpents roulés dans la fange
Portaient leur adoration à un reflet de boue luisante.
Toute la Nature, sortie de son cadre et de sa base,
Était tordue dans une posture dénaturée :
La répulsion stimulait un désir inerte ;
Le supplice était le piment rouge d'une nourriture d'extase,
La haine était confiée aux bons soins de la luxure
Et la torture prenait la forme d'une étreinte amoureuse ;
Un rituel d'angoisse consacrait la mort ;
Le culte s'adressait au Non-divin.
Une nouvelle esthétique des arts de l'Enfer
Exerçait le mental à aimer ce que l'âme hait,
Imposait l'obéissance aux frissons des nerfs
Et forçait le corps à vibrer malgré lui.
Dans ce régime qui souillait le fond de l'être,
Trop douce et trop harmonieuse pour exciter,
La Beauté était bannie, la sensibilité du cœur, hébétée de sommeil,
À leur place, était chéri le choc des sensations ;
Le monde était exploré pour les giclées et les appels des sens.
Ici, le froid intellect matériel était juge
Et il avait besoin du dard et des heurts et du fouet sensuel
Pour que sa dure sécheresse et ses nerfs morts puissent sentir
Quelque passion et quelque force, quelque pointe âcre de la vie.
Une philosophie nouvelle théorisait des droits du mal
Glorifiait la pourriture miroitante de la décadence
Ou prêtait des harangues persuasives à la force du python
Et armait de connaissance la brute primordiale.
Sur la Vie et sur la Matière, seuls des songes noirs se penchaient,
Le Mental était changé à l'image d'une bête rampante ;
Il se précipitait dans les enfers pour excaver la vérité
Et éclairait ses fouilles par les chandelles du subconscient.
De là sortaient des bouillonnements qui souillaient l'air d'au-dessus,
L'ordure et les suppurations des secrets de l'Abîme :

C'est ce qu'il appelait le fait positif et la réalité de la vie.
Telle était maintenant la composition de l'atmosphère fétide.
Une passion de bête sauvage se glissait du fond de la Nuit secrète
Pour guetter sa proie avec des yeux fascinants :
Autour de lui, comme un feu aux langues crépitantes,
Riait et salivait une extase bestiale ;
L'air grouillait de convoitises brutales et violentes ;
De monstrueux essaims harcelants et venimeux
Collaient dans le mental le bourdonnement contagieux
De pensées qui pourraient empoisonner le souffle le plus céleste de la Nature,
Et les yeux assaillis, contraints malgré eux, devaient voir
Des actes qui révélaient le mystère de l'Enfer.
Tout ce qui se trouvait là était sur le même modèle.

* * *

Une race possédée habitait ces lieux.
Tapie dans les profondeurs de l'homme, une force démoniaque
Qui geint, réprimée par la loi du cœur humain,
Intimidée par le calme regard souverain de la Pensée,
Peut, dans une flambée comme un tremblement de terre de l'âme,
Se soulever et, faisant appel à sa nuit natale,
Renverser la raison, envahir la vie
Et poser son sabot sur le sol chancelant de la Nature :
Car tel est, pour ces forces, le fond brûlant de leur existence.
Une formidable énergie, un dieu monstre,
Cruel pour les forts, implacable pour les faibles,
Contemple le monde brutal et sans pitié qu'il a fait
Avec le regard glacé de son idée fixe.
Son cœur était ivre d'un terrible vin de désir ;
Dans la souffrance des autres, il trouvait un palpitant délice
Et savourait la grandiose musique de la mort et de la ruine.
Avoir le pouvoir, être le maître, était la seule vertu et le seul bien :
Il réclamait le monde entier pour espace vivant du Mal ;
Le règne totalitaire de son sinistre parti
Était la destinée cruelle des créatures qui respirent.
Tout était façonné et normalisé suivant un plan unique
Sous le poids étouffant d'une noire dictature.
Par les rues et les maisons, dans les conseils et les prétoires,
Il rencontrait des êtres qui avaient l'air d'hommes de nos jours
Et grimpaient en paroles sur les hautes ailes de la pensée

Mais abritaient tout ce qui est sous-humain, vil
Et plus bas que le plus bas rampement de reptile.
La raison, qui était destinée à s'approcher des dieux
Et monter la gamme divine par les notes du mental,
Amplifiait seulement par son rayon clair
La grimaçante monstruosité de leur nature innée.
Souvent, en observant un visage familier
Rencontré avec joie à quelque tournant dangereux
Et espérant y reconnaître un regard de lumière,
Sa vision avertie par l'œil intérieur de l'esprit
Découvrait là, subitement, la marque de fabrique de l'Enfer,
Ou il voyait avec le sens intérieur qui ne trompe pas,
Sous le semblant d'une forme franche et virile,
Le démon et le gobelin et la goule.
Une insolence régnait avec le sang-froid d'un cœur de pierre
Formidable, obéie, approuvée par la loi du Titan,
Et l'énorme rire d'une cruauté géante
Et les joyeux exploits sauvages d'une violence d'ogre.
Dans cette vaste tanière cynique des bêtes pensantes
On chercherait en vain une trace de pitié ou d'amour ;
Nulle note de douceur n'existait nulle part
Sauf la Force et ses acolytes : la rapacité et la haine ;
Il n'y avait rien pour aider la souffrance, et personne à sauver,
Personne n'osait résister ni prononcer une parole noble.
Armée de l'antique égide d'un Pouvoir tyrannique,
Signant les édits de sa loi redoutable
Et apposant le sceau du sang et de la torture,
L'obscurité proclamait ses slogans au monde.
Muni d'œillères, un silence servile étouffait le mental
Ou répétait seulement la leçon apprise
Tandis que, mitré, portant la crosse du bon pasteur,
Le Mensonge intronisait dans les cœurs prostrés et respectueux
Les cultes et les croyances qui organisent la mort vivante
Et tuent l'âme sur l'autel d'une imposture.
Tout le monde était trompé, ou servait sa propre tromperie ;
Dans cette atmosphère suffocante, la vérité ne pouvait pas vivre.
La misère croyait en sa propre joie
Et la peur et la faiblesse embrassaient leurs profondeurs abjectes ;
Tout ce qui est bas, sordidement pensé, ignoble,
Tout ce qui est veule et pauvre et misérable
Respirait son air naturel dans un lâche contentement

Et ne sentait nul désir d'une délivrance divine :
Arrogant, raillant les états plus lumineux,
Le peuple des gouffres méprisait le soleil.
Une autarcie barricadée excluait la lumière ;
Fixé dans sa volonté d'être son propre moi gris,
Ce peuple-là vantait sa norme unique et son type splendide :
Il calmait sa faim avec des rêves de pillage ;
Étalant la croix de sa servitude comme une couronne
Il s'accrochait à sa triste autonomie brutale.
Une voix de taureau beuglait effrontément dans sa langue d'airain ;
Sa clameur rauque et impudente emplissait l'espace
Menaçant quiconque osait écouter la vérité
Et revendiquait le monopole des oreilles assourdies ;
Un acquiescement hébété votait pour,
Et les dogmes des charlatans, hurlés dans la nuit,
Sanctifiaient pour l'âme déchue, autrefois crue un dieu,
La fierté de son absolu abyssal.

* * *

Découvreur solitaire en ces royaumes menaçants
Gardés du soleil comme des cités de termites,
Oppressé parmi ce grouillement et ces clameurs et ces milices,
Passant d'un crépuscule à l'autre, plus profond et plus dangereux,
Il luttait contre des pouvoirs qui arrachaient la lumière de son mental
Et martelaient en lui leurs influences collantes.
Puis il a émergé dans un vague espace sans murs.
Maintenant, les régions habitées avaient disparu ;
Il marchait entre les rives béantes d'un soir tombant.
Autour de lui grandissait un vide spirituel désolé
Un désert menaçant, une solitude mortelle
Qui mettait à nu le mental contre les attaques invisibles,
Comme une page vide où n'importe qui pouvait écrire
Des messages monstrueux, bruts, sans contrôle.
Tel un point voyageur sur les routes descendantes du Crépuscule
Parmi des champs arides, des granges, des huttes abandonnées
Et de rares arbres fantomatiques et tordus,
Il faisait front à une sensation de mort et de Vide conscient.
Pourtant, une Vie hostile était là, inaperçue,
Figée comme la mort, sa résistance à la lumière et à la vérité
Rendait vivante une faille glacée dans la nullité.
Il entendait les voix redoutables qui nient ;

Assailli par des pensées pullulantes comme des hordes de spectres,
En proie au regard fixe des fantômes de l'obscurité,
Saisi par la terreur qui venait avec sa gueule de meurtre,
Tiré en bas et encore plus bas par une étrange volonté,
Le ciel là-haut était comme un communiqué de Désastre ;
Il luttait pour abriter son esprit du désespoir
Mais sentait l'horreur de la Nuit grandissante
Et l'Abîme qui montait pour réclamer son âme.
Puis, tout s'est tu, l'ancre des créatures et leurs formes,
Et la solitude l'enveloppait dans ses plis sans voix.
Tout s'est évanoui soudain comme une pensée oblitérée ;
Son esprit est devenu un gouffre creux qui écoutait,
Vide de l'illusion morte d'un monde :
Rien ne restait, pas même un visage du mal.
Il était seul avec la Nuit du python gris.
Un Rien sans nom, dense, conscient, muet,
Qui semblait vivant, mais sans corps et sans mental,
Assoiffé d'annihiler toute existence
Pour être à jamais seul et nu.
Comme dans l'étreinte intangible d'une bête sans forme,
Agrappé, étranglé par cette chose visqueuse et assoiffée,
Happé par quelque gueule noire de géant,
Une gorge engloutissante, un énorme ventre de destruction,
Son être a disparu de sa propre vision,
Aspiré par les abysses qui avaient faim de sa chute.
Un vide informe annulait la lutte de son cerveau
Une obscurité froide, inexorable, oppressait sa chair,
Une suggestion insidieuse, blafarde, glaçait son cœur ;
Halée par une force serpentine qui la tirait de sa chaude demeure
Et l'entraînait à l'abolition dans une vacuité béante
La vie s'accrochait à sa base par les cordes d'un souffle haletant ;
Son corps était lapé par une langue noire.
Suffoquée, l'existence se débattait pour survivre ;
L'espoir étranglé quittait son âme vide,
Abolies, la foi et la mémoire mouraient
Et tout ce qui aide l'esprit dans sa course.
Dans chaque nerf tendu et douloureux se glissait
Une peur sans nom, sans cri,
Laisant derrière elle un sillon poignant, frémissant.
Comme une marée s'approche d'une victime ligotée et inerte
Son mental, muet pour toujours, était saisi d'effroi par l'approche

D'une implacable éternité
De douleur inhumaine et intolérable.
Séparé de son espoir d'un ciel,
Il fallait supporter cela,
Il fallait exister à jamais sans la paix de l'extinction
Dans un lent Temps de souffrance et dans un Espace torturé ;
Un néant d'angoisse était son état sans fin.
Sa poitrine était devenue une vacuité froide
Et là où brillait autrefois une pensée lumineuse
Seule restait, tel un fantôme pâle, pétrifié,
Une incapacité de foi et d'espoir
Et l'atroce conviction d'une âme vaincue,
Immortelle encore mais dépouillée de sa divinité,
Le moi, perdu, et Dieu perdu
Et le contact avec des mondes plus heureux.
Pourtant il endurait, il faisait taire la vaine terreur,
Il supportait
L'étouffement reptilien de l'agonie et de l'effroi ;
Puis la paix est revenue et le regard souverain de l'âme.
Une calme Lumière réfutait le néant d'horreur ;
Immuable, sans mort, sans naissance,
Puissant et muet, le Dieu s'est réveillé en lui
Et affrontait la douleur et le danger du monde.
D'un regard, il dominait les vagues de la Nature :
Son esprit nu faisait face à l'Enfer nu.

FIN DU CHANT SEPT

CHANT HUIT

Le Monde du Mensonge – La Mère du Mal et Les Fils des Ténèbres

Alors, il put voir le cœur caché de la Nuit :
Le travail de son inconscience brute
Révéla le terrible Néant sans fin.
Une Infinitude vide, sans esprit, était là ;
Une Nature qui niait l'éternelle Vérité
Et dans la vaine gloriole de sa liberté pensante
Espérait abolir Dieu et régner seule.
Nul Hôte souverain n'était là, nulle Lumière-témoin ;
Toute seule, elle voulait créer son propre monde glacé.
Ses grands yeux aveugles guettaient les actes du démon
Ses oreilles sourdes entendaient les faussetés que prononçaient ses lèvres muettes ;
Ses énormes fantaisies fourvoyées prenaient de vastes formes
Ses sens insensés frémisssaient de violentes prétentions ;
Engendrant un principe de vie brutal
Le mal et la douleur enfantèrent une âme de monstre.
Les Anarques des abîmes informes se sont levés,
De grandioses titans et des pouvoirs démoniaques,
Des ego mondiaux lubriques harcelaient le mental et la volonté,
Des cerveaux démesurés et des vies sans esprit intérieur :
Des architectes véhéments du temple de l'erreur,
Des dirigeants de l'ignorance cosmique et de la tourmente
Des garants de l'affliction et de la mortalité
Incarnaient les Idées noires de l'Abîme.
Une substance ténébreuse est entrée dans la vacuité,
Des formes obscures sont nées dans le Vide impensant,
Des remous tournoyants se sont joints pour former un Espace hostile
Et dans leurs plis noirs, l'Existence a imaginé l'Enfer.
Perçant la triple cuirasse des ténèbres
Les yeux du Roi s'identifièrent à l'aveugle regard fixe de l'Enfer :
Habités à ce noir hors nature, ils virent
L'irréalité devenue réelle et la Nuit consciente.
Un monde violent, cruel et formidable,
D'anciennes entrailles de rêves calamiteux
Énormes, roulés comme une larve dans la nuit,
Protégés par la nuit contre la trouée des étoiles dans les Cieux.
C'était la porte d'un faux Infini,

Une éternité d'absolus désastreux,
Une immense négation des choses de l'esprit.
Tout ce qui, autrefois, irradiait sa propre lumière dans la sphère de l'esprit
Se changeait maintenant en son propre contraire obscur :
L'Être s'évanouissait dans un vide insensé
Un zéro, qui pourtant était le père des mondes ;
Engouffrant le Mental cosmique
L'Inconscience produisait un univers dans son sommeil de mort ;
La Félicité, tombée dans un coma noir, insensible,
Se repliait sur elle-même, et l'éternelle joie de Dieu,
Par un faux visage poignant de douleur et de chagrin
Encore cloué douloureusement sur une croix,
Se fixait dans le sol d'un monde muet et inerte
Où la naissance était une douleur et la mort une agonie,
De crainte que, trop tôt, tout ne se change de nouveau en félicité.
Prêtresse de la Perversité, la Pensée siégeait
Sur le trépied noir du triple Serpent
Lisant par des signes contraires l'écriture éternelle ;
Une sorcière renversait l'ordre Divin de la Vie.
Dans les sombres coulisses, avec la lampe des yeux du mal
Et des voix fatales qui psalmodiaient dans l'abside,
En d'étranges basiliques infernales et crépusculaires
Entonnant la magie du Mot impie,
Le sinistre Initié des profondeurs
Célébrait le rituel des Mystères pervers.
Là, la souffrance était la pâture quotidienne de la Nature
Délectable pour le cœur et la chair déchirés,
Et la torture était la formule du délice,
La douleur imitait l'extase céleste.
Là, le Bien, perfide jardinier de Dieu,
Arrosait de vertu l'arbre à poison du monde
Et, soigneux du mot et de l'acte extérieurs,
Greffait ses fleurs hypocrites sur un mal natif.
Toutes les qualités d'en haut servaient leur contraire d'en bas :
Les formes des Dieux nourrissaient le culte du démon ;
La face des Cieux devenait un masque et un piège de l'Enfer.
Là, au cœur des phénomènes mensongers,
Au noyau tordu d'un colossal combat
Il vit une forme imprécise et sans limites
Assise sur la Mort qui avale toutes les choses nées.
Une face immuable et glacée aux yeux fixes et implacables,

Tenant le redoutable trident dans sa main d'ombre,
Transperçait toutes les créatures d'un même destin.

* * *

Quand rien n'était, hormis la Matière sans âme,
Quand le cœur du Temps était un creux sans esprit,
La Vie, tout d'abord, a touché l'Abîme insensible ;
Éveillant le Vide nu à l'espoir et au chagrin
Son pâle rayon a frappé la Nuit insondée
Où Dieu se cachait lui-même à sa propre vue.
En toutes choses, elle cherchait la vérité mystique endormie,
Le Mot inexprimé qui inspire les formes inconscientes ;
Dans les abysses de Dieu, elle tâtonnait vers une invisible Loi,
Fouillait dans un obscur subconscient à la recherche de son mental
Et se débattait pour trouver un chemin afin que l'esprit soit.
Mais du fond de la Nuit, une autre réponse est venue.
Une semence était plantée dans cette matrice d'en bas,
Une écorce muette et mystérieuse de la Vérité pervertie,
Une cellule d'un infini glacial.
Une naissance monstrueuse préparait sa forme cosmique
Dans l'embryon titanesque de la Nature : l'Ignorance.
Alors, dans une heure prodigieuse et fatale,
Enfanté malgré lui par le Vide muet,
Quelque chose a bondi du sommeil brut de l'Inconscient
Et levé sa tête inquiétante contre les étoiles ;
Couvrant la terre de son énorme corps d'ombre et de Désastre
Cette chose a glacé les cieux d'une grimace de défi.
Une Puissance sans nom, une Volonté ténébreuse s'est levée
Immense et étrangère à notre univers.
Dans l'inconcevable Dessein que nul ne peut mesurer
Un vaste Non-Être s'est enrobé d'une forme,
La Nescience sans bornes des abîmes inconscients
A couvert l'éternité d'un Néant.
Un Mental qui cherche a remplacé l'Âme qui voit :
La vie est devenue une énorme mort affamée,
La félicité de l'Esprit s'est changée en douleur cosmique.
Sûre de la neutralité dont Dieu s'enveloppe lui-même
Une formidable opposition a conquis l'Espace.
Une souveraine domination de mensonge, de mort et de chagrin
A cloué sa cruelle hégémonie sur la terre ;

Désaccordant l'originelle harmonie
De l'architecture et des lignes de son destin,
Elle a falsifié la Volonté cosmique première
Et contraint à la lutte et à d'horribles vicissitudes
Le long et lent cheminement de la Puissance patiente.
Implantant l'erreur dans la substance des choses
Elle a changé en Ignorance la toute-sagesse de la Loi ;
Elle a dérouté le sûr toucher des sens cachés de la vie
Frappé de mutisme le guide intuitif dans le sommeil de la Matière
Déformé l'instinct de la brute et de l'insecte
Défiguré l'humanité de l'homme naissant à la pensée.
Une ombre a traversé le simple Rayon :
La Lumière-de-Vérité dans la caverne du cœur s'est obscurcie
Qui brûle sans témoin dans la crypte sacrée
Derrière le vélum immobile du mystère,
Compagne du Dieu du sanctuaire.
Ainsi est née la désastreuse Énergie antagoniste
Qui mime la puissante forme de la Mère éternelle
Et contrefait sa lumineuse infinitude
Sous une grise silhouette tordue dans la Nuit.
Arrêtant la passion de l'âme qui grimpe
Elle a imposé à la vie une lente et vacillante marche ;
Le poids de sa main déviatrice et retardatrice
Est posé sur la courbe de l'évolution mystique :
La ligne tortueuse de son mental trompeur,
Les Dieux ne la voient point, et l'homme est impuissant ;
Étouffant l'étincelle de Dieu dans l'âme
Elle tire la déchéance de l'homme vers la bête.
Et pourtant, dans son formidable mental instinctif
Elle sent l'Un qui grandit au cœur du Temps
Et voit l'Immortel briller à travers la coque humaine.
Inquiète pour son règne et pleine de rage et de peur
Elle rôde autour de chaque lumière qui luit dans le noir
Chaque rayon qui brille par la tente solitaire de l'Esprit,
Espérant entrer d'un pas furtif et violent
Et tuer l'Enfant divin dans le berceau.
Sa ruse et sa ténacité sont incalculables,
Son toucher est une fascination et une mort ;
Elle tue sa victime par son propre délice ;
Même le Bien lui sert d'appât pour tirer dans l'Enfer.
Pour elle, le monde court à son agonie.

Maintes fois, le pèlerin sur la route de l'Éternel,
Mal éclairé par la pâle lune nuageuse du Mental,
Ou errant seul par des chemins détournés et tortueux,
Perdu dans les déserts où nul sentier ne se voit,
Tombe terrassé par son bond de lionne
Captif conquis sous ses pattes redoutables.
Enivré par un souffle brûlant
Et devenu amoureux d'une bouche destructrice,
Le vieux compagnon du Feu sacré,
Le mortel, meurt à Dieu et à la Lumière,
Un Adversaire gouverne son cœur et son cerveau,
Une Nature hostile à la force de la Mère.
Le moi de la vie cède ses facultés
Au Titan et à des agents démoniaques
Qui gonflent et dérèglent la nature terrestre :
Sous sa capuce, la cinquième colonne est désormais le guide de la pensée ;
Son murmure subtil et défaitiste tue la foi
Et, logée dans la poitrine, ou chuchotant du dehors,
Une inspiration menteuse et cruelle,
Un nouvel ordre noir se substitue à l'ordre divin.
Un silence tombe sur les hauteurs de l'esprit,
Le Dieu se retire du sanctuaire voilé,
Vide et froide est la chambre de l'Épouse ;
Le Nimbe d'or maintenant ne se voit plus,
Le rayon blanc de l'esprit s'est éteint
Et la Voix secrète s'est tue à jamais.
Alors, par l'Ange de la Tour de Veille,
Un nom est rayé sur le grand livre ;
Une flamme qui chantait dans les Cieux a disparu,
Étouffée et muette,
L'épopée d'une âme s'est terminée en ruine.
Telle est la tragédie de la mort intérieure
Quand l'élément divin est trahi
Et seuls un mental et un corps vivent pour mourir.

* * *

Car l'Esprit permet de terribles agents
Et il existe de subtils et énormes Pouvoirs
Qui s'abritent sous le couvert de l'Ignorance.
Progéniture des gouffres, agents de la Force d'ombre,

Haïsseurs de la lumière, intolérants de la paix,
Ils singent, près de la pensée, l'Ami et le Guide resplendissant,
Leur cœur est contre l'éternelle Volonté,
Ils voilent l'Harmoniste occulte qui élève.
Les oracles de sa sagesse se transforment en chaînes ;
Ils ont fermé les portes de Dieu par les clefs d'un credo
Et exclu par la Loi son inlassable Grâce.
Tout au long de toutes les voies de la Nature ils ont planté leurs sentinelles
Et interceptent les caravanes de la Lumière ;
Partout où agissent les Dieux, ils s'immiscent.
Un joug est posé sur le cœur obscurci du monde ;
Ses battements sont séparés de la Félicité divine par un masque,
Et les remparts clos d'un Mental brillant
Bloquent les fines entrées du Feu céleste.
Toujours, les noirs Aventuriers semblent gagner ;
Ils remplissent la Nature d'institutions malfaisantes
Changent en défaites les victoires de la Vérité
Déclarent fausses les lois éternelles
Et truquent les dés du Destin par des mensonges de charlatan ;
Ils ont occupé les autels du monde, usurpé ses trônes.
Tournant en dérision les chances faiblissantes des Dieux
Ils réclament la création pour fief conquis
Et se couronnent eux-mêmes Seigneurs de fer du Temps.
Adeptes de l'illusion et du masque,
Les artificiers de la chute et de la douleur de la Nature
Ont bâti leurs autels de la Nuit triomphante
Dans le temple de boue de la vie terrestre.
Dans les enceintes vides du Feu sacré
Devant le retable du rite mystique
Face à l'obscur vélum que nul ne peut percer,
Le prêtre mitré entonne son solennel cantique
Invoquant leur horrible présence dans sa poitrine :
Les appelant du Nom infâme,
Il psalmodie les syllabes du texte magique
Et ordonne l'acte de l'invisible communion
Tandis que, entre l'encens et les prières marmonnées,
Tout le cruel malheur qui torture le monde
Se mélange dans le calice écumant du cœur des hommes
Et leur est prodigué comme un vin sacramentel.
Se ceignant de noms divins, ils guident et ils règnent.
Adversaires du Suprême, ils sont sortis

De leur monde de pensée et de pouvoir sans âme
Pour servir le plan cosmique par leur hostilité.
La Nuit est leur refuge et leur base stratégique.
Contre le glaive de Flamme et contre l'Œil de lumière
Ils vivent embastionnés dans les forteresses massives des ténèbres
Tranquilles et en sécurité dans leur intimité sans soleil :
Nul rayon égaré des Cieux ne peut entrer là.
Blindés, protégés par leur masque fatal,
Comme dans un studio de Mort créatrice
Les fils géants des Ténèbres siègent et complotent
Le drame de la terre, leur scène tragique.
Quiconque veut relever ce monde déchu
Doit passer par la dangereuse inquisition de leur pouvoir ;
Car leur privilège et leur droit terrible est de noircir
Même les enfants ensoleillés des dieux.
Nul ne peut atteindre les cieux s'il n'est passé par l'enfer.

* * *

Ceci aussi, le voyageur des mondes doit l'affronter.
Guerrier dans l'immémorial duel,
Il est entré dans la Nuit muette, désespérante,
Défiant les ténèbres avec son âme lumineuse.
Alarmant le sombre seuil par ses pas
Il est arrivé dans un royaume cruel et douloureux
Peuplé d'âmes qui, jamais, n'avaient goûté la félicité ;
Ignorants comme des aveugles-nés qui ne distinguent pas la lumière,
Ils pouvaient égaler le pire mal au suprême bien ;
À leurs yeux, la vertu était un visage du péché,
Et le mal et la misère étaient leur état naturel.
Faisant du chagrin et de la souffrance le droit commun,
Décrétant l'universelle tristesse,
Le code pénal d'une implacable administration
Avait changé la vie en un stoïque sacrement
Et la torture en un festival quotidien.
Une loi était passée pour châtier le bonheur ;
Le rire et le plaisir étaient bannis comme des péchés mortels :
Un mental sans question passait pour un sage contentement,
Un cœur épais dans un silence apathique, pour la paix :
Là, il n'y avait point de sommeil, la torpeur était le seul repos,
La mort venait, mais elle n'apportait ni répit ni fin ;

Toujours l'âme continuait de vivre et toujours souffrait plus.
Sans fin, il creusait plus profond ce royaume de douleur ;
Autour de lui, grandissait la terreur d'un monde d'agonie
Suivi d'une pire agonie,
Et dans la terreur, une grande joie méchante
Heureuse de sa propre calamité et de celle des autres.
Là, penser et vivre étaient une longue punition,
Respirer était un fardeau, et tout espoir, un fléau,
Le corps était un champ de tourment, une masse de malaise ;
Le repos était une attente entre une angoisse et une autre.
Telle était la loi des choses, nul ne rêvait de la changer :
Un cœur dur et sombre, un mental sévère et sans sourire
Rejetaient le bonheur comme un bonbon écœurant ;
La tranquillité était un ennui insipide :
Par la souffrance seulement, la vie prenait des couleurs ;
Elle avait besoin des épices de la douleur, du sel des larmes.
Si l'on pouvait cesser d'être, tout serait bien,
Sinon, les sensations violentes apportaient quelque entrain :
Une furie jalouse qui brûle le cœur rongé,
Le dard d'une rancune meurtrière ou de la haine et de la lubricité,
Le susurrement qui leurre dans l'enfer et le coup en traître
Jetaient des taches vives sur les heures mornes et endolories.
Regarder le drame de l'infélicité
Les contorsions des créatures sous la herse du destin
Et le regard tragique du chagrin dans la nuit
Et l'épouvante et le martèlement du cœur de l'effroi
Étaient les ingrédients de la coupe capiteuse du Temps
Qui plaisaient et aidaient à jouir de son goût amer.
Telle était la cruelle substance qui faisait de la vie un long enfer :
Telle était la trame de l'araignée noire des ténèbres
Où l'âme était collée, tremblante et entortillée ;
Telle était la religion, telle la loi de la Nature.
Dans une funeste chapelle d'iniquité
Consacrée à une idole de Pouvoir noir et sans pitié
À genoux, il fallait traverser de froids tribunaux au cœur de pierre,
Des cours pavées comme un parvis de fatalité.
Chaque pierre était le couperet d'une force impitoyable,
Gluante du sang glacé des chairs torturées ;
Des arbres tordus et secs se dressaient comme des mourants
Figés dans une pose d'agonie,
Et par chaque fenêtre guettait un prêtre funeste

Entonnant le Te Deum pour couronner de grâce la tuerie :
Les villes béantes, les demeures humaines pulvérisées,
Les corps convulsifs et brûlés, le massacre à la bombe.
“Nos ennemis sont tombés, ils sont tombés !”, chantaient- ils,
“Ceux qui voulaient arrêter notre volonté sont tous frappés et morts ;
Comme nous sommes merveilleux ! comme Tu es miséricordieux, ô Toi.”
Ainsi croyaient-ils toucher l’impassible trône de Dieu
Et, glorifiant leurs exploits jusqu’aux cieux,
Lui commander, à Lui que tous leurs actes niaient
Et faire de Lui le complice de leurs crimes.
Là, nulle pitié ni pardon n’avaient cours
Sauf le règne de la force cruelle et des humeurs de fer,
Une immémoriale souveraineté de terreur et de tristesse :
Le visage d’un Dieu obscurci se dressait là,
Révéré par l’atroce malheur qu’il avait créé
Tenant en esclavage un misérable monde ;
Même les cœurs désolés, cloués à leur calvaire sans fin,
Adoraient les pieds qui les avaient écrasés dans la fange.
C’était un monde de douleur et de haine,
Et la douleur avait la haine pour seule joie,
Et la haine avait la douleur des autres pour festin ;
Un rictus amer plissait les bouches souffrantes ;
Une tragique cruauté courait sa triste chance.
La haine était l’archange noir de ce royaume ;
Elle rougeoyait dans les cœurs comme un sombre joyau
Brûlant l’âme de ses rayons cancéreux,
Et se roulait dans son féroce abîme de puissance.
Les passions semblaient même exsuder des objets,
Car le mental débordait dans l’inanimé
Qui répondait avec la méchanceté reçue –
Contre leurs utilisateurs, ils retournaient les pouvoirs maléfiques,
Blessaient sans mains et, soudain, étrangement, tuaient,
Instruments désignés d’une invisible fatalité.
Ou elles construisaient elles-mêmes le mur de leur prison fatale
Tandis que les condamnés insomniaux comptaient les heures rampantes
Marquées par l’angoisse d’une cloche de malheur.
Une atmosphère de mal rendait plus malades les âmes malades :
Là, toutes choses étaient conscientes, et toutes perverses.
Dans ce royaume infernal, il osait creuser
Jusque dans son trou le plus profond, son noyau le plus noir ;
Il bouleversait sa base ténébreuse, il osait contester

Son antique privilège et son droit et sa force absolue :
 Dans la Nuit, il plongeait pour connaître le terrible cœur de la Nuit,
 Dans l'Enfer, il cherchait la racine et la cause de l'Enfer.
 Ses gouffres torturants s'ouvraient dans sa propre poitrine ;
 Il écoutait les clameurs de ses multitudes en peine,
 Les battements de cœur de leur mortelle solitude.
 Là-haut, c'était une éternité sourde et glacée.
 Par d'énormes galeries blêmes et maudites
 Il entendait la voix du gobelin qui guide pour tuer,
 Il faisait face aux enchantements des Prodiges du démon
 Et traversait les embûches du Serpent adversaire.
 Par des étendues menaçantes, des solitudes torturées
 Sans compagnon, il errait sur des chemins désolés
 Où le Loup rouge attend près du torrent sans gué
 Et les aigles noirs de la Mort crient au précipice,
 Et il rencontrait les chiens de malheur qui hantent le cœur des hommes
 Hurlant à travers les veldts de la Destinée ;
 Dans les champs de bataille de l'Abîme glissant
 Il livrait des combats d'ombre à des profondeurs muettes et sans yeux,
 Il endurait les assauts de l'Enfer et les coups du Titan
 Et il portait les blessures intimes féroces qui sont lentes à guérir.
 Prisonnier d'une Force magique sous un masque,
 Capturé et traîné dans le filet meurtrier du Mensonge
 Et souvent étranglé dans le nœud du chagrin
 Ou jeté dans les tristes fondrières du doute enlisant
 Ou pris dans le trou de l'erreur et du désespoir,
 Il a bu le poison à longs traits jusqu'à ce que rien ne reste.
 Dans un monde où ni l'espoir ni la joie ne pouvaient venir
 Il a souffert l'ordalie du règne absolu du mal,
 Et pourtant, il gardait intacte la vérité radieuse de son esprit.
 Incapable de se mouvoir ni d'exercer une force
 Dans la geôle aveugle de la négation nue de la Matière,
 Cloué dans l'inertie noire de notre base
 Il protégeait comme un trésor entre ses mains la lueur tremblante de son âme.
 Son être s'aventurait dans le Vide insensé
 En des gouffres intolérants qui ne connaissaient ni pensée ni sens ;
 La pensée cessait, les sens défailaient,
 Son âme voyait encore, savait encore.
 Dans un morcellement atomique de l'Infini
 Près des commencements muets du Moi perdu,
 Il sentait l'infime futilité bizarre

De la création des choses matérielles.
Ou étouffé dans la nuit creuse de l'Inconscient
Il sondait le noir mystère sans fond
Des abysses énormes et aberrants
D'où s'est levée la lutte de la vie dans un univers mort.
Là, dans une identité complète perdue par le mental,
Il a senti le sens scellé du monde insensible
Et une sagesse muette dans la Nuit ignorante.
Il est entré dans la cachette abyssale
Où l'obscurité scrute des yeux, grise et nue sur sa paille
Et il est resté debout sur l'ultime assise forte du subconscient
Où l'Être dormait, inconscient de ses pensées
Et bâtissait le monde sans savoir ce qu'il bâtissait.
Là, attendant son heure, l'avenir reposait, inconnu,
Là, se trouvent les archives des étoiles disparues.
Là, dans le sommeil de la Volonté cosmique
Le Roi vit la clef secrète du changement de la Nature.
Une lumière était avec lui,
Une invisible main était posée sur l'erreur et la douleur
Attendant qu'elles se muent en une tremblante extase
Sous le choc de tendresse d'un bras qui embrasse.
Dans la Nuit, il vit le voile d'ombre qui couvre l'Éternel,
Il sut que la mort était le cellier de la maison de vie ;
Dans la destruction, il sentit le pas précipité de la création,
Il sut que la perte était le prix d'un gain céleste
Et l'enfer, un raccourci des portes du ciel.
Alors, dans la factorerie occulte de l'Illusion
Et dans l'imprimerie magique des empreintes de l'Inconscient,
Les formats de la Nuit primitive furent déchirés
Et les stéréotypes de l'Ignorance furent mis en pièces.
Vivante enfin, respirant le souffle profond de l'esprit,
La Nature effaçait son code mécanique inflexible
Et rayait les clauses du contrat de l'âme enchaînée ;
Le Mensonge restituait à la Vérité sa forme torturée.
Abrogées étaient les tables de la loi de la douleur :
Des caractères lumineux se dessinaient à leur place.
Le doigt sûr de l'invisible Écrivain
Traçait sa rapide calligraphie intuitive :
Les formes de la terre devenaient ses documents divins,
La sagesse du corps, le mental était incapable de la révéler,
L'Inconscience était chassée de la poitrine du monde, réduit au silence ;

Les schémas fixes de la Pensée raisonnante étaient transfigurés.
Ressuscitant la conscience dans les choses inertes,
L'Écrivain imposait à l'obscur atome et à la masse muette
L'original diamantin de l'impérissable ;
Il gravait dans le cœur obscurci des choses déchues
Le Péan victorieux de l'Infini libre
Et le Nom qui fonde l'éternité,
Et sur les cellules éveillées, exultantes,
Inscrivait en idéogrammes de l'ineffable
Le poème lyrique de l'amour qui attend depuis les Temps
Et le volume mystique du Livre de la Félicité
Et le message du Feu Supraconscient.
Alors, la Vie s'est mise à battre pure dans la forme corporelle ;
Le Rayon infernal s'est éteint et ne pouvait plus tuer.
L'Enfer a fendu en deux son énorme façade abrupte
Comme un édifice enchanté qui se défait,
La Nuit s'est ouverte et dissipée comme un gouffre de rêve.
Dans l'abîme de l'existence, troué comme un Espace creux
Où la Nuit avait occupé la place de Dieu absent,
S'est déversée une immense Aube de joie intime,
Toutes les choses créées par le cœur blessé du Temps étaient guéries.
Et le chagrin ne pouvait plus vivre au cœur de la Nature :
La division cessait d'être, car Dieu était là.
Le rayon de l'âme allumait le corps conscient,
La Matière et l'Esprit se mêlaient et ne faisaient qu'un.

FIN DU CHANT HUIT

CHANT NEUF

Le Paradis des Dieux de la Vie

Autour de lui, brillait un grand Jour de félicité.
Reflète de quelque Infini de ravissement,
Il embrassait dans la splendeur de son rire d'or
Les régions de la joie du cœur délivré,
Enivré du vin de Dieu,
Plongé dans la lumière, perpétuellement divin.
Aimé et intime des Dieux,
Obéissant au divin commandement de joie,
Ce monde était le souverain de son propre délice
Et maître des royaumes de sa force.
Sûr de la félicité pour laquelle furent créées toutes les formes,
Intouché par la peur et le chagrin et des chocs du Destin
Insoucieux du souffle passager du Temps
Introublé par le siège des circonstances adverses,
Il respirait à l'aise dans une douce sécurité sans défense
Libre des faiblesses qui invitent la mort de notre corps,
Hors de la zone dangereuse de notre volonté chancelante.
Il n'avait nul besoin de réprimer ses battements passionnés ;
Vibrant de la chaude étreinte des sens satisfaits,
Pris par le merveilleux galop et la flamme
Et le cri de la fougue vitale dans l'ardeur de sa course splendide,
Il vivait dans le rythme exact du rire de Dieu
Et reposait sur la poitrine de l'amour universel.
Invulnérable et sans entraves, l'Esprit de Délice
Laisait vagabonder les troupeaux de son soleil
Et ses flocons de lune
Près du bruissement lyrique des torrents sans chagrin
Dans la fragrance de l'asphodèle sacré.
Un silence de félicité enveloppait les cieux,
Une radiance sans fin souriait sur les hauteurs ;
Un murmure de ravissement sans paroles
Tremblait dans les vents et caressait le sol enchanté ;
Dans les bras d'un bonheur qui ne cessait pas
Répétant sa note d'harmonie spontanée
Les heures coulaient comme un sanglot d'extase.

Le Roi allait sous un firmament de gloire et de paix,
 Voyageur des hauts plateaux et des crêtes méditatives,
 Il regardait par le cristal du Magicien des mondes
 La prodigieuse imagerie des paysages d'âme à tire-d'aile,
 Il traversait des scènes de joie immortelle
 Et contemplait des abîmes de beauté et de béatitude.
 Autour de lui, brillait une lumière de soleils conscients
 Et l'allégresse des grands symboles à venir ;
 Des plaines peuplées de rayonnante sérénité s'ouvraient à lui,
 Des montagnes violettes et des vallées Fortunées
 Des ravines de joie profonde et des cascades frémissantes
 Et des forêts bruissantes de solitude pourpre ;
 Au-dessous de lui s'étendaient, tels des bijoux de pensées qui scintillent
 Les cités des rois Gandharva,¹ plongées dans leur rêve.
 À travers les vibrations secrètes de l'Espace
 Une lointaine musique heureuse ondoyait furtivement ;
 Contre son cœur il entendait passer,
 Touchée par d'invisibles mains,
 Le son de la harpe des ménestrels divins,
 Et des voix d'une mélodie d'ailleurs
 Chantaient la gloire de l'amour éternel
 Dans l'air bleuté de lune du Paradis.
 Au sommet et au centre de ce monde merveilleux,
 À l'écart, se dressaient de hautes collines élyséennes sans nom
 Brûlant comme des couchers de soleil dans une transe de vigile.
 Comme en quête de quelque profondeur inexplorée
 Leur assise plongeait dans une tranquille félicité ;
 Leurs pentes coulaient dans une hâte de rires et de voix,
 Traversées par une exubérance de ruisselets bruissants
 Adorant le bleu du ciel de leur hymne heureux,
 Puis s'enfonçaient dans une forêt d'ombres secrètes :
 Là-haut, perdus dans le vaste mystère silencieux,
 Leurs pics grimpaient vers une grandeur par-delà la vie.
 Les brillants Éden des dieux vitaux
 L'accueillaient dans leurs harmonies immortelles.
 Tout ce qui fleurit dans le Temps était parfait là ;
 Là, la Beauté était le moule natif de la création,
 La Paix était un frisson de pureté voluptueuse.
 L'Amour, là, accomplissait ses rêves d'or rosé
 Et la Force, ses puissantes rêveries triomphantes ;

1. Chantres et musiciens célestes dans les cieus d'Indra

Le Désir grimpait comme une flamme rapide et toute-puissante
Et le Plaisir avait la taille des dieux ;
Les rêves couraient par la grand-route des étoiles ;
Les douces choses banales se changeaient en miracle :
Surpris par la soudaine magie de l'esprit,
Épris par l'alchimie d'une passion divine,
Le moi de douleur, irrésistiblement, se transformait en joie intense
Guérissant l'antithèse du ciel et de l'enfer.
Là, toutes les hautes visions de la vie sont incarnées,
Ses espoirs vagabonds accomplis, ses ruches dorées
Saisies par la langue agile du buveur-de-miel,
Ses devinettes brûlantes, changées en vérités éblouies,
Ses puissants halètements, apaisés dans le calme immortel
Et ses immenses désirs, libérés.
Dans ce Paradis du cœur et des sens parfaits
Nulle note d'en bas ne pouvait briser
Le charme intarissable de sa douceur ardente et immaculée ;
Les pas de la vie étaient sûrs de leur chute intuitive.
Après le tourment de la longue lutte de l'âme
Enfin le calme et le repos célestes étaient trouvés
Et, bercé par le flot magique des heures sans chagrin
Les blessures de sa nature guerrière se guérissaient
Dans les bras enveloppants des Énergies aimantes
Qui ne souffrent pas de tache et ne craignent pas leur propre délice.
En des sites interdits à la pâleur de nos sens
Parmi de miraculeuses senteurs et des teintes merveilleuses
Il découvrait les formes qui divinisent la vue,
Écouteait une musique qui peut immortaliser la pensée
Et faire le cœur aussi vaste que l'infini,
Et il captait les inaudibles cadences
Qui éveillent l'oreille secrète :
De l'ineffable silence, elles viennent,
Tremblantes de la beauté d'une langue sans mots
Et de pensées trop grandes et trop profondes pour trouver une voix ;
Des pensées dont le vouloir refait à neuf l'univers.
Une gamme de sens qui grimpait avec des notes de feu
À des hauteurs de joie jamais imaginée
Remodelait l'aura de son être en une luminescence de félicité,
Son corps irradiait comme une coquille d'azur ;
Ses portes sur le monde étaient balayées par une marée de lumière.
Douée de moyens célestes, sa matière

Abrétait un pouvoir qui, maintenant,
N'avait plus besoin de traverser
Les barrières douanières fermées du mental et de la chair
Pour passer en contrebande la divinité chez les hommes.
Cette matière ne reculait plus devant la suprême exigence
D'une capacité de béatitude sans fatigue,
D'une force qui pouvait explorer son propre infini
Et sa beauté et sa passion, et la réponse des abîmes,
Ni n'avait peur de défaillir dans l'heureuse identité
Où l'esprit et la chair se fondent dans une extase intérieure
Annulant la querelle entre le moi et la forme.
De la vue et des sons, sa matière tirait une force spirituelle,
Faisait des sens un pont pour toucher l'intangible :
La matière était pénétrée par les influences divines
Qui bâtissent la substance de l'âme profonde de la vie.
La nature terrestre naissait à neuf, camarade des cieux.
Digne compagnon des Rois immémoriaux,
Égal des dieux Solaires vivants,
Il partageait les passe-temps radieux du Sans-naissance,
Entendait les murmures du Joueur jamais vu
Écoutait sa voix qui captive le cœur
Et nous tire contre la poitrine du désir de Dieu,
Et il sentait son miel de félicité
Couler dans ses veines comme les rivières du Paradis
Faisant de son corps une coupe de nectar de l'Absolu.
En des moments subits de flamme révélatrice,
En des réponses passionnées, presque dévoilées
Il touchait un horizon d'extases inconnues ;
Un suprême toucher surprenait son cœur battant,
Un embrassement qui rappelait le Merveilleux,
Et des échappées jaillissaient des blanches béatitudes.
L'éternité s'approchait sous un déguisement d'Amour
Et posait sa main sur le corps du Temps.
Un infime don descend des Immensitudes
Mais son gain de joie est infini pour la vie ;
Tout l'Au-delà fabuleux se reflète ici.
Une goutte géante de l'inconnaissable Béatitude
Envahissait ses membres
Et autour de son âme devenait
Un océan de félicité de feu :
Il a coulé, noyé dans une Vastitude douce et brûlante :

Terrible délice qui pourrait briser la chair mortelle,
Il supportait le ravissement qui porte les dieux.
Un plaisir immortel le purifiait dans ses vagues
Et changeait ses forces en un pouvoir impérissable.
L'Immortalité s'emparait du Temps et portait la Vie.

FIN DU CHANT NEUF

CHANT DIX

Les Royaumes et les Divinités du Petit Mental

Maintenant, ce Paradis aussi devait être dépassé et quitté,
Car tout doit être dépassé jusqu'à ce que le Très-Haut soit atteint
En qui le monde et le moi deviennent vrais et un :
Tant que cela n'est pas conquis, notre voyage ne peut pas cesser.
Toujours, un but sans nom nous fait signe là-bas,
Toujours monte le sentier zigzaguant des dieux
Et vers le haut, pointe le Feu grim pant de l'esprit.
Ce souffle de félicité aux cent couleurs
Et sa pure image qui grandit dans la joie du Temps,
Ballotté sur les vagues d'un bonheur sans défaut,
Martelé pour l'unique battement d'une seule extase,
Cette fraction du nombre entier de l'esprit
Prise dans une grandeur passionnée des extrêmes,
Cet être limité soulevé au zénith de la béatitude,
Heureux de jouir d'une goutte des choses suprêmes,
Enfermé dans sa minuscule infinitude scellée
Et son monde sans bornes créé par le temps qui dévisage le Temps,
Est un petit produit de l'immense délice de Dieu.
Les moments tiraient vers un éternel Maintenant,
Les heures découvraient l'immortalité,
Mais satisfaits de leur sublime contenu,
Ils s'arrêtaient sur des pics à mi-chemin des cieux
Et leurs sommets pointaient vers un apex qu'ils ne pouvaient jamais gravir,
Vers une grandeur et un air où ils ne pouvaient pas vivre.
Les hautes sphères de délice tendaient les bras,
Mais attachée à ses fines sommités sûres
Cette créature qui embrasse ses limites pour se sentir sauve
Refusait les altitudes et l'appel d'une aventure plus vaste.
La gloire et la suavité d'un désir satisfait
Attachaient l'esprit au piquet d'un bonheur doré.
Ils ne pouvaient pas loger les étendues de l'âme
Qui a besoin de tout l'infini pour maison.
Comme un souvenir, aussi doux que l'herbe, aussi fugace qu'un sommeil,
La beauté et l'appel s'éloignaient, s'effaçaient derrière
Telle une chanson tendre que l'on entend s'éteindre au loin
Sur la grand-route longue du Sans-fin.

Là-haut, une blanche tranquillité ardente.
Un esprit songeur se penchait sur les mondes
Et comme une étincelante escalade des cieux
Traversant le demi-jour vers une invisible Lumière,
De larges et lumineux royaumes du Mental brillèrent dans le silence.
Mais tout d'abord, il découvrit une étendue gris-argenté
Où le Jour et la Nuit se mariaient et ne faisaient qu'un :
C'était une nappe de pâles rayons changeants
Séparant le flot sensible de la Vie et le calme équilibre de la Pensée.
Une coalition d'incertitudes
Exerçait là son gouvernement inquiet
Sur un terrain réservé au doute et aux devinettes raisonnées :
Un rendez-vous de la Connaissance et de l'Ignorance.
À son extrémité d'en bas, régnait difficilement
Un mental qui voyait à peine et trouvait lentement ;
Sa nature était proche de notre nature terrestre
Et parente de notre précaire pensée mortelle
Qui regarde du sol au ciel et du ciel au sol
Mais ne connaît ni le dessous ni l'au-delà ;
Il sentait seulement son moi et les choses du dehors.
Tel était le premier outil de notre lente ascension
Depuis la semi-conscience de l'âme animale
Vivant parmi la foule pressée de l'apparence des événements
Dans un royaume qu'il ne peut pas comprendre ni changer :
Seulement il voit et il agit dans une scène donnée
Et il sent et se réjouit et se chagrine pendant un temps.
Les idées qui poussent l'obscur esprit vêtu d'un corps
Sur les routes de la souffrance et du désir
Dans un monde qui se débat pour découvrir la Vérité,
Trouvaient ici leur pouvoir d'être et la Force de leur Nature.
Ici, se tramaient les formes d'une vie ignorante
Qui regarde les faits empiriques comme une loi établie,
Travaille pour l'heure et non pour l'éternité
Et marchande ses gains pour les besoins du moment :
Le lent cheminement d'un mental matériel
Au service du corps qu'il devrait gouverner et utiliser
Et qui doit s'appuyer sur des sens égarés
Est ainsi né dans cette obscurité lumineuse.
Avançant pesamment depuis son départ boiteux
Béquillant des hypothèses sur des conjectures
Couronnant ses théories comme des certitudes,

Il raisonne du demi-connu à l'inconnu
Bâtissant sans fin sa fragile maison de pensée
Défaisant sans fin la toile qu'il a tissée.
Un sage du petit jour, dont l'ombre lui semble Moi,
Bouge et vit d'une minute à une brève minute ;
Un roi sujet de ses satellites
Signe les décrets de ministres ignorants,
Un juge à demi pourvu de ses preuves décide,
Une voix criarde d'incertitude postule,
Un architecte de la connaissance, non sa source.
Ce puissant esclave enchaîné à ses instruments
Pense que sa basse position est le suprême sommet de la Nature ;
Oublieux de sa part dans toutes les choses créées
Et orgueilleusement humble dans sa suffisance
Il se croit lui-même un produit de la boue de la Matière
Et prend ses propres créations pour sa cause.
Destinée à grimper à la lumière et à la connaissance éternelles
Notre escalade part des débuts nus de l'homme ;
Dans cette lourde petitesse terrienne, nous devons faire une brèche,
Nous devons fouiller notre nature par le feu de l'esprit :
Un grouillement d'insecte prélude notre vol glorieux ;
Notre état humain berce le dieu futur
Notre faiblesse mortelle prépare une force immortelle.

*

Sur la cime de ces pâles royaumes aux lueurs de ver luisant,
Là où quelque nacre d'aurore
Gambade avec les ténèbres natales
Aidant le Jour à naître et la Nuit à tomber,
Par une large passerelle chatoyante
Il s'est échappé dans le royaume d'une première Lumière
Et la régence d'un soleil à demi levé.
De ses rayons, l'orbe complet de notre mental est né.
Assignée par l'Esprit des Mondes
Comme médiatrice des abîmes ignorants,
Une Intelligence prototype, habile,
À demi perchée entre les ailes égales
De la pensée et du doute
Peinait sans trêve entre les deux bouts cachés de l'existence.
Un Mystère respirait sur le théâtre mouvant de la vie ;

Une invisible nourricière des miracles de la Nature
Façonnait les merveilles de la vie dans la boue de la Matière :
Elle taillait le type et la tournure des formes
Plantait la tente du mental dans un vague Désert ignorant.
Un maître Magicien de la mesure et des moyens
A créé une éternité avec des formes récurrentes
Et sur la scène inconsciente
Attribuait un siège au spectateur vagabond de la pensée.
Sur la terre, par la volonté de cette Intelligence première,
Une énergie sans corps a pris la robe de la Matière ;
Les protons et les photons s'offraient à l'Œil de l'Imagier
Pour changer les choses subtiles en un monde physique,
Et l'invisible est apparu comme une forme
Et l'impalpable s'est fait sentir comme une masse :
La magie du percept s'est jointe à l'art du concept
Et prêtait à chaque objet un nom qui l'interprète :
L'Idée s'est déguisée dans l'artifice d'un corps,
Et par la mystique d'une étrange loi atomique
Un cadre s'est bâti où des sens pouvaient situer
Leur tableau symbolique de l'univers.
Même un miracle encore plus grand s'est accompli.
La lumière médiatrice a relié l'énergie du corps,
Le sommeil et les songes de l'arbre et de la plante,
Les sens vibrants de l'animal, la pensée de l'homme,
À la splendeur du Rayon d'en haut.
Son habileté donnait à la Matière le droit de penser,
Taillait des passages sensibles pour le mental du corps
Et trouvait les moyens afin que la Nescience puisse connaître.
Offrant ses petits cubes et ses carrés de mots
Comme substituts imagés de la réalité,
Tel un premier alphabet mnémonique momifié,
Elle aidait la force aveugle à lire ses propre œuvres.
Une conscience enterrée a ressuscité dans la Nuit
Et maintenant se rêvait elle-même humaine et éveillée.
Mais tout était encore une Ignorance mouvante ;
Encore, la Connaissance ne pouvait pas venir
Ni solidement saisir
Cette énorme invention que nous voyons comme univers.
Un spécialiste de la machine logique brutale
Imposait à l'âme son artifice rigide ;
Auxiliaire de l'intellect inventeur,

Il découpait la Vérité en bouts maniables
Pour que chaque bout puisse avoir sa ration de nourriture pensante,
Puis, par son art, il a bâti à neuf le corps massacré de la Vérité :
Un robot exact et fonctionnel et faux
A remplacé la vue plus fine de l'esprit :
Un engin poli faisait le travail d'un dieu.
Personne ne trouvait plus le vrai corps, son âme semblait morte :
Personne n'avait le regard intérieur qui voit l'ensemble de la Vérité ;
Tous glorifiaient le substitut reluisant.
Alors, des hauteurs secrètes, une vague a déferlé,
Un brillant chaos de lumière rebelle s'est levé ;
Elle a regardé en haut et vu les pics éblouissants,
Elle a regardé dedans et réveillé le dieu endormi.
L'imagination a fait appel à ses escouades étincelantes
Aventurières des sites jamais découverts
Où se cachent toutes les merveilles que nul ne connaît encore :
Elle a levé sa tête de beauté et de miracle
Et comploté avec sa sœur, l'inspiration, et sa progéniture
Pour semer dans les cieux de la pensée ses nébuleuses chatoyantes.
Une Erreur prometteuse s'approchait des fresques de l'autel du mystère ;
L'obscurité devenait la nourricière du soleil occulte de la sagesse,
Les mythes allaitaient la connaissance de leur lait glorieux ;
Le nouveau-né passait d'un sein nocturne à une poitrine ensoleillée.
Ainsi œuvrait la Puissance dans ce monde en croissance ;
Sa subtile habileté dissimulait l'orbe complet du flamboiement,
Chérissait l'enfance de l'âme et la nourrissait de fictions
Plus riches, infiniment, par le doux nectar de leur sève
Et nourrissantes pour sa jeune divinité
Que la provende de paille sèche des labours de la Raison
Et son paquet de foin de faits innombrables,
Sa pitance plébéienne qui fait notre nourriture d'aujourd'hui.
Ainsi jaillirent du royaume de la première Lumière
Des pensées éthérées dans le monde de la Matière ;
Ses troupeaux aux cornes d'or rentraient dans les cavernes du cœur de la terre.
Ses rayons du matin éclairent nos yeux du soir,
Ses jeunes formations poussent le mental de la terre
À œuvrer et à rêver et à recréer,
À sentir le toucher de la beauté et à connaître le monde et le moi :
L'Enfant d'Or commençait à penser et à voir.

* * *

Les premiers pas du Mental commencent dans ces royaumes brillants.
Ignorant de tout, mais avide de connaître tout,
Son enquête curieuse, mais lente, débute là ;
Toujours fureteur, il empoigne les formes autour de lui,
Toujours il espère trouver des choses plus grandes.
Ardent et blondoyant sous les feux du soleil levant,
Alerte et vif, il vit au bord de l'invention.
Et pourtant, tout ce qu'il fait est à une échelle puérile,
Comme si le cosmos était une cour de récréation,
Le mental et la vie, les amusements d'un bébé de Titan.
Il œuvre comme l'enfant bâtit une imitation de forteresse
Miraculeusement stable pendant un moment,
Taillée de sable sur une berge du Temps
Au milieu des mers sans rivage d'une éternité occulte.
La grande Puissance a choisi un minuscule instrument tranchant,
Passionnément, elle poursuit un passe-temps ardu ;
Éduquer l'Ignorance est son entreprise difficile,
Sa pensée part d'un Vide originel nescient
Et ce qu'elle enseigne, elle doit l'apprendre elle-même
Et réveiller la connaissance de sa tanière léthargique.
Car la connaissance ne vient pas à nous comme une invitée du dehors
Appelée dans notre chambre depuis un monde extérieur ;
Elle est amie et habitante de notre moi secret,
Elle était cachée derrière notre mental, tombée endormie,
Et lentement elle se réveille sous les éclats de la vie ;
Le puissant daïmôn gît informe au-dedans,
L'évoquer, lui donner forme, est la tâche de la Nature.
Tout était un chaos de vrai et de faux,
Le mental tâonnait dans les brumes épaisses de la Nescience ;
Il regardait en lui-même mais ne voyait pas Dieu.
Une diplomatie matérielle intérimaire
Niait la vérité afin que des vérités passagères puissent vivre
Et cachait la divinité sous des croyances et des conjectures
Afin que l'Ignorance du monde, lentement, puisse grandir en sagesse.
Tel fut l'imbroglio créé par le souverain Mental
Examinant la Nuit du haut d'une crête papillotante
Lors de ses premières fouilles et dénaturations de l'Inconscience :
Ces ténèbres étrangères défient les yeux diurnes de la Nature,
Ses mains rapides doivent apprendre un zèle prudent ;
La terre supporte seulement un lent progrès.
Pourtant, sa puissance n'était pas comme celle de la terre aveugle

Contrainte de manier des instruments de fortune
Inventés par la force de vie et par le corps.
Tout, pour la terre, est perçu à travers des images douteuses,
Elle conçoit tout par petits coups d'œil chanceux,
De brèves lueurs s'allument par une touche de pensée tâtonnante.
Incapable du regard direct de l'âme,
Elle voit par spasmes et rapièce des bouts de savoir,
Change la Vérité en esclave-servante de son indigence ;
Excluant l'unité mystique de la Nature
Elle découpe en quanta et en masses le mouvement du Tout ;
Elle prend son ignorance pour unité de mesure.
Pontife et prophète dans son propre domaine,
Cette Puissance supérieure au soleil à demi levé
Œuvrait dans ses limites mais possédait son champ ;
Elle connaissait par le privilège d'une force pensante
Mais revendiquait une enfantine souveraineté de vision.
Pourtant dans ses yeux, si frangés d'obscurité qu'ils soient, s'allumait
Le regard de l'Archange qui sait, et inspire ses actes
Et façonne un monde dans sa flamme qui voit loin.
Dans son propre royaume, elle ne trébuche pas ni ne fait faute,
Seulement elle avance entre les lisières d'un pouvoir perspicace
À travers lesquelles, pas à pas, le mental peut marcher vers le soleil.
Prétendante à une suzeraineté plus haute,
Elle taillait un passage de la Nuit à la Lumière
Et cherchait à tâtons une Omniscience insaisie.

* * *

Une trinité de nains à trois corps était sa serve.
D'abord, le plus petit des trois, mais solide et trapu
Le front bas et de lourdes mâchoires carrées,
Un Penseur pygméen qui avait besoin de bornes pour vivre
Se penchait sans trêve pour marteler les faits et les formes.
Absorbé dans la cabane de sa vue extérieure,
Il prend position sur la base solide de la Nature.
Admirable technicien, penseur fruste,
Riveur de la Vie aux sillons de l'habitude,
Obéissant à la tyrannie de la Matière grossière,
Prisonnier des moules dans lesquels il travaille,
Il se lie lui-même par ce qu'il crée lui-même.
Esclave d'une masse rigide de règles absolues,

Il voit comme une Loi les habitudes du monde,
Il voit comme la Vérité les habitudes du mental.
Dans son royaume d'images et d'événements concrets
Tournant dans un cercle d'idées usées et rebattues
Et répétant sans fin ses vieux gestes familiers,
Il vit satisfait du commun et du connu.
Il aime la vieille glèbe qui fut son logis :
Abhorrant le changement comme un péché audacieux,
Méfiant de chaque découverte nouvelle
Il avance seulement un pas après un autre pas soigneux
Et craint l'inconnu comme un abîme mortel.
Prudent trésorier de son ignorance,
Il répugne à l'aventure, clignote aux espoirs glorieux,
Préférant un pied ferme sur les choses
Aux joies dangereuses du large et des hauteurs.
Les lentes impressions du monde sur son mental laborieux,
Les empreintes lourdes, presque indélébiles,
Augmentent de valeur par leur pauvreté ;
Les vieilles mémoires sûres sont le fond de son capital :
Seul ce que les sens peuvent saisir semble absolu ;
Les faits extérieurs expriment l'unique vérité,
La sagesse s'identifie au regard par terre,
Et les choses depuis longtemps connues, les actes toujours faits
Sont pour ses mains accrochées, une balustrade de sécurité
Dans cette périlleuse escalade du Temps.
Les voies établies d'antan sont le testament des Cieux,
Les lois immuables, l'homme n'a nul droit de les changer,
Tel est l'héritage sacré du grand passé mort
Ou la seule route tracée par Dieu pour la vie,
Un inébranlable format de la Nature à ne jamais changer
Un rouage de l'énorme routine de l'univers.
Jadis, un sourire du Conservateur des Mondes
A envoyé ce Gardien mental sur la terre
Afin que toute chose puisse garder le cap de son invariable type établi
Et ne jamais bouger de son état séculaire.
On le voit décrire des cercles, fidèle à sa tâche,
Infatigable dans la ronde assignée par la tradition ;
Dans les bureaux corrompus et croulants du Temps
Il monte la garde étroitement devant les murs de la coutume ;
Ou dans les pâles environs de l'ancienne Nuit
Il somnole sur le pavé d'une petite cour

Aboyant à chaque lumière inusitée
Comme après un ennemi qui voudrait démolir sa maison ;
Il est le chien de garde de la demeure de l'esprit barricadée par les sens
Contre les envahisseurs de l'invisible,
Nourri des restes de la vie et des os de la Matière
Dans son chenil de certitude objective.
Et pourtant, derrière lui, veille une force cosmique :
Une Splendeur mesurée cache son vaste plan,
Une insondable ponctualité rythme les pas de la vie ;
L'orbite inaltérable des étoiles sillonne l'Espace inerte,
Un million d'espèces suivent une unique Loi muette.
Une gigantesque inertie est la défense du monde,
Même le changement garde précieusement le sans changement ;
Les révolutions sombrent dans l'inertie,
Sous un nouveau costume, le vieux reprend son rôle ;
L'Énergie joue, le stable est son sceau :
Sur la poitrine de Shiva, l'énorme danse repose.

*

Un esprit enflammé est venu, le second des trois nains.
Cavalier bossu de l'Âne rouge sauvage,
Une Intelligence impulsive à la crinière de lion
A bondi de la grande Flamme mystique qui encercle les mondes
Et par son aiguillon néfaste ronge le cœur de l'existence.
De lui, a jailli la vision brûlante du Désir.
Il revêtait mille formes, portait mille noms :
Un besoin de multitude et d'incertitude
Le démange à jamais de poursuivre l'Un
Sur des chemins sans nombre à travers les Vastitudes du Temps
Par les détours d'une différence sans fin.
Il brûle toutes les poitrines d'un feu ambigu.
Rayon miroitant sur un torrent fuligineux,
Il flambait vers les cieux, puis s'engouffrait vers l'enfer ;
Il grimpa, pour tirer la Vérité dans la fange
Et se servait de sa Force brillante à des fins boueuses.
Prodigieux caméléon doré et bleu et rouge
Qui tournait au noir et au gris et au jaune blafard,
Affamé, il guettait depuis un rameau de vie diapré
Pour gober des joies d'insecte, sa nourriture favorite ;
La pâture malpropre de sa prestance somptueuse

Nourrissait la splendide passion de ses couleurs.
Serpent de flamme avec une nuée noire pour queue
Suivi d'une couvée d'imaginations et de pensées chatoyantes,
Il dressait la tête avec toutes les teintes ondulantes de ses crêtes
Et léchait la connaissance avec une langue fumeuse.
Comme un tourbillon avale l'air vide
Il bâtissait sur l'inanité de stupéfiantes prétentions ;
Né du Rien, il retournait au Rien,
Et pourtant, tout le temps, malgré lui, il conduisait
Vers un Quelque Chose caché qui est Tout.
Ardent à chercher, incapable de garder,
Une brillante instabilité était sa marque,
Errer était son penchant inné, sa voie native.
Instantanément prêt à croire sans réfléchir
Il pensait que tout était vrai, qui flattait ses propres espoirs ;
Il chérissait des riens dorés nés de ses souhaits,
Il happait l'irréel pour provende.
Dans l'obscurité, il découvrait des formes lumineuses ;
Scrutant une pénombre où pendillait une ombre
Il voyait un grimoire d'images colorées dans une caverne de Fantaisie ;
Ou il faisait le grand soleil par la nuit des conjectures
Et attrapait dans la caméra de l'imagination
De brillantes scènes de promesse dans une lueur qui passe ;
Il fixait dans l'air de la vie les pas des rêves qui courent,
Gardait l'empreinte des Formes passagères et des Pouvoirs masqués
Et capturait des images-éclair de vérités à demi vues.
Un bond avide pour saisir et posséder
Sans le guide de la raison ni de l'âme voyante
Était son premier mouvement naturel et le dernier,
Il gaspillait la force de vie pour réaliser l'impossible :
Il méprisait les routes directes et courait par des boucles vagabondes
Et laissait ce qu'il avait gagné pour des aventures inessayées ;
Il regardait le but inatteint comme une catastrophe instantanée
Et choisissait le précipice pour sauter aux cieux.
Le hasardeux était son système dans le tripot de la vie,
Il prenait ses gains fortuits pour de sûrs résultats ;
L'erreur ne décourageait pas la fière assurance de ses vues
Ignorantes de la loi profonde des chemins de l'existence
Et l'échec ne tempérerait pas ses griffes brûlantes ;
Un coup de chance réalisé garantissait tout le reste.
La tentative, non la victoire, était le charme de la vie.

Incertain gagnant d'un incertain enjeu,
L'instinct était sa mère et le mental de la vie, son géniteur,
Il courait sa course et arrivait premier, ou dernier.
Et pourtant, son travail n'était ni petit ni vain ni nul ;
Il abritait une part de la force des infinitudes
Et pouvait créer les hauts desseins que sa fantaisie voulait ;
Sa passion attrapait ce que la calme intelligence laissait passer.
Le flair de l'impulsion posait sa patte bondissante
Sur des cieus que la haute Pensée cachait dans sa brume éblouissante
Et saisissait des lueurs qui révélaient un soleil secret :
Il sondait le vide, et découvrait là un trésor.
Une semi-intuition empourprait ses sens ;
Il jetait le zigzag de l'éclair et touchait l'invisible.
Il voyait dans le noir et, vaguement, clignotait dans la lumière,
L'Ignorance était son champ de course, l'inconnu son prix.

*

De tous ces Pouvoirs, le dernier était le plus grand.
Arrivé tard, venu d'un lointain plan de pensée,
Tombé dans un monde de Hasard irrationnel et grouillant
Où tout était grossièrement senti et aveuglement fait –
Et pourtant ce petit hasard semblait inévitable –,
La Raison est arrivée, artisan divin courtaud
Dans son étroite bâtisse sur une ride du Temps.
Adeptes des arrangements clairs et des calculs,
La face pensive et fermée, des yeux inquisiteurs,
Elle a pris son siège solide et inamovible ;
C'était le plus fort et le plus sage des Trois Trolls.
Armée de sa loupe et de son mètre et de sa sonde,
Elle examinait un objet appelé univers
Et des multitudes là-dedans qui vivent et meurent
Et le corps de l'Espace et l'âme fugitive du Temps,
Puis elle a pris la terre et les étoiles dans ses mains
Pour voir ce qu'elle pourrait tirer de ces étranges choses.
Dans son mental tenace, laborieux et déterminé,
Inventant ses lignes schématiques de la réalité
Et les courbes géométriques de son plan temporel,
Elle multipliait ses lents découpages d'une moitié de Vérité :
Impatiente de l'énigme et de l'inconnu,
Intolérante du sans loi et de l'unique,

Imposant la réflexion à la marche de la Force,
Imposant la clarté à l'insondable,
Elle s'efforçait de réduire le monde mystique à des règles.
Elle ne savait rien mais elle espérait tout connaître.
Dans les royaumes du noir inconscient
Jadis vides de pensée,
Envoyée par une suprême Intelligence
Pour jeter son rayon sur la Vastitude obscure,
Lumière imparfaite gouvernant une masse égarée
Par le pouvoir des sens et des idées et des mots,
Elle fouine dans les processus, la substance, la cause de la Nature.
Voulant harmoniser la vie entière par l'autorité de la pensée,
Elle se débat encore avec l'énorme imbroglio ;
Ignorante de tout, sauf de son propre mental qui cherche,
Elle venait pour sauver le monde de l'Ignorance.
Ouvrière souveraine pendant des siècles,
Observant et remodelant tout ce qui est,
Sûre d'elle-même, elle a pris en main sa formidable tâche.
Là, elle siège, imposante silhouette voûtée bas,
Courbée sous les lampes à arc de sa factorerie ancestrale
Au milieu du cliquetis et des sonnettes de ses outils.
Une rigueur froide dans ses yeux créateurs,
Martelant la substance malléable du Mental cosmique,
Elle lance les inventions implacables de son cerveau
Comme un modèle de fixité éternelle :
Indifférente aux appels muets du cosmos,
Inconsciente des réalités trop proches,
Dès pensées sans paroles, des cœurs sans voix,
Elle se penche pour forger ses credo et ses codes de fer
Et ses structures métalliques pour emprisonner la vie
Et le gabarit mécanique de toutes les choses existantes.
Pour un monde vu, elle trame un monde conçu :
Elle faufile et tisse ses lignes rigides mais insubstantielles,
Ses filandres et toiles de mots d'une pensée abstraite,
Ses systèmes segmentaires de l'Infini,
Ses théodicées et ses graphiques cosmogoniques
Et des mythes pour expliquer l'inexplicable.
À volonté, elle étale dans l'air raréfié du mental,
Telles des cartes pendues dans l'école de l'intellect,
Ses strictes philosophies, innombrables et toujours en guerre,
Pour faire entrer de force la vaste Vérité dans un schéma serré ;

Elle taille des lignes implacables par le tranchant de la Pensée
Dans le corps des phénomènes de la Nature
Et pose ses sciences exactes et absolues
Comme des rails pour faire rouler le pouvoir du Magicien cosmique.
Sur les énormes murs nus de la nescience humaine,
Recouvrant les hiéroglyphes muets de la Nature profonde,
Elle rédige en clairs caractères démotiques
La vaste encyclopédie de ses pensées ;
Et pour boucler son sommaire du monde
Elle fait une algèbre de ses signes mathématiques
Elle additionne des chiffres et des formules infaillibles.
De tous côtés tournent, comme dans une mosquée cosmique,
Les versets sacrés de ses lois,
Le dédale de ses arabesques moulées,
L'art de sa sagesse, l'artifice de son savoir.
Cet art, cet artifice, sont tout son fond de commerce.
Même dans ses hautes œuvres de pure intelligence,
Quand elle se dégage du piège des sens,
Nulle faille ne vient briser les murs du mental,
Nul éclair déchirant de pouvoir absolu ne jaillit,
Nulle lumière de certitude céleste ne point.
Sa connaissance porte un million de faces ici
Et chaque face porte un turban de doute.
Maintenant tout est contesté, tout est réduit à zéro.
Autrefois, monumentaux dans leur art massif,
Ses grands édits mythiques disparaissent,
À leur place sautillent des équations rigoureuses et éphémères ;
Ce changement constant est le signe du progrès, à ses yeux :
Sa pensée est une interminable marche sans but.
Il n'est nul sommet où elle puisse se poser
Et voir d'un seul coup d'œil l'ensemble de l'Infini.

*

Le labeur de la Raison est un jeu sans issue.
Chaque idée forte peut en faire son outil ;
Acceptant toutes les causes, elle plaide chaque affaire.
Ouvrte à chaque pensée, elle est incapable de savoir.
L'Avocat éternel siège comme juge,
Il arme du corset de fer invulnérable de la logique
Mille combattants pour le trône voilé de la Vérité

Et monte sur le grand cheval des arguments
Pour jouter à perpétuité de sa lance verbeuse
Dans un simulacre de tournoi où nul ne peut gagner.
Pesant la valeur des pensées au trébuchet de ses critères rigides
La Raison plane et trône dans un vaste air vide
Altière et pure dans son équilibre impartial.
Ses jugements ont l'air absolus, mais personne n'est sûr ;
Le temps annule tous ses verdicts en appel.
Pour notre mental de ver luisant, elle ressemble à des rayons de soleil
Mais sa connaissance feint de tomber d'un ciel clair,
Ses rayons sont des pendeloques de lanterne dans la Nuit ;
Elle jette une robe clinquante sur l'Ignorance.
Mais elle a perdu maintenant son ancienne prétention souveraine
À gouverner le haut royaume du mental en droit absolu
À garrotter la pensée dans les chaînes truquées d'une logique infaillible
Ou à voir la vérité nue dans une brillante nuée abstraite.
Maîtresse et esclave des phénomènes bruts,
Elle voyage sur les routes d'une vision fausse
Ou regarde un monde mécanique fixe
Fabriqué pour elle par ses propres instruments.
Comme un bœuf attelé au chariot des faits prouvés
Elle traîne d'énormes balles de connaissance dans la poussière de la Matière
Pour arriver à l'immense bazar de l'utilité.
Apprentie, elle s'est faite à son vieux collier ;
L'appui des sens est l'arbitre de sa recherche.
Mais maintenant elle en fait une pierre de touche.
Elle semble ne pas savoir que les faits sont l'écorce de la vérité,
Elle garde l'écorce et jette le grain.
L'ancienne sagesse s'estompe dans le passé,
La foi des âges devient un conte oiseux,
Dieu s'évanouit de la pensée avertie,
Vieux rêve congédié dont nul n'a plus besoin :
Elle cherche seulement les clefs de la nature mécanique.
Jugeant inéluctables les lois de pierre
Elle pioche dans le sol ferme masqué de la Matière
Pour déterrer les processus de toutes choses faites.
Une colossale machine automatique apparaît
À ses yeux écarquillés et avides,
Une machinerie labyrinthienne et sans sens
D'un hasard ordonné, infaillible et fatidique :
Ingénieuse et méticuleuse et microscopique

Sa virtuosité inconsciente et précise et brute
Déroule une marche sans erreur, trace une route exacte ;
Elle fait des plans sans penser, agit sans une volonté,
Sert un million de desseins sans un seul dessein
Et bâtit un monde rationnel sans mental.
Elle n'a pas de moteur, pas d'auteur, pas d'idée :
Son immense action spontanée s'acharne sans une cause ;
Une Énergie sans vie irrésistiblement mue,
Une tête de mort sur le squelette d'une Nécessité,
Engendre la vie et conçoit la conscience,
Puis elle se demande pourquoi tout cela, et d'où est-ce sortie.
Nos pensées sont une pièce de l'énorme machine,
Nos réflexions, un pur caprice des lois de la Matière,
La science mystique était une chimère ou une aberration ;
De l'âme ou de l'esprit nous n'avons plus besoin maintenant :
La Matière est l'admirable Réalité,
Le miracle patent, inéluctable,
La vérité rigoureuse des choses, simple, éternelle, unique.
Une prodigalité extravagante et suicidaire
Créant le monde par le mystère de sa propre perte
A déversé ses travaux écervelés dans l'espace vide ;
Sur le tard, la même Force, se désintégrant elle-même,
Contractera l'immense expansion qu'elle avait créée :
Alors finira ce formidable labeur insensé,
Le Vide est laissé nu, désert comme avant.
Ainsi justifiée, couronnée, la magistrale Pensée moderne
Expliquait le monde et maîtrisait toutes ses lois,
Touchait les racines muettes, réveillait de gigantesques pouvoirs cachés ;
Elle enchaînait à son service les djinns inconscients
Qui dorment, sans emploi, dans la léthargie ignorante de la Matière.
Tout était précis, réglé, indubitable.
Mais quand le tout fut debout, ferme, net et sûr
Fondé sur le roc des âges de la Matière,
Tout a titubé et chaviré encore dans une mer de doutes ;
Le schéma solide s'évaporait dans un flux sans fin :
La Raison se heurtait au Pouvoir sans forme, inventeur des formes ;
Soudain elle tombait sur des choses inaperçues :
Un éclair de la Vérité jamais découverte
Effarait ses yeux, posait sur elle un regard troublant
Et creusait un gouffre entre le Réel et le connu,
Et finalement toute sa connaissance semblait une ignorance.

Une fois de plus, le monde devenait une toile de merveilles,
Un processus de magie dans un espace magique,
Un abîme de miracles inintelligibles
Dont la source se perdait dans l'ineffable.
Une fois de plus, nous béons devant l'inconnaissable blanc.
Dans un fracas des valeurs, dans un énorme craquement de ruines
Dans le bafouillement et les miettes de son œuvre croulante
Elle a perdu son monde consacré, son édifice sur mesure.
Restait une danse quantique, un pullulement de chances
Dans le prodigieux tourbillon ivre de l'Énergie :
Un mouvement perpétuel dans un Vide démesuré
Inventait des formes sans une pensée et sans but :
Nécessité et Cause étaient des fantômes insubstantiels ;
La Matière était un incident dans le flot de l'existence,
Les Lois, une habitude réglée par l'horlogerie d'une force aveugle.
Les idéaux, les morales, les systèmes n'avaient aucune base
Et vite s'écroulaient ou vivaient sans permission ;
Tout devenait chaos, tourmente, choc et conflit.
Des idées féroces guerroyaient et se jetaient sur la vie ;
Une brutale contrainte étouffait l'anarchie
Et la liberté était seulement le nom d'un spectre :
Création et destruction valsaient, enlacées
Sur la poitrine d'une terre déchirée et tremblante ;
Tout avait le vertige dans un monde de la danse de Kali.
Ainsi chavirée, sombrant, roulant dans le Vide,
Essayant d'agripper quelque appui, un sol où se tenir,
La Raison ne voyait plus qu'une Vastitude atomique ténue,
Point rare du substratum éparpillé de l'Univers
Sur lequel flottait le visage phénoménal d'un monde solide.
Seul restait là le jeu des événements
Et les changements plastiques et protéens de la Nature,
Puis, forte de la mort pour tuer ou pour créer,
Éclatée, la force omnipotente de l'invisible atome.
Une chance restait qu'il puisse exister un pouvoir
Pour délivrer l'homme de ses vieux moyens inadéquats
Et le laisser souverain de cette scène terrestre.
Alors, la Raison pourrait prendre en main la Force originelle
Pour conduire sa voiture sur les routes du Temps.
Alors, tout pourrait servir les besoins de cette race pensante,
Un État absolu pourrait fonder un absolu d'ordre,
Tailler toutes les choses selon une perfection standardisée,

Bâtir une machine sociale exacte et juste.
Alors, la science et la raison, sans se soucier de l'âme,
Pourraient raboter un monde uniforme et tranquille,
Rassasier la quête des âges par des vérités extérieures
Et imposer au mental un unique moule de pensée,
Infligeant aux rêves de l'Esprit la logique de la Matière,
Une marque d'homme raisonnablement animal
Et une fabrique symétrique de sa vie.
Tel serait le pic de la Nature sur un globe obscur,
Le grandiose résultat des longs âges de peine,
L'évolution de la terre couronnée, sa mission accomplie.
Ainsi pourrait-il se faire si l'esprit s'endormait ;
Alors l'homme pourrait rester satisfait et vivre en paix,
Maître d'une Nature qui fait fonctionner son esclave,
Le désordre du monde, enfin solidifié dans une Loi –
À moins que le terrible cœur de la Vie ne se lève en révolte,
À moins que Dieu au-dedans ne trouve un plan plus grand.
Mais innombrables sont les visages de l'Âme cosmique ;
Un léger choc peut changer la façade fixe du Destin.
Un tournant soudain peut venir, une route apparaître.
Un Mental plus large peut voir une Vérité plus large,
Ou peut-être découvrirons-nous, quand tout le reste aura failli
Cachée en nous-mêmes, la clef du parfait changement.
Sortant de la glèbe où rampent nos jours,
La conscience de la Terre se mariera au Soleil peut-être,
Notre vie mortelle chevauchera les ailes de l'esprit,
Nos pensées finies comunieront avec l'Infini.

*

Dans les rayonnants royaumes du Soleil levant
Tout est naissance à un pouvoir de lumière :
Tout ce qui, ici, est déformé, garde là sa forme heureuse ;
Ici, tout est mélangé et marri ; là pur et entier ;
Et pourtant, tout est une étape passagère, la phase d'un moment.
Consciente d'une Vérité plus grande derrière ses actes,
La médiatrice siégeait et voyait ses œuvres
Et elle sentait la merveille et la force qu'elles contenaient
Mais elle connaissait aussi le pouvoir derrière la face du Temps :
Elle faisait sa tâche, obéissait à la connaissance donnée,
Mais son cœur profond aspirait à de grandes choses idéales

Et dans la lumière, elle cherchait une lumière plus vaste :
Une brillante haie tracée autour d'elle retenait son pouvoir ;
Fidèle à sa sphère limitée, elle labourait, mais savait
Que sa vue la plus haute, la plus large, était une recherche à mi-chemin
Ses actes les plus grandioses, un passage ou un stade.
Car ce n'est pas par la Raison que cette création fut faite
Et pas par la Raison que la Vérité peut être vue ;
À travers les voiles de la pensée et les écrans des sens
Même la vision de l'esprit ne peut guère la discerner
Obscurcie par l'imperfection de ses moyens :
Le petit Mental est lié à de petites choses :
Ses sens sont seulement le toucher extérieur de l'esprit
À moitié éveillé dans un monde d'inconscience noire ;
Il palpe, il cherche ses êtres et ses formes,
Comme un abandonné il tâtonne dans la Nuit ignorante.
Dans ce petit moule du mental enfantin et de ses sens nouveau-nés
Le désir est le cri d'un cœur d'enfant qui pleure pour la félicité,
Notre raison est seulement un faiseur de jouets factices
Un fabricant de règles dans un étrange jeu de hasard.
Mais la médiatrice connaissait ses serviteurs nains
Dont la vue présomptueuse prenait
Une perspective bornée pour le but lointain.
Le monde qu'elle a fait est la chronique provisoire
D'un voyageur en route vers une vérité à demi trouvée dans les choses
Et qui va d'une nescience à une autre nescience.
Car rien n'est connu tant qu'une seule chose reste cachée,
La Vérité est connue seulement quand tout est vu.
Tirée par le charme du Tout qui est l'Un,
Elle a soif d'une lumière plus haute que la sienne ;
Enfouie sous ses cultes et ses croyances, elle a entrevu la face de Dieu :
Elle sait qu'elle a trouvé seulement une forme, une robe,
Mais elle espère toujours le voir dans son cœur
Et sentir le corps de sa réalité.
Jusqu'à présent, un masque est là, pas même un front,
Mais parfois deux yeux cachés paraissent :
La Raison ne peut pas arracher ce masque miroitant
Ses efforts font seulement miroiter davantage le masque ;
Par petits paquets, elle ficelle l'indivisible ;
Trouvant trop petites ses mains pour tenir la vaste Vérité
Elle divise la connaissance en bouts contraires
Ou à travers un nuage épais scrute le soleil disparu :

Sans comprendre ce qu'elle a vu, elle voit
À travers le visage scellé des finitudes
La myriade d'aspects de l'infinitude.
Un jour, la Face flambrera à travers le masque.
Notre ignorance est une chrysalide de la Sagesse,
Notre erreur se marie en route à une connaissance nouvelle,
Son obscurité est un nœud de lumière dans le noir ;
La Pensée danse avec la Nescience, la main dans la main,
Sur la grise route qui serpente vers le Soleil.
Même quand ses doigts impatients tirent sur les nœuds
Qui unissent leur étrange mariage,
Parfois éclatent dans leurs moments de conflit conjugal
Des éclairs du Feu illuminateur.
Même maintenant, de grandes pensées solitaires cheminent ici :
Armées du mot infaillible, elles sont venues
Dans un vêtement de lumière intuitive
Portant le sceau des yeux de Dieu ;
Annonciatrices d'une Vérité lointaine, elles flambent,
Venues des grèves de l'éternité.
Un feu viendra des infinitudes,
Une Gnose plus grande posera son regard sur le monde
Surgie de quelque lointaine omniscience
Traversant les lumineuses mers de ravissement
Du Seul immobile
Pour embraser le cœur profond du moi et des choses.
Elle apportera au Mental une connaissance de toujours
À la vie, son but, à l'Ignorance son dénouement.

* * *

Au-dessus, dans une haute stratosphère sans souffle,
Surplombant la trinité naine,
Vivaient, aspirants à un Au-delà sans limites,
Captifs de l'Espace, murés par la barrière des cieux,
Assoiffés des chemins directs de l'éternité
Au milieu du méandre sans fin des heures,
Regardant ce monde d'en bas depuis leur haut état,
Deux Daïmôn aux yeux de soleil, spectateurs de tout ce qui est.
Un pouvoir capable de soulever ce monde traînard,
Une vaste Pensée-de-Vie aux ailes altières flottait, impérieuse,
Inadaptée à fouler la terre ferme et immuable :

Accoutumée à une infinitude bleue,
Elle planait dans le ciel ensoleillé et l'air léger ;
Elle voyait au loin les pays de l'Immortel jamais atteints
Elle entendait au loin la voix des dieux.
Iconoclaste et destructrice des forteresses du Temps,
Bondissant par-dessus les limites, dépassant les normes,
Elle allumait les pensées qui rougeoieront pendant des siècles
Et déclencheront les actes d'une force surhumaine.
Aussi loin que puissent voler ses propres ailes déployées,
Visitant l'avenir par de grands raids brillants,
Elle explorait les horizons d'une destinée de rêve.
Prompte à concevoir, incapable de réaliser,
Elle traçait ses cartes conceptuelles et ses plans visionnaires
Trop larges pour l'architecture de l'Espace mortel.
Par-delà, dans une immensité où nulle terre n'existe,
Un imagier des Idées sans corps
Insensible aux cris de la vie, aux cris des sens,
Un pur Mental pensant contemplant le théâtre cosmique.
Archange d'un blanc royaume transcendant,
Il regardait le monde depuis les sommets solitaires,
Radieux, dans un air perdu et vide.

FIN DU CHANT DIX

CHANT ONZE

Les Royaumes et les Divinités du Mental plus Large

Là, s'arrêtaient les limites du Pouvoir laborieux.
Mais l'être et la création ne s'arrêtent pas là.
Car la Pensée transcende les cercles du mental mortel,
Elle est plus grande que son instrument terrestre :
La divinité étreinte et resserrée dans l'étroit espace mental
S'échappe de tous les côtés dans quelque vaste
Qui est un passage vers l'infinitude.
Éternelle, elle se meut dans le champ de l'esprit,
En route vers la lointaine lumière spirituelle,
Enfant et servante de la force de l'esprit.
Mais le mental aussi descend d'un pic sans nom.
L'être du Roi s'étendait par-delà la vue de la Pensée.
Car l'esprit est éternel et incréé
Et ce n'est pas par la pensée que sa grandeur est née,
Pas par la pensée que peut venir sa connaissance.
Il se connaît lui-même et il vit en lui-même,
Il se meut là où nulle pensée n'existe, et nulle forme.
Ses pas se posent sur les choses du fini
Ses ailes peuvent oser la traversée de l'Infini.
Le Roi arrivait en vue d'un espace prodigieux,
De grandes et merveilleuses rencontres appelaient sa marche,
Un espace où la Pensée s'appuie sur une Vision par-delà la pensée
Et taille un monde dans l'impensable.
Sur des pics que l'imagination ne peut toucher,
Par des horizons d'une vue inépuisable,
Sous un voile bleu d'éternité
Les splendeurs du Mental idéal se découvraient
De l'autre côté des frontières du connu.
Origine du peu que nous sommes,
Source de l'infiniment plus que nous devons être,
Support de tout ce que mettent en scène les forces humaines,
Créateur des espoirs irréalisés de la terre,
Il s'étend par-delà l'univers en expansion ;
Il fait voile par-delà les bornes du Rêve,
Il surplombe le plafond d'envol de la vie.
Éveillé dans une sphère lumineuse qui n'est pas liée à la Pensée,

Ouvert aux immensités omniscientes,
Il jette sur notre monde ses hautes influences royales,
Sa rapidité qui dépasse le petit amble des heures
Sa force qui chevauche invinciblement les Temps
Ses puissances qui jettent un pont sur le gouffre entre l'homme et Dieu
Ses lumières qui luttent contre l'Ignorance et la Mort.
Dans la vaste étendue de son Espace idéal
Où la beauté et le pouvoir marchent la main dans la main,
Les vérités de l'Esprit prennent la forme de Dieux vivants
Et chacun peut bâtir son propre monde.
Dans un air où le doute et l'erreur ne peuvent pas infliger
Les stigmates de leur difformité,
Dans une union avec l'intime inspiration
D'une vérité qui voit dans une lumière directe,
Où la vue ne vacille pas, ni la pensée ne vagabonde,
Exempt de la dîme exorbitante des larmes de notre monde,
Ses lumineuses créations contemplant, rêveuses,
Les Idées qui peuplent l'éternité.
Là-haut, dans un flamboiement solaire de joie et de pouvoir absolu
Trônent les Maîtres de l'Idéal
En leurs sessions de sûre félicité
En des régions de certitude illuminée.
Bien loin de notre labeur et de notre soif et de notre appel sont ces royaumes,
Mondes de perfection et sanctuaires immémoriaux
Fermés aux pensées incertaines du mental humain,
Isolés du tumulte boueux de la vie mortelle.
Mais puisque notre moi secret est de cette même race,
Un souffle de divinité inatteinte
Visite la terre imparfaite où nous peinons ;
Traversant le rire d'or d'un rayon d'azur
Une lumière tombe sur nos vies chagrines, insatisfaites,
Une pensée jaillit des mondes de l'Idéal
Et nous pousse, même ici, à modeler à neuf
Quelque image de leur grandeur et de leur charme
Quelque merveille qui dépasse la vue des espoirs mortels.
Au milieu de la lourde monotonie des jours
Et contredite par la loi des hommes,
Une foi en des choses qui ne sont pas, mais qui doivent être,
Vit comme une compagne de la douleur et du délice de ce monde,
Un enfant du désir interdit de l'âme secrète
Né de ses amours avec l'éternité.

Alors, nos esprits brisent les fers de leur milieu ;
L'avenir approche son visage de miracle,
Sa divinité nous regarde avec des yeux de maintenant ;
Des actes jugés impossibles deviennent naturels ;
Nous sentons l'immortalité du héros ;
Le courage et la force que la mort ne peut pas toucher
S'éveillent dans nos membres mortels et dans nos cœurs défaillants ;
Nous sommes mûs par l'impulsion rapide d'une volonté
Qui se rit du lent clopinement du Temps mortel.
Ces souffles-là ne viennent pas d'une sphère étrangère :
Nous-mêmes sommes des citoyens de cette Patrie-mère,
Aventuriers, nous avons colonisé la nuit de la Matière.
Pour le moment, nos droits sont proscrits, nos passeports sont nuls ;
Nous sommes des exilés volontaires de notre pays céleste.
Un rayon nomade du Mental immortel
A accepté la cécité de la terre,
Il est devenu notre pensée humaine, devenu le serviteur de l'Ignorance.
Exilé, ouvrier sur ce globe incertain
Asservi et tiré par la poigne ignorante de la Vie,
Entravé par d'obscurcs cellules, des nerfs perfides,
Il rêve d'états plus heureux, de pouvoirs plus nobles,
Le privilège naturel des dieux non-déchus,
Il se rappelle encore son ancienne souveraineté perdue.
Au milieu de la brume et du brouillard et de la boue et des pierres de la terre
Il se souvient encore de sa sublime sphère
Et de la haute cité de sa naissance splendide.
Une mémoire surgit d'un ciel de Vérité perdu,
Une vaste délivrance s'approche, une Gloire appelle,
Une puissance regarde, une félicité déjà connue.
En des moments enchanteurs de lumière à peine voilée,
Errant comme une ombre lumineuse de lui-même,
Ce prompt conducteur chancelant de dieux aveugles,
Ce serviteur de petites lampes, ce ministre-serf
Soudoyé par un mental et un corps à des usages terrestres
Oublie son ouvrage parmi les réalités grossières ;
Il retrouve son droit impérial, abdiqué,
Une fois encore il porte la robe pourpre de la pensée
Et se sait lui-même voyant et roi de l'Idéal,
Porte-parole et prophète de l'Éternel,
Héritier de la joie et de l'immortalité.
Tous les espoirs sont réels, qui sont seulement des rêves ici,

Dans nos profondeurs inconnues dorment leur réserve de vérité,
Sur nos sommets inatteints, ils régner et viennent à nous
En pensée et en songe, traînant leur robe de lumière.
Mais notre volonté naine et notre froid sens pragmatique
Ne laissent pas entrer les visiteurs du ciel :
Ils nous attendent sur les pics de l'Idéal,
Ou, gardés inaperçus dans notre moi secret,
Ils jettent parfois un éclair sur l'âme éveillée,
Ils cachent à nos vies leur grandeur, leur beauté, leur pouvoir.
Notre présent, parfois, sent leur touche royale,
Notre avenir tend vers leurs trônes lumineux :
Ils guettent depuis leur haute cachette spirituelle,
Des pas immortels résonnent dans les corridors du mental :
Nos âmes peuvent grimper dans ces mondes resplendissants,
Les étendues d'où ils venaient peuvent être notre demeure.
Ayant retrouvé son privilège de vision sans ombre
Le Penseur entre dans l'air de l'immortel
Et boit encore à sa pure source puissante.
Immuables dans leur calme et dans leur joie rythmiques
Le Roi vit, souverainement libres dans une lumière sans limite,
Les plans non-déchus, les mondes créés par la pensée
Où la Connaissance est le conducteur de l'acte
Et la Matière est faite de substance pensante ;
Les sentiments, comme des oiseaux du ciel posés sur des ailes rêveuses
Répondent à l'appel de la Vérité comme à la voix de la mère,
Des formes lumineuses jaillissent du rayon qui façonne tout
Et la Volonté est le chariot conscient des Dieux,
Et la Vie, tel un splendide torrent de Force inspirée
Porte les voix des Soleils mystiques.
Sa cascade de vérité apporte un bonheur
Et remplit de miel le sein de l'Espace,
Son flot fait ruisseler le rire du cœur immortel de la Félicité
Et la Joie d'une éternité jamais sondée,
Le son de la Sagesse murmure dans l'Inconnu
Et le souffle d'un Infini par-delà.

Dans les clartés scintillantes d'un air d'améthyste,
Délivré de ses chaînes et tout-puissant, l'Esprit du Mental
Planait sur le lotus bleu de l'Idée.
Dans un silence qui vibrait du verbe de Lumière
Le suprême soleil d'or d'une Vérité sans temps

Déversait le mystère du Rayon éternel
Sur un océan de découvertes sans fin.
Au loin, le Roi voyait les hémisphères se joindre.
Sur la cime montante d'une transe de méditation
De grands paliers de pensée grimpaient vers les hauteurs de l'avenir
Là où les crêtes ultimes du Temps touchent au ciel de l'éternité
Et la Nature parle à l'absolu de l'esprit.

* * *

Un triple royaume de pensée échelonnée est apparu d'abord,
Premier début d'une immense ascension :
En haut, s'étendaient les cieux brillants du mental éthéré,
Un vol serré, sans fin, comme du ciel pressant le ciel
Arc-bouté contre le Vide sur un bastion de lumière ;
Le plus haut s'efforçait d'avoisiner l'éternité,
Le plus large s'élargissait dans l'infini.
Mais bien qu'immortels, puissants et divins,
Les premiers royaumes étaient proches
Et de la famille du mental humain ;
Leurs déités préparent les routes de notre façon de penser plus large,
Un fragment de leur puissance peut devenir nôtre :
Ces largeurs n'étaient pas si larges que nos âmes ne puissent les parcourir,
Ces hauteurs n'étaient pas trop hautes pour les espoirs humains.
Un triple palier conduisait à ce triple monde.
Bien qu'abrupt à gravir pour les forces communes,
Son versant du haut plonge sur notre état terrestre :
Par une pente pas trop escarpée
On pouvait revenir sur ses pas suivant des lignes profondes
Et communier avec l'univers mortel.
Les puissants gardiens de l'échelle ascendante,
Intercesseurs près du Verbe qui crée tout,
Attendaient là l'âme pérégrine en route pour les cieux :
Tenant les mille clefs de l'Au-delà
Ils offraient leur connaissance au mental escaladeur
Et remplissaient la vie des immensités de la Pensée.
Hiérophantes et prophètes de la Loi occulte,
Hiérarques flamboyants de la divine Vérité,
Interprètes entre le mental de l'homme et la pensée de Dieu,
Ils apportent le feu immortel aux hommes mortels.
Iridescentes, donnant corps à l'invisible,

Les gardiens des degrés glorieux de l'Éternel
Faisaient face au soleil dans leurs phalanges radieuses.
De loin, ils ressemblaient à une imagerie symbolique,
Telles les enluminures originales des écritures obscures
Par lesquelles notre vue transcrit le Rayon idéal,
Ou telles des icônes figurant une Vérité mystique ;
Mais, de près, des Dieux et des Présences vivantes étaient là.
Les degrés les plus bas portaient un cortège de frises :
Fantastiquement ornementées et somptueuses dans le détail
Elles pouvaient contenir tout le sens d'un monde ;
Minutieux symboles d'une joie de la perfection,
Étranges animaux qui incarnaient les forces vivantes de la Nature
Et même, éveillé à la merveille de son rôle,
L'homme grandi, devenu une image non dégradée de Dieu,
Et de purs objets d'art du règne de la Beauté ;
Mais vastes sont les domaines que ces degrés commandent.
Face à cette épiphanie ascendante,
Les jouisseurs du Temps de ce monde, les favoris de la Joie cosmique,
Maîtres des choses actuelles, seigneurs des heures,
Compagnons de jeu d'une Nature juvénile et de Dieu enfant,
Créateurs de la Matière par la pression cachée du Mental
Qui imprègne et appuie de ses pensées la Vie inconsciente
Et guide la fantaisie des événements bruts,
Se trouvaient là, debout :
Une race de jeunes Dieux au regard tranchant,
Enfants de Roi, nés sur un premier terrain de la Sagesse,
Ils apprenaient à l'école le jeu mystique de la fabrication du monde.
Maîtres-maçons de l'éternel Thaumaturge,
Modeleurs et mesureurs d'un espace fragmenté
Ils ont tracé leur plan du caché et du connu
Et ils en ont fait une demeure pour l'invisible Roi.
Obéissant au commandement profond de l'Éternel,
Ils ont bâti sur l'avant-scène matérielle du monde
Cette vaste école maternelle des jeunes âmes
Où, par le mental et par les sens,
L'esprit nouveau-né apprend
À lire l'alphabet du scénario cosmique
Et à étudier le corps du moi cosmique
Et à chercher le sens secret de l'ensemble.
Ils font un moule de tout ce que l'Esprit conçoit ;
Persuadant la Nature de prendre des humeurs visibles,

Ils prêtent une forme finie aux choses infinies.
Chaque force qui bondit du Non-Manifeste
Quittant les immensités de la paix de l'Éternel,
Ils s'en saisissent et la tiennent dans leur œil de précision
Et ils en font une figurante de la danse cosmique :
Son libre caprice, ils l'enchaînent à des lois rythmiques
Et la contraignent à accepter telle pose et tel parcours
Dans la magie d'un univers sur commande.
Celui-qui-contient-tout était contenu dans une forme,
L'Unité était découpée en unités mesurables,
Le sans-limite, englobé dans une somme cosmique :
L'Espace sans fin, mis sur l'enclume pour faire une courbe,
Le Temps indivisible, taillé en petites minutes,
L'infinitésimal, aggloméré pour garder en lieu sûr
Le mystère du Sans-Forme coulé dans une forme.
Implacablement, leur habileté combinait à son usage
La magie de l'enchaînement du nombre et l'enchantement des signes ;
Ils attrapaient le miraculeux pouvoir des lignes,
Les chargeaient de sens et de beauté
Et, par le mandement déterminé de leur regard,
Les chiffres et la qualité s'égalaient et s'unissaient
En une inextricable identité.
Sur chaque événement, ils estampaient la loi d'une courbe
Et sa fonction et sa destination et ses modalités obligatoires ;
De libres imprévus divins voulus à chaque moment
Il n'y avait plus, ni d'aventure de l'âme ;
La ligne prévue d'un immuable plan
Prolongeait l'enchaînement mystérieux de la route fatale,
Un pas de plus dans la longue marche de la Nécessité.
Une durée était fixée pour chaque Puissance impétueuse
Et refrénait sa volonté de monopoliser le monde,
Un sillon d'airain était prescrit pour les forces et les actes
Traçant à chaque instant leur place assignée
Inaltérablement prévoulue dans la spirale
De l'énorme boucle de Temps échappée de l'éternité.
Leurs pensées inévitables, comme les maillons de la Fatalité,
Imposaient aux bonds et aux éclairs de la course du mental
Et aux vagabondages fortuits du flux de la vie
Et à la liberté atomique des choses
Une cause immuable et des conséquences adamantines.
L'Idée abdiquait la plasticité de l'infini

Où elle était née, et désormais suivait à la piste
Les petits pas, un par un, de son travail à la chaîne dans une trame :
Jadis immortelle, désormais liée à la naissance et à la fin,
Arrachée de l'immédiateté de sa vision sans erreur,
La Connaissance était rebâtie dans les grises cellules des inférences
Et fixée dans le corps périssable d'une éprouvette ;
Ainsi mise en pot, elle grandissait mais ne pouvait pas durer et se brisait
Et faisait place à un nouveau corps de pensée.
Les grands yeux de séraphin des Pensées de l'Infini
Se refermaient dans la cage de fer des lois du monde
Et la vision irisée de l'ineffable
Était parquée dans un arc d'horizon gradué.
L'Esprit sans temps devenait l'esclave des heures ;
Le Sans-limite était jeté dans une prison de naissance
Pour faire un monde que le Mental puisse saisir et gouverner.
Sur une terre qui regardait un millier de soleils,
Pour que le créé puisse devenir seigneur de la Nature
Et les abîmes de la Matière s'illuminer d'une âme,
Ils ont lié à une date et à des normes et des plans arrêtés
Le million de mystères du mouvement de l'Un.

*

Plus haut, s'échelonnaient les degrés d'une subtile race d'archanges
Aux larges paupières et au regard qui sonde l'invisible.
Une lumière de Connaissance libératrice brillait
À travers les gouffres de silence de leurs yeux ;
Ils vivaient dans le mental et, de l'intérieur, connaissaient la vérité ;
Retirée dans la concentration du cœur
La vue pouvait percer l'écran des œuvres du Temps
Et le moule rigide et la forme des choses visibles.
Tout ce qui échappait à l'étroit lacet des conceptions,
La vision le discernait et l'empoignait ;
Leur pensée voyante emplissait les blancs laissés par la poursuite des sens.
Hauts architectes des possibilités
Et ingénieurs de l'impossible,
Mathématiciens des infinitudes
Et théoriciens des vérités inconnaissables,
Ils formulent les postulats de l'énigme
Et relient l'inconnu aux mondes apparents.
Acolytes, ils servent la Puissance hors du temps,

Ils examinent le cycle de ses œuvres ;
Traversant ses barrières dérobées et sans paroles
Leur mental pouvait pénétrer son mental occulte
Et tracer le diagramme de ses pensées secrètes ;
Ils lisaient les codes et les chiffres qu'elle avait scellés,
Copiaient tous ses plans réservés ;
À chaque tournant de sa course mystérieuse
Ils attribuaient une raison et une règle invariable.
L'Invisible devenait visible à leurs yeux studieux,
L'immense trame de l'Inconscient était expliquée,
Ils traçaient dans le Vide des lignes audacieuses ;
L'Infini se réduisait au carré et au cube.
Combinant le symbole et la signification,
Traçant la courbe de la Puissance transcendante,
Ils réglaient la cabale de la Loi cosmique,
Découvraient le fil d'acrobate de la technique de la Vie
Et structuraient sa magie et son mystère.
Imposant au Vaste des schémas de connaissance
Ils enfermaient la libre logique d'une conscience infinie
Dans les syllogismes d'une pensée définie,
Mettaient en grammaire les rythmes cachés de la danse de la Nature
Critiquaient l'intrigue du drame des mondes,
Faisaient du nombre et du calcul la clef de tout ce qui est :
Ils avaient psychanalysé le Moi cosmique
Dépisté ses secrets et déchiffré
La pathologie inconnue de l'Unique.
Un système de probabilités était mis en répertoire
Ainsi que le risque des possibilités fuyardes ;
Pour faire le compte de l'Inexplicable somme de l'Actuel,
Les tables logarithmiques de la Nécessité étaient prêtes
Et les trois actes de l'Un, mis en scène.
Ainsi dévoilée, la soudaine multitude invisible
Des forces tourbillonnantes jetées par les mains de la Chance
Semblait obéir à quelque vaste impératif :
Leurs mobiles enchevêtrés se réduisaient à l'unité.
Une sagesse lisait leurs intentions, inconnues d'elles-mêmes,
Leur anarchie s'enfermait dans une formule
Et de leur gigantesque voltige de Force au hasard,
Observant l'habitude de leurs millions de chemins,
Distinguait chaque ligne, chaque trait le plus léger
D'un invariable dessein dissimulé,

Du chaos des caprices de l'invisible
Ils dérivèrent le calcul infinitésimal de la Destinée.
Dans la brillante fierté de son savoir universel
La connaissance du Mental surpassait le pouvoir de l'Omniscient :
Les aigles de la puissance ailée de l'Éternel,
Surpris dans leur empyrée introuvable,
S'abattaient de leurs girations pour obéir à la baguette de la Pensée :
Chaque Dieu des mystères était obligé de révéler sa forme,
Chacun de leurs pas était fixé et assigné dans le jeu de la Nature ;
Sur un geste d'une Volonté joueuse, ils zigzaguaient
À travers l'échiquier de la Fatalité cosmique.
Dans le vaste enchaînement des pas de la Nécessité prédite,
Chaque acte et chaque pensée de Dieu
Était pesé et coté par le comptable mental,
Son omnipotence divine mathématisée était échec et mat,
Disparu, cet air de miracle divin,
Restait un chiffre dans une somme cosmique.
Les caprices et les humeurs fulgurantes de la puissante Mère
Jaillis de la toute-sagesse de son délice sans loi
Dans la liberté de son cœur tendre et passionné,
Étaient volés de leur prodige,
Enchaînés à une cause et à un but ;
Une idole de bronze remplaçait sa forme mystique
Qui ravit le mouvement des Vastitudes cosmiques,
Et le portrait précis de quelque face idéale
Oubliait l'empreinte de rêve de ses longs cils
Qui portent sur leur courbe les songes de l'infinitude,
Disparues, la merveille et la fascination de ses yeux ;
Les battements houleux de son vaste cœur océanique,
Ils les avaient liés à un théorème des ondes périodiques :
Les desseins profonds qu'elle avait voilés à ses propres yeux
S'inclinaient, tout révélés dans leur confessionnal.
Pour la naissance et la mort des mondes, ils avaient fixé une date,
Le diamètre des Infinitudes était tracé,
Mesuré, l'arc lointain des hauteurs invisibles
Et télescopé les abysses impénétrables et aveugles,
Et finalement tout semblait connu de ce qui pouvait être pour tous les temps.
Tout était asservi à un nombre, un nom, une forme ;
Rien ne restait à dire, rien d'incalculable.
Et pourtant, leur sagesse encerclait un néant ;
Ils pouvaient trouver, saisir des vérités, mais pas l'unique Vérité :

Pour eux, le Suprême était inconnaissable.
En connaissant trop, ils ont manqué de connaître le Tout :
L'insondable cœur du monde restait indeviné
Et le Transcendant gardait son mystère.

*

Dans un envol plus sublime et plus audacieux
Vers le large sommet du triple palier
Des degrés nus grimpaient, rougeoyant comme des rocs d'or,
Brûlant leur chemin jusqu'à un ciel pur et absolu.
Augustes et peu nombreux, les Rois souverains de la Pensée
Ont pris l'Espace dans leur large regard omnivoyant
Et survolent l'énorme labeur du Temps :
Une étendue de conscience qui peut tout contenir
Soutenait l'Existence dans une embrasse immobile.
Intercesseurs près d'un Invisible lumineux,
Ils captent, dans le long passage vers le monde,
Les impératifs du Moi créateur
Obéis par la terre sans le savoir, et par les cieus conscients ;
Leurs pensées partagent cette vaste autorité.
Une grande conscience est là, qui gouverne tout
Et malgré lui, le Mental sert une Puissance plus haute ;
C'est un canal, et non la source de tout.
Le cosmos n'est pas un accident du Temps ;
Il y a un sens dans chaque coup du Hasard
Il y a une liberté dans chaque face du Destin.
Une Sagesse sait et guide le mystère du monde ;
Un Regard-de-Vérité façonne ses êtres et ses événements ;
Un Verbe, né de lui-même sur les hauteurs de la création,
Voix de l'Éternel dans les sphères temporelles,
Prophète des voyances de l'Absolu,
Sème dans les Formes le sens de l'Idée
Et de cette semence se lèvent les pousses du Temps.
Sur des pics par-delà notre vue, siège la Toute-Sagesse :
Un seul coup d'œil descend, infaillible,
Une note silencieuse de l'air suprême
Réveille la puissance secrète dans les abîmes inconscients
Dessille les yeux d'une connaissance ignorante de ses actes
Obligant le Dieu aveuglé à émerger
Déterminant la danse brutale de la Nécessité

Tandis qu'elle traverse le méandre des heures
Puis disparaît de la poursuite des yeux limités
Là-bas, dans les lointaines révolutions des Âges.
Les insaisissables forces du tourbillon cosmique
Transportent dans leur corps de bacchante l'immuable destination
D'une prévoyance originelle que nous appelons Destin.
Même l'ignorance de la Nature est l'instrument de la Vérité,
Les luttes de notre ego ne peuvent pas changer sa course ;
Et pourtant, c'est un pouvoir conscient qui se meut en nous,
Une semence de l'Idée est parente de nos actes
Et la destinée est l'enfant non reconnu de la Volonté.
Infailliblement conduites par le regard de la Vérité
Toutes les créatures ici dévoilent leur moi secret,
Obligées de devenir ce qu'en elles-mêmes elles cachent.
Car, Lui-qui-est, se manifeste à travers les ans
Et le lent Dieu enfermé dans une cellule
Grimpe du protoplasme à l'immortalité.
Mais cachée, mais refusée à l'avidité des mortels,
Mystique, ineffable, est la vérité de l'Esprit,
Sans paroles, saisie seulement par l'œil de l'esprit.
Une fois dénudé de l'ego et du mental, il entend la Voix ;
Il perce la lumière et découvre une lumière toujours plus grande
Et il voit la Vie toute enveloppée dans une sphère d'Éternité.
Cette Vérité plus large est étrangère à nos pensées ;
Là où œuvre une libre Sagesse, nous cherchons une règle ;
Ou nous voyons seulement le jeu d'un Hasard malencontreux
Ou un labeur dans les chaînes, forcé par les lois d'une Nature fatale,
L'absolutisme d'une Puissance sans sens et sans pensée.
Audacieux de par leur perception d'une force née de Dieu
Ceux-là osaient saisir l'absolu de la Vérité par leur pensée ;
Par la pureté abstraite d'une vue dénuée de dieu,
Par un percept nu qui ne tolère pas les formes,
Ils ont apporté au Mental ce que, jamais, le Mental n'aurait pu atteindre
Et ils espéraient conquérir la base suprême de la Vérité.
L'impératif austère d'une phraséologie conceptuelle,
Architecturale et indiscutable,
Traduisait l'impensable en pensée :
Un sens subtil sans fioritures, tel un feu aux ailes d'argent,
Une oreille mentale dépouillée des lyrismes superficiels
Découvrait la semence des sons du Verbe éternel,
Entendait le rythme et la musique qui bâtirent les mondes,

Et dans les choses, saisissait une Volonté d'être désincarnée.
L'illimitable, ils le mesuraient avec une règle graduée
Et traçaient l'ultime formule des finitudes ;
En des systèmes transparents, ils donnaient corps aux vérités sans bornes,
Sommaient le Sans-Temps de s'expliquer au Temps
Et expertisaient l'incommensurable Suprême.
Pour clore et parquer les infinitudes échappées
Ils érigeaient des murs de pensée et de rhétorique absolus
Et faisaient un vacuum pour contenir l'Un.
Selon leur vue, ils voyageaient vers un pic vide,
Un grandiose espace d'air froid et ensoleillé.
Pour unifier leur tâche – à l'exclusion de la vie
Qui ne supporte pas la nudité du Vaste –,
Ils firent un zéro de la multitude,
Dans la négation trouvèrent le sens du Tout
Et dans le néant, le positif absolu.
Une unique loi simplifiait le thème cosmique :
La Nature condensée dans une formule ;
Leur labeur de Titan réduisait toutes les connaissances en une,
Une algèbre mentale des voies de l'Esprit,
Un abrégé de la Divinité vivante.
Ici s'arrêtait la sagesse du mental ; elle se sentait complète
Car il ne restait plus rien à penser ni à connaître ;
Elle trônait dans un zéro spirituel
Et prenait son vaste silence pour l'ineffable.

*

Tel était le jeu des splendides dieux de la Pensée.
Attirer dans le temps la Lumière hors du temps,
Emprisonner l'éternité dans les heures,
Tel était leur plan, prendre au piège les pieds de la Vérité
Dans le filet doré des concepts et des phrases
Et la garder captive pour la joie du penseur
Dans son petit monde bâti de rêves immortels :
Là, elle devait loger, claustrée dans le mental humain,
Impératrice prisonnière dans la maison de son sujet,
Adorée et pure et immobile sur le trône de son cœur,
Sa propriété splendide et chérie et à part
Dans les murs de silence de sa muse secrète,
Immaculée dans une blanche virginité,

Pareille à jamais, et à jamais une,
Sa Déesse adorée et immuable pour tous les temps.
Ou bien, fidèle épouse de son mental
Consentant à la nature et à la volonté de son penseur,
Elle consacre et inspire ses paroles et ses actes
Prolongeant leur résonance dans les oreilles qui écoutent,
Compagne et historienne de sa marche
Le long d'une brillante carrière de pensée et de vie
Découpée dans l'éternité du Temps.
Spectatrice de sa haute et triomphante étoile,
Divinité-servante de son Idée couronnée,
Par elle, il dominera un monde prosterné ;
Garante de ses prouesses et de ses croyances,
Elle atteste le droit divin de son époux à conduire et à régner.
Ou bien, comme l'amant enlace son unique bien-aimée,
Idole de son adoration et du désir de sa vie,
Icône de la seule idolâtrie de son cœur,
Elle est maintenant à lui, et pour lui seul doit vivre :
Elle l'a envahi d'un soudain bonheur,
Merveille inépuisable entre ses mains heureuses,
Enchantement et ravissant miracle attrapé.
Désormais il se l'approprie après une longue et ardente poursuite,
Seule et unique joie de son corps et de son âme :
Irrésistible est son attrait divin,
Immenses, ses possessions, impérissable fascination,
Une ivresse et une extase :
La passion de ses humeurs révélatrices spontanées,
Leur variété et leur auréole céleste
Rendent chaque fois nouveau son corps pour lui,
Ou répètent l'enchantement de la première trouvaille ;
Le lumineux délice de sa poitrine mystique,
La vibrante beauté de ses membres, sont le théâtre vivant
D'une palpitante découverte nouvelle sans fin.
Un nouveau commencement fleurit dans une parole ou un rire
Un nouveau charme rappelle le vieux délice extrême :
Il s'est perdu en elle, elle est son ciel ici.
La Vérité souriait à ces gracieux divertissements dorés.
Penchée depuis ses silencieux espaces éternels
La Grande-Déesse illimitée feignait de céder
La douceur ensoleillée de ses secrets.
Incarnant sa beauté dans l'étreinte d'un penseur

Elle donnait ses lèvres immortelles pour un bref baiser
Et serrait contre son cœur une tête mortelle glorifiée :
Elle faisait de la terre sa maison, elle pour qui les cieux sont trop petits.
Dans une poitrine humaine, sa présence occulte vivait ;
Il sculptait son image d'elle dans son propre moi :
Elle moulait son corps selon l'embrasse d'un mental.
Elle est venue dans les étroites limites de la pensée ;
Elle a souffert que sa grandeur fût enserrée
Dans la petite cabane de l'Idée
La chambre close de l'entendement d'un penseur solitaire :
Elle a rabaissé ses hauteurs à la taille de nos âmes
Et ébloui nos yeux de son regard céleste.
Ainsi chacun est-il content de sa haute conquête
Et se pense supérieur au commun des mortels,
Roi de la vérité sur son trône particulier.
Pour son possesseur sur le théâtre du Temps
Une seule splendeur saisie parmi la gloire qu'elle est
Semble l'unique et vraie lumière, l'embracement total de sa beauté.
Mais ni la pensée ni les mots ne peuvent capturer l'éternelle Vérité :
Le monde entier vit dans un rayon solitaire de son soleil.
Dans l'étroite maison serrée de notre pensée falote
La vanité de notre mental mortel fermé
Rêve que les chaînes de la pensée ont possédé la Vérité ;
Mais nous avons seulement joué avec nos propres nœuds brillants ;
En la liant, c'est nous-mêmes que nous lions.
Hypnotisés par un seul point de lumière
Nous ne voyons pas quelle mince image nous tenons ;
Nous ne sentons pas l'immensité de son souffle,
Nous ne partageons pas sa liberté immortelle.
Ainsi en est-il, même des sages et des prophètes ;
Car, toujours, l'humain limite le divin :
Hors de nos pensées, il faut bondir à la vision,
Respirer son air divin illimitable,
Reconnaître sa vaste et simple suprématie,
Oser s'abandonner à Elle, absolue.
Alors, le Non-Manifeste reflète sa forme
Dans le mental silencieux comme en un miroir vivant ;
Le Rayon sans Temps descend dans nos cœurs
Et nous sommes ravis dans son éternité.
Car la Vérité est plus spacieuse, plus grande que ses formes.
Ils ont fait d'Elle mille icônes

Et ils la trouvent dans les idoles qu'ils adorent,
Mais Elle reste elle-même et infinie.

FIN DU CHANT ONZE

CHANT DOUZE

Les Cieux de l'Idéal

Toujours, l'Idéal faisait signe au loin.
Éveillée par le choc de l'invisible,
Délaissant la frontière des choses atteintes,
La Pensée inlassable aspirait, ardent découvreur,
Révélant à chaque pas un monde de lumière.
Elle quittait les sommets connus pour les pics inconnus :
Passionnée, elle cherchait la seule Vérité irréalisée,
Elle avait soif d'une Lumière qui ne connaît pas la mort ni la naissance.
Chaque étape de la lointaine ascension de l'âme
Bâtissait un ciel continu, toujours senti ici.
À chaque foulée du voyage merveilleux
Un nouveau degré d'émerveillement et de félicité,
Un nouveau gradin se formait dans la grandiose escalade de l'Être,
Une vaste marche scintillait comme un joyau de feu,
Comme si un esprit brûlant frémissait là
Soutenant de sa flamme l'espoir immortel,
Comme si un Dieu rayonnant avait donné son âme
Seulement pour pouvoir sentir les pas du pèlerin
Montant en hâte vers la maison de l'Éternel.
À chaque extrémité de chaque gradin splendide
Les cieux du Mental idéal se découvraient
Dans la transparence bleue d'un espace de rêve
Comme des rubans de ciel étincelant accrochés à une lune.
D'un côté, coloris sur coloris, flottants, vacillants
Dans une gloire et une surprise de l'âme saisie
Et un ravissement, un frémissement du cœur qui voit
Et le bonheur spontané que donne la beauté,
Chatoyaient les adorables royaumes de la Rose immortelle.
Au-dessus de l'esprit encagé dans les sens mortels
S'ouvrent les royaumes supraconscients d'une paix céleste,
Au-dessous, les mornes abysses du sombre Inconscient,
Au milieu et derrière notre vie, la Rose immortelle.
Traversant l'air que l'esprit respire secrètement,
Inaperçue, indêvinée par cet aveugle monde de douleur,
Montant du cœur profondément soumis de la Nature,
Telle une semence de la beauté et de la joie cosmiques

Elle fleurit à jamais aux pieds de Dieu,
Nourrie par les mystères sacrificiels de la vie.
Ici aussi, dans les poitrines humaines, naît ce bouton ;
Puis vient une touche, une présence, une voix
Et le monde est changé, il devient la terre d'un temple,
Et tout révèle l'inconnu Bien-aimé.
Dans un éclatement de joie et de simplicité divine
La vie cède à la divinité au-dedans
Et fait l'offrande ravie de tout ce qu'elle est,
Et l'âme s'ouvre à la félicité.
Une joie se sent, qui ne peut jamais s'éteindre tout à fait,
Le mystère soudain d'une Grâce secrète
Fleurit et dore notre terre d'un désir incarnat.
Tous les hauts dieux qui dérobaient leur visage
Au rituel souillé de nos espoirs violents
Révèlent leur nom et leurs pouvoirs impérissables.
Une immobilité de feu éveille les cellules assoupies,
Une passion de la chair devenue esprit,
Et finalement, merveilleusement, s'accomplit
Le miracle pour lequel notre vie fut faite.
Une flamme dans une blanche coupole silencieuse
Apparaît, les faces de la lumière immortelle,
Les membres radieux qui ne connaissent ni la naissance ni la mort,
La poitrine qui allaite le premier-né du Soleil,
Les ailes qui battent dans les silences ardents de la Pensée,
Les yeux qui plongent dans l'Espace spirituel.
Les centres cachés de notre force divine
S'ouvrent comme des fleurs dans une atmosphère céleste ;
Le mental s'arrête, saisi par le Rayon suprême,
Et même ce corps éphémère, alors, peut sentir
L'amour idéal et le bonheur sans ombre
Et le rire de tendresse et de délice d'un cœur
Délivré de la brutale et tragique emprise du Temps,
Et la beauté et les pas rythmiques des heures.
Dans leurs hauteurs, ces royaumes rejoignent l'espèce immortelle ;
Ce qui, ici, bourgeonne, a fleuri là.
Là se trouve le mystère de la Maison de Flamme,
L'embrasement de la pensée Divine et l'extase d'or,
L'ivresse idéale des sens célestes ;
Là se trouvent les voix merveilleuses, le rire solaire,
Le ruissellement rieur des rivières de la joie de Dieu

Et les vendanges secrètes du nectar,
Tout le feu et toute la tendresse qui ne visitent guère ici
Nos vies mortelles, sauf comme une ombre brillante.
Là, pourtant, les joies du Temps se révèlent,
Mais le toucher de l'Immortel se fait sentir contre la poitrine
La flûte de l'Infini s'égrène contre l'oreille.
Ici, sur la terre, ont lieu les premiers éveils,
Des moments qui tremblent dans un air divin,
Mais grandis sur ce sol assoiffé
Les tournesols du Temps regardent une Éternité d'or :
Là, se trouvent les béatitudes impérissables.
Un million de lotus se bercent sur une seule tige,
Mondes après mondes colorés et extatiques
Grimpent vers quelque lointaine épiphanie jamais vue.

*

De l'autre côté des gradins éternels
Les puissants royaumes de la Flamme immortelle
Aspiraient à toucher les absolus de l'Être.
Du fond du chagrin et de l'obscurité du monde,
Du fond des abîmes où la vie et la pensée sont dans une tombe,
Solitaire, monte vers le ciel la Flamme qui ne meurt pas.
Dans les sanctuaires secrets d'une Nature voilée
Elle brûle à jamais sur l'autel du Mental ;
L'âme des dieux consacrés est son prêtre
L'humanité, la maison de son sacrifice.
Une fois allumée, jamais son flamboiement ne peut cesser.
Un feu sur les sentiers mystiques de la terre
Monte à travers l'hémisphère des mortels
Jusqu'à ce que, porté par les coureurs du Jour et de la Nuit,
Il entre dans la Lumière secrète de l'Éternel
Et, devenu blanc, gravit l'invisible Trône.
Ses mondes sont les degrés d'une Force ascendante :
Un rêve aux contours de géant, aux lignes de titan,
Pays d'une Puissance illuminée jamais déchue,
Cieux d'un Bien pur et jamais né, immuable,
Cimes du rayon sans âge de la Vérité sublime,
Ils commencent à voir les horizons comme en un ciel symbolique
Et appellent nos âmes dans un air plus vaste.
Sur leurs sommets, ils portent la Flamme qui ne dort jamais ;

Rêvant d'un Au-delà mystérieux
Transcendant les sentiers du Temps et du Destin,
Ils pointent le doigt de leurs pics au-dessus d'eux-mêmes
Par-delà le pâle saphir éthéré du mental Divin
Vers quelque apocalypse d'un Infini d'or.
Comme un tonnerre roulant sur les collines de Dieu,
Inlassable, sévère est leur Voix formidable :
De plus haut que nous, ils nous appellent à être plus hauts que nous-mêmes,
Sans cesse, ils nous invitent à grimper par-delà.
Loin de notre atteinte hâtive ces sommets attendent,
Trop altiers pour nos forces mortelles et notre taille,
Guère escaladés que par la pure volonté athlétique de l'esprit
Et une terrible concentration ardue.
Austères, intolérants, ils réclament de nous
Des efforts trop longs pour nos nerfs mortels
Et pour nos cœurs qui ne peuvent pas suivre fidèlement
Ni notre chair supporter ;
Seule la force de l'Éternel en nous peut oser
Tenter l'aventure immense de cette grimpée
Et le sacrifice de tout ce que nous chérissons ici.
Notre connaissance humaine est une chandelle qui brûle
Sur un vague autel dressé à une Vérité vaste comme les soleils ;
Les vertus de l'homme sont un grossier vêtement flottant,
Son Bien, une idole de bois décorative ;
Passionnées et aveuglées, saignantes, souillées de boue
Ses énergies cahotent vers une Force immortelle.
Une imperfection talonne nos fermetés les plus hautes ;
Des fragments et de pâles reflets sont notre part.
Heureux les mondes qui n'ont pas souffert notre chute,
Où la Volonté est une avec la Vérité,
Et le Bien est un avec le Pouvoir ;
Jamais appauvris par l'indigence du mental terrestre,
Ils gardent le puissant souffle naturel de Dieu,
Ses intensités immédiates, nues, spontanées ;
Là, se trouve son grand miroir transparent : le Moi,
Et là, sa souveraine autarcie de joie
Part et partage des natures immortelles,
Héritières et compagnes de la divinité.

*

À travers les royaumes de l'Idéal, le Roi voyageait à volonté,
Il acceptait leur beauté et supportait leur grandeur,
Partageait les gloires de leurs espaces merveilleux,
Mais il passait, il ne restait pas subjugué par leur splendeur.
Tout était d'une lumière intense, là, mais partielle.
En chaque royaume, une Idée hautaine aux ailes angéliques
Unifiait toutes les connaissances en une seule pensée-maîtresse,
Poussait tous les actes dans un seul sens doré
Soumettait tous les pouvoirs à un unique pouvoir
Et créait un monde où, seule, elle pouvait régner :
Le parfait pays d'une idée absolue.
Comme insigne de leur victoire et de leur foi,
Ils offraient au Voyageur à leurs portes
Une flamme inextinguible ou une fleur immarcescible,
Emblème et privilège de ce haut royaume.
Un Ange du Chemin, glorieux, étincelant,
Inculquait à l'âme qui cherche
Le charme et la puissance d'une idée
Dont chacune était jugée le baptême intime et la sommité de la Vérité,
Le fond et le sens de l'univers,
La clef de la perfection, le passeport du Paradis.
Et pourtant, il y avait des régions où ces absolus se rencontraient
Et faisaient un heureux cercle de leurs mains mariées :
La lumière était embrassée par la lumière, le feu épousait le feu ;
Mais nul ne voulait perdre son corps dans l'autre
Pour trouver son âme dans l'unique Âme du monde,
Un ravissement multiplié de l'infinitude.
Le Roi a passé outre, vers une sphère plus divine :
Là, s'unissaient dans une grandeur, une lumière, une félicité communes,
Tous les hauts et beaux et désirables pouvoirs ;
Oubliant leurs différences et leur règne séparé
Ils devenaient un unique tout innombrable.
Au-dessus de la division des routes du Temps,
Au-dessus du Silence et de ses millions de Verbes,
Dans l'immuable et inviolable Vérité
À jamais unis et inséparables,
Les enfants radieux de l'Éternité demeurent
Sur la vaste cime de l'esprit où tous sont un.

FIN DU CHANT DOUZE

CHANT TREIZE

Dans le Moi du Mental

Enfin est arrivé un ciel nu, indifférent,
Où le Silence écoutait la Voix cosmique
Mais ne répondait rien à un million d'appels ;
L'interminable question de l'âme ne recevait pas de réponse.
Une abrupte conclusion terminait les espoirs assoiffés,
Une cessation profonde dans un calme puissant,
Un point final sur la dernière page de la pensée
Et une marge et un blanc de paix sans mot.
Là, s'arrêtait la hiérarchie et l'escalade des mondes.
Il se tenait sur l'arc immense d'un sommet d'Espace
Seul avec un colossal Moi du Mental
Qui contenait toute la vie dans un coin de ses Vastitudes.
Omnipotent, immobile, distant,
Dans le monde qui a jailli de lui, il ne prenait point part,
Il ne faisait nulle attention aux chants de victoire,
Il était indifférent à ses propres défaites,
Il entendait les cris de la douleur mais ne faisait point signe,
Impartial, son regard tombait sur le mal et sur le bien,
Il voyait venir la destruction et ne bougeait pas.
Égale Cause de toutes choses, Voyant solitaire
Et Maître de la multitude de ses formes,
Il n'agissait pas, mais portait toutes les pensées et tous les actes,
Témoin et Seigneur des millions de scènes de la Nature
Il consentait aux mouvements de sa Force.
Le mental du Roi reflétait ce vaste quiétisme.
Cet immobile témoin est la base secrète du Penseur :
Caché dans le silence des profondeurs, le mot se forme ;
Jailli des silences cachés, l'acte naît
Dans le mental parleur, dans le labeur des mondes ;
Dans les enveloppes du mystère, la semence, l'Éternel sème
Le Silence, lieu de naissance mystique de l'âme.
Repliés et hors du temps dans le suprême calme de Dieu,
Un Moi voyant et une Énergie active étaient réunis ;
Le Silence se connaissait lui-même et la pensée a pris forme :
D'elle-même, la création est sortie de ce double pouvoir.
Dans le moi immobile, le Roi vivait, et ce moi en lui ;

Les profondeurs immémoriales et muettes écoutaient en lui,
Leurs Vastitudes et leur immobilité étaient à lui ;
Faisant corps avec le moi, il était répandu, puissant, libre.
À l'écart, sans liens, il regardait toutes choses faites.
Comme l'un qui bâtit ses propres scènes imaginées
Et ne se perd pas dans ce qu'il voit,
Spectateur d'un drame qu'il a lui-même conçu,
Il regardait le monde et observait les pensées qui le meuvent
Et la lumineuse prophétie déjà contenue dans leurs yeux,
Il regardait ses forces aux pieds de flamme et d'ouragan
Sorties du silence de son âme.
Désormais, il semblait tout comprendre et tout connaître ;
Il n'y avait plus de désir, plus de remous de volonté,
Le grand questionneur troublant avait perdu sa place ;
Plus rien n'était en question ni à chercher.
Là, il pouvait rester ; le Moi, le Silence étaient conquis :
Son âme était en paix, elle connaissait le Tout cosmique.
Mais soudain, un doigt de lumière est tombé
Sur toutes ces choses vues et touchées et entendues et senties,
Et montrait à son mental que rien ne pouvait être connu ;
Il fallait toucher Cela d'où vient toute connaissance.
Le Rayon sceptique, soudain, bouleversait toutes les semblances
Et frappait à la racine même de la pensée et des sens.
Ces racines avaient grandi dans un univers de Nescience,
Aspirant à un Soleil Supraconscient
Jouant par tous les temps, de soleil ou d'orage
Tombé de cieux plus célestes encore
Et qu'elles ne pouvaient jamais gagner, si haut qu'elles touchent
Ni traverser, si pénétrante soit leur sonde.
Un doute s'attaquait aux moyens même de penser,
La méfiance tombait sur les instruments du Mental ;
Tout ce qu'il prend pour la brillante monnaie de la réalité,
Les faits prouvés, les inférences établies, les claires déductions,
Les théories solides, les conséquences certaines,
Apparaissait comme une fraude sur la banque de crédit du Temps
Ou comme des biens sans valeur dans la trésorerie de la Vérité.
Une Ignorance sur un trône mal assuré
Travestie d'une souveraineté fortuite,
Une apparence de connaissance vêtue de mots douteux
Et des formes de pensée clinquantes et brillamment ineptes.
Ouvrier dans le noir, ébloui par une demi-lumière,

Ce qu'il connaissait était une image dans un miroir brisé,
Ce qu'il voyait était réel, mais sa vue mensongère.
Toutes les idées de son vaste répertoire
Étaient comme le grondement d'un nuage qui passe
Et s'épuise dans son propre bruit sans laisser de trace.
Frêle maison suspendue dans un air incertain,
La fine toile ingénieuse autour de laquelle il court,
Tissée un moment sur l'arbre de l'univers
Et roulée sur elle-même encore une fois,
Était seulement un piège pour attraper la pâture d'insecte de la vie ;
Des pensées ailées qui papillonnent, fragiles, dans une brève lumière
Mais mortes sitôt prises dans les formes fixes du mental,
Des visées naines mais énormes et imminentes à la menue échelle de l'homme
Une brillante gaze d'imaginations papillotantes
Et des croyances desséchées enveloppées d'une toile d'araignée.
La paillote magique des certitudes entassées
Fait de poussière chatoyante et de clair de lune
Où il dresse l'autel de son image du Réel,
S'effondrait dans la Nescience d'où elle était sortie.
Seul restait un miroitement de faits symboliques
Qui drapent de leur éclat le mystère dissimulé,
Et des faussetés assises sur des réalités cachées
Qui les font vivre jusqu'à ce qu'elles s'effeuillent du Temps.
Notre mental est une maison hantée par le passé détruit :
Des idées vite momifiées, des revenants de vieilles vérités,
Spontanéités de Dieu ficelées par la corde des rituels
Et empaquetées dans les tiroirs propres de la raison,
Un cimetière de grandes occasions perdues,
Ou une officine pour abuser des âmes et de la vie
Et tout le gâchis que fait l'homme des dons du ciel
Et tout son gaspillage des réserves de la Nature –
Un théâtre de la comédie de l'Ignorance.
Le monde semblait une longue scène de la faillite des âges :
Tout devenait stérile, nulle base ne restait sûre ni saine.
Assaillie par le couperet du rayon condamatoire
La Raison bâtisseuse perdait confiance
En la réussite des tours de passe-passe de la pensée
Qui font l'âme prisonnière d'une phrase.
Sa sagesse la plus haute était une brillante devinette,
Sa formidable science de la structure des mondes
Une lumière passagère sur les surfaces de l'existence.

Il n'y avait rien là, qu'un schéma tracé par les sens,
Une imitation des mystères éternels,
Un gribouillis de calculs de la réalité, un plan
Et une épure de l'architecte des Mots
Posés de force sur les semblances du Temps.
Le moi de l'existence était frappé d'un doute ;
Presque, il semblait pareil à une feuille de lotus flottante
Sur l'étang nu d'un Néant cosmique.
Ce grand spectateur et créateur Mental
Était seulement quelque délégué à demi aveugle,
Un voile pendu entre l'âme et la Lumière,
Une idole, non le corps vivant de Dieu.
Même l'esprit immobile qui regarde ses œuvres
Était quelque pâle fronton de l'inconnaissable ;
Le vaste Moi-témoin semblait une ombre,
Sa libération et son calme immobile étaient seulement
Un vide recul de l'être qui nie les créations du Temps,
Non la vision même de l'Éternité.
La paix profonde était là, certes, mais non la Force sans nom :
Notre douce et puissante Mère n'était pas là
Qui serre sur sa poitrine la vie de ses enfants,
Ni son embrasse qui prend le monde dans ses bras
Dans l'insondable ravissement de l'Infini,
Ni la Joie qui est le grain splendide de la création
Ni la blanche passion de l'ivresse de Dieu
Qui rit dans le flamboiement du cœur de l'Amour sans limite.
Un Esprit plus grand que le Moi du Mental
Doit répondre à la question de son âme.
Car il n'y avait point de clef solide, là, ni de route sûre ;
Les hauts sentiers ascendants se refermaient dans l'inconnu ;
Un œil de peintre bâtissait l'Au-delà
Avec des décors contradictoires et des coloris discordants ;
Une expérience partielle fragmentait le Tout.
Le Roi a regardé plus haut,
Mais tout était blanc et immobile ;
Le firmament saphiréen de la Pensée abstraite
S'évadait dans une Vacuité sans forme.
Il a regardé au-dessous, mais tout était noir et muet.
Entre les deux, un tumulte de pensées et de prières,
Un conflit, un labeur sans fin ni cesse :
Une vaine et ignorante recherche élevait la voix.

Une rumeur et un remous et un appel,
Une masse bouillonnante, un cri innombrable
Roulait sans trêve sur l'océan houleux de la Vie
Le long des côtes de l'Ignorance mortelle.
Sur son énorme poitrine instable
Des êtres et des forces, des formes, des idées ballottaient
Se bousculaient pour la suprématie et le prestige
Et montaient et chaviraient et remontaient encore dans le Temps,
Et au fond de ce remuement inlassable
Un Néant, géniteur des mondes en lutte,
Une gigantesque Mort créatrice, un Vide mystique,
Soutenant à jamais ce cri irrationnel,
Excluant à jamais le Mot suprême,
Impassible, refusant la question et la réponse,
Enseveli sous les voix et les pas :
L'énigme muette du sombre Inconscient.
Deux firmaments, de ténèbres et de lumière,
Opposaient leurs limites à la marche de l'esprit ;
L'esprit allait-venait voilé et séparé de l'infinitude du Moi
Dans un monde d'êtres et d'événements momentanés
Où tous doivent mourir pour vivre et vivre pour mourir.
Immortel par sa mortalité répétée,
Il errait dans la spirale de ses actes
Ou courait autour des cycles de sa pensée,
Et pourtant il n'était pas plus que son moi originel
Et il n'en savait pas plus que la première fois où il avait commencé.
Être, était une prison, l'anéantissement était l'évasion.

FIN DU CHANT TREIZE

CHANT QUATORZE

L'Âme du Monde

Une réponse à sa recherche est venue, furtive.
Dans un tréfonds de l'Espace Mental, scintillant là-bas,
Une ouverture incandescente est apparue, une flèche de lumière ;
Une porte d'ermite, semblait-il, contemplant la joie,
Une retraite voilée, une échappée sur le mystère.
Loin des surfaces insatisfaites du monde
Elle s'enfonçait dans la poitrine de l'inconnu,
Un puits, un tunnel dans les abîmes de Dieu.
Elle plongeait comme un sillon d'espoir mystique
À travers des couches et des couches de moi sans forme, sans voix,
Pour toucher le dernier fond du cœur du monde,
Et de ce cœur montait un appel sans mot, comme une houle
Plaidant près de quelque Mental immobile, impénétrable,
Murmurant quelque désir passionné, inaperçu.
Comme un doigt du mystère qui fait signe
Tendu dans un air aux teintes de cristal,
L'appelant depuis quelque profondeur cachée, toute proche,
Comme un message de l'âme profonde du monde,
Un bruissement de joie enfouie
Jaillie d'une coupe de félicité méditative
Scintillait là et glissait furtivement dans le Mental
Un silencieux ravissement de lumière tremblante,
Une passion et un feu délicatement rosé.
Comme l'un qui est tiré par son pays spirituel perdu
Et sent proche maintenant un amour attendu,
Il est entré dans un passage indistinct et frémissant
Qui le captivait jour et nuit au milieu de ses travaux :
Il voyageait, conduit par un son mystérieux.
Un murmure, innombrable et solitaire,
Tous les sons tour à tour, et pourtant le même toujours.
L'appel caché d'un délice imprévu,
La voix pressante d'un être longtemps connu et aimé
Mais sans nom, immémoré par le mental,
Ramenait à la joie le cœur vagabond.
Le cri immortel saisissait l'oreille ravie,
Puis estompait son impérieux mystère

Et s'enfonçait à mi-voix comme un bruissement autour de l'âme.
Peut-être était-ce la nostalgie d'une flûte solitaire
Qui errait sur les rives de la mémoire
Et emplissait les yeux de larmes de joie souvenue.
Une unique note de feu, lancinante comme le grillon
Perçait de sa stridence le silence d'une nuit sans lune
Et frappait sur un nerf mystique endormi
La haute diane insistante de son réveil magique.
Un tintement rieur comme de clochettes d'argent
Voyageait par les routes d'un cœur désert
Et consolait de sa danse une éternelle solitude :
Une vieille douceur oubliée venait avec un sanglot.
Ou parfois il semblait entendre
Le lent pas sonnaillant d'une longue caravane
Venue d'un lointain pays d'harmonie,
Ou encore l'immense hymne de la forêt,
Le rappel grave du gong d'un temple,
Un bourdonnement d'abeilles, ivres de miel dans les îles chaudes
Brûlantes de ravissement sous un midi somnolent,
Ou le plain-chant lointain d'une mer pérégrine.
Un encens flottait dans l'air alizé,
Un bonheur mystique vibrait dans la poitrine
Comme si l'invisible Bien-aimé était venu
Revêtant la soudaine grâce d'un visage
Et, tout proche, les mains heureuses pouvaient saisir ses pieds fugitifs
Et le monde pouvait changer par un sourire de beauté.
Le Roi entra dans un merveilleux royaume sans corps,
La demeure d'une passion qui n'avait pas de nom ni de voix,
Il touchait une profondeur qui répondait à chaque hauteur,
Un coin perdu qui pouvait embrasser tous les mondes,
Un point qui était le nœud conscient de l'espace,
Une heure éternelle au cœur du Temps.
L'âme silencieuse du monde entier était là :
Un Être vivait, une Présence, un Pouvoir,
Une unique Personne qui était lui-même et tous
Qui chérissait les battements doux et dangereux de la Nature
Et les transfigurait en pulsations divines et pures.
L'Un, qui pouvait aimer sans réponse d'amour,
Affrontant le pire pour le changer en meilleur
Il guérissait les amères cruautés de la terre
Et transformait toute expérience en joie ;

Se mêlant aux chagrinants chemins de la naissance
Il ballottait le berceau de l'Enfant cosmique
Et apaisait tous les pleurs avec sa main de joie ;
Il conduisait les choses maléfiques vers leur bien secret,
Il changeait les tourments du mensonge en heureuse vérité ;
Révéler la divinité, tel était son pouvoir.
Infini, aussi vieux que la pensée de Dieu,
Il portait en lui une semence, une flamme ;
Une semence qui fait de l'Éternel un nouveau-né,
Une flamme qui annule la mort dans les choses mortelles.
Tout devenait inséparable de tout, devenait soi-même et proche,
L'intimité de Dieu était partout,
Plus de voile n'était senti, plus de brutales barrières inertes,
Les distances ne pouvaient pas diviser, le Temps ne pouvait pas changer.
Un feu de passion brûlait dans les abîmes de l'esprit,
Une note constante de douceur reliait tous les cœurs,
Un battement de l'unique joie d'une même adoration
Dans un ciel profond d'amour impérissable.
Une assise de félicité intérieure en tout,
Un sens des harmonies universelles,
Une sûre éternité sans bornes
Où la vérité et la beauté et le bien et la joie n'étaient qu'un.
Là était le cœur jaillissant de la vie limitée ;
Un esprit sans forme devenait l'âme de la forme.

* * *

Là, tout était âme, ou fait de pure substance d'âme :
Un ciel d'âme couvrait un sol et un abîme d'âme.
Ici, tout était connu par un sens spirituel :
Il n'y avait point de pensée, mais une intime connaissance unitaire
Saisissait toutes choses par une identité vibrante,
Une sympathie du moi avec les autres moi,
Un contact de conscience à conscience
Et le regard de l'être à l'être avec les yeux du dedans
Et la nudité du cœur à cœur sans mur de paroles
Et l'unanimité des pensées qui voient
Dans une myriade de formes la seule lumière de Dieu.
Il n'y avait point de vie, mais une force chaleureuse
Plus fine que la finesse, plus profonde que les abysses,

Sentie comme un pouvoir subtil et spirituel,
Une vibration de l'âme à l'âme qui répond,
Un mouvement mystique, une influence vivante,
Une libre et heureuse et intense rencontre
D'être à être sans écran ni contrainte,
Sans quoi, la vie et l'amour n'auraient jamais pu être.
Il n'y avait point de corps, car les corps n'étaient pas nécessaires,
L'âme elle-même était sa propre forme immortelle
Et sentait instantanément le toucher des autres âmes
Proche, heureux, concret, merveilleusement précis.
Comme l'on traverse des rêves lumineux dans le sommeil
Et, conscient, connaît la vérité que représente leur image,
Là, de même, où la réalité était son propre rêve,
Il connaissait les choses par leur âme et non par leur forme :
Comme ceux qui ont longtemps vécu, devenus un en amour,
N'ont point besoin de mots ni de signes pour que le cœur réponde au cœur,
De même, il rencontrait et conversait sans barrière de langage
Avec des êtres qui n'étaient plus voilés par leur coquille matérielle.
Il y avait d'étranges paysages spirituels,
Des lacs et des collines et des torrents de beauté,
Une mobilité, mais une continuité dans un espace d'âme,
Et des plaines et des vallées, des étendues de la joie de l'âme,
Et des jardins comme des régions fleuries de l'esprit
Comme ses méditations teintées de rêverie.
L'air était le souffle d'un pur infini.
Une fragrance courait dans la légère vapeur colorée
Comme si la senteur et les couleurs de toute la douceur des fleurs
Se mêlaient pour recréer l'atmosphère des cieux.
S'adressant à l'âme, non à l'œil,
La Beauté vivait là chez elle, dans son propre pays ;
Là, tout était naturellement beau,
Nul n'avait besoin de la splendeur d'une robe.
Chaque objet était comme le corps d'un Dieu,
Un symbole de l'esprit qui entoure l'âme,
Car le monde et le moi étaient une même réalité.

*

Plongés dans le silence d'une transe internatale
Les êtres qui autrefois portaient les formes de la terre
Reposaient là, dans les chambres illuminées d'un sommeil spirituel.

Les frontières de la naissance et de la mort étaient passées,
Passée, leur petite scène aux actes symboliques,
Passés les cieux et les enfers de leur longue route ;
Ils étaient revenus dans l'âme profonde du monde.
Maintenant, tout était rassemblé dans un repos fécond :
La personne et la nature, endormies, subissaient une métamorphose.
Dans cette transe, ils rassemblaient leurs moi d'antan ;
Dans les grands fonds songeurs d'une mémoire pré-voyante
Prophétique d'une nouvelle personnalité,
Ils organisaient la carte routière de leur destinée venante :
Héritiers de leur passé, découvreurs de leur avenir,
Électeurs de leur propre sort, par eux-mêmes choisi,
Ils attendaient l'aventure de la vie nouvelle.
Une Personne persistante au milieu de la chute des mondes,
Bien qu'à jamais la même sous des formes nombreuses
Méconnaissables par le mental extérieur,
Revêtant des noms inconnus sous des climats inconnus,
Imprime à travers les Temps, sur la page usée de la terre,
L'image grandissante de son moi secret
Et apprend par l'expérience ce que l'esprit savait,
Jusqu'au jour où elle peut voir sa vérité vivante et Dieu.
Une fois de plus, ils doivent affronter le jeu problématique de la naissance,
L'épreuve de la joie et de la douleur de l'âme
Et la pensée et l'impulsion qui allument l'acte aveugle,
Et se hasarder sur les routes des circonstances
Parmi les chocs intérieurs et les scènes extérieures,
Voyageant vers le moi à travers la forme des choses.
Le Roi était arrivé au centre de la création.
Nomade d'état en état,
L'esprit trouve ici le silence de son point de départ
Dans la force sans forme et dans l'immobile fixité
Et la passion qui couve dans le monde de l'Âme.
Tout ce qui fut fait, et encore une fois défait,
La calme vision persistante de l'Un
Inévitablement le re-fait, il vit à neuf :
Les forces et les vies et les êtres et les idées
Sont remis, un moment, dans le silence ;
Là, ils refaçonnent leur but et leur marche
Refondent leur nature et re-forment leur tournure.
Sans cesse ils changent, et en changeant ils grandissent sans cesse,
Puis passant par une fructueuse étape de mort

Et après un long sommeil reconstituant
Ils reprennent leur place dans le cheminement des Dieux
Jusqu'à ce que leur travail dans le Temps cosmique soit fait.

*

Telle était la chambre du modelage des mondes.
Il y avait un entracte entre une scène et une scène
Entre une naissance et une naissance, entre le rêve et un rêve éveillé,
Une halte qui donnait une force nouvelle d'être et de faire.
Au-delà, il y avait des régions de félicité et de paix,
Les lieux de naissance muets de la lumière et de l'espoir et de l'amour,
Et les berceaux du ravissement et du repos céleste.
Dans le sommeil des voix du monde
Il a perçu l'éternel moment ;
Dépouillé de la vêtue des sens,
Sa connaissance savait par identité, sans pensée ni mot,
Son être se voyait lui-même sans ses voiles,
La ligne de Vie tombait des infinitudes de l'esprit.
Sur une route de pure lumière intérieure,
Seul parmi les formidables Présences,
Sous le regard attentif de Dieux sans nom,
Son âme continuait sa route, telle une force consciente et résolue,
Vers la fin qui recommence à jamais ;
À travers une calme étendue immobile et muette, il allait
À la source de toutes choses, humaines et divines.
Là, il vit, dans la grandiose harmonie de leur union,
La forme de l'immortel Deux-en-Un,
Un seul être enlacé en deux corps,
Une diarchie de deux âmes unies,
Assises, absorbées dans une joie créatrice profonde ;
Leur transe de félicité soutient les changements du monde.
Derrière eux, dans un lever du jour, se tenait l'Une
Qui les fit naître de l'inconnaissable.
Toujours masquée, Elle attend l'esprit qui cherche,
Vigie sur les pics suprêmes inaccessibles,
Guide du voyageur des sentiers jamais vus,
Elle garde l'austère approche du Seul.
À l'origine de chaque plan, à tire-d'aile,
Emplissant de son pouvoir les soleils cosmiques
Elle règne, inspiratrice des œuvres multiples de chaque plan
Et penseuse du symbole de leur scène.

Au-dessus de tous, Elle est debout, soutenant tous,
Solitaire Déesse, toute-puissante, toujours voilée,
Dont le monde est l'inscrutable masque ;
Les âges sont les pas de sa marche,
Leurs événements sont l'image de ses pensées
Et toute la création est son acte sans fin.
L'esprit du Roi était devenu un vaisseau de sa force ;
Muettement, dans l'insondable passion de sa volonté,
Il a tendu vers Elle les mains jointes de sa prière.
Alors, dans une réponse souveraine à son cœur,
Un geste est venu, comme des mondes perdus,
Et du mystère éblouissant de sa robe
Un bras a levé à demi le voile éternel.
Une lumière est apparue, immobile et impérissable.
Captivé par les abîmes lumineux
De l'adorable énigme de ses yeux,
Il vit le contour mystique d'une face.
Englouti par son irrésistible lumière et sa joie,
Tel un atome de son moi illimitable
Conquis par le nectar et l'éclair de sa puissance,
Emporté sur les rives de son ravissement océanique,
Ivre éperdument d'un vin d'or spirituel,
Un cri d'adoration et de désir
A jailli du silence déchiré de son âme
Et la soumission de son mental sans bornes
Et le don de son cœur silencieux.
À ses pieds, évanoui, il s'est prosterné.

FIN DU CHANT QUATORZE

CHANT QUINZE

Les Royaumes de la Connaissance d'En Haut

Après un moment d'âme, qui pouvait être des âges,
Il est revenu une fois de plus à ces champs de la surface
Sorti des abîmes sans temps où il avait coulé ;
Encore une fois, il écoutait le lent cheminement des heures.
Tout ce qu'il avait perçu et vécu autrefois était si loin ;
Lui-même était la seule scène de lui-même.
Au-dessus du Spectateur et de son univers
Il était dans le royaume des silences sans bornes
Attendant la Voix qui parle et bâtit les mondes.
Une lumière l'entourait, vaste et absolue,
Une vue éternelle, pure comme un diamant ;
Une conscience reposait, immobile, dénuée de formes,
Libre, sans mot, affranchie des signes et des lois,
À jamais contente d'être, seulement, et de sa joie ;
Une absolue existence vivait dans sa propre paix
Sur le fond nu et infini du seul esprit.
Il était sorti de la sphère du Mental,
Il avait quitté le règne des ombres et des couleurs de la Nature ;
Il demeurait dans la pureté incolore de son moi.
C'était un plan de l'esprit indéterminé
Qui pouvait être un zéro ou la somme ronde des choses,
Un état où tout cessait et tout commençait.
Ici devenait tout ce que l'absolu figure,
C'était un immense haut pic d'où l'esprit pouvait voir les mondes,
Une vaste épiphanie de calme, un pays muet de la sagesse,
Un poste solitaire de l'Omniscience,
Un tremplin du pouvoir de l'Éternel,
Un sol blanc dans la maison de la Toute-Félicité.
Ici naissait la pensée qui dépasse la Pensée,
Ici, la Voix tranquille que notre écoute ne peut entendre,
La Connaissance par laquelle le Connaisseur est le Connu,
L'Amour dans lequel le Bien-aimé et l'Amant sont un.
Tout restait dans une originelle plénitude ;
Apaisé et accompli avant même d'être créés
Le glorieux rêve des actes universels ;
Ici s'engendrait la naissance spirituelle,

Ici s'achevait la marche rampante des finitudes vers l'Infini.
Un millier de routes se jetaient dans l'Éternité
Ou couraient, chantantes, à la rencontre de la face de Dieu sans voile.
Délivré des chaînes du connu et de ses limites,
Le Roi frappait aux portes de l'inconnaissable.
Enveloppant du regard des horizons sans mesure,
Plongé dans le regard même du moi au sein de ses propres Vastitudes,
Il vit la splendeur des royaumes de l'esprit,
La grandeur et la merveille de ses œuvres illimitées,
La puissance et la passion qui bondissaient de son calme tremplin,
Le ravissement de son mouvement et de son repos,
Et le miracle du feu de tendresse de sa vie transcendante,
Les millions de points saisis sans division
Dans sa vision d'un unique Tout prodigieux,
Ses actes inépuisables dans un Temps sans temps,
Dans un espace qui est sa propre infinitude.
Une multiplication glorieuse d'un unique Moi radiant
Répondait à la joie par la joie, à l'amour par l'amour,
Là, tous étaient la demeure mouvante de la félicité de Dieu ;
Éternels et uniques, ils vivaient l'Un.
Là, les forces sont les grandioses éclatements de la vérité de Dieu
Et les objets, ses purs modelages spirituels ;
L'esprit n'est plus caché à ses propres yeux,
Toute sensation est un océan de joie
Toute création, un acte de lumière.
Puis, sortant du silence neutre de son âme,
Le Roi est passé aux régions de calme puissance
Et il vit les Pouvoirs qui siègent au-dessus du monde ;
Il a traversé les royaumes de l'Idée suprême
Et il cherchait le sommet des choses créées
La source toute-puissante des changements cosmiques.
Là, la connaissance l'a appelé sur ses pics mystiques
Où la pensée est contenue dans une vaste perception interne
Et les sentiments naviguent par des mers paisibles
Et la vision grimpe hors de la vue du Temps.
Pareil aux premiers voyants créateurs,
Accompagné d'une lumière qui révèle tout
Il allait par des régions de Vérité transcendante
Intérieures, immenses, innombrablement une.
Là, les distances étaient la gigantesque étendue de son propre esprit ;
Délivré des fictions du mental,

La triple division des pas du Temps ne trompait plus ;
Son inévitable torrent continu,
La longue coulée des étapes de sa manifestation
Tenait dans un unique regard illimité de l'esprit.
Une beauté universelle montrait sa face ;
Les invisibles intentions et leurs ramifications profondes
Abritées ici derrière l'écran insensible des formes,
Découvraient à ses yeux leur harmonie immortelle
Et la clef du livre des merveilles des choses banales.
Dans leur loi unifiante se révélaient à nu
Les multiples mesures de la force qui inspire,
Les lignes et la technique du Géomètre cosmique,
Les enchantements qui portent la toile arachnéenne du cosmos
Et la magie qui tisse les simples formes.
Sur des pics où le Silence écoute d'un cœur tranquille
Le battement rythmique du roulement des mondes,
Il servait les sessions du triple feu.
Sur une crête entre deux continents,
Au bord du sommeil et de la transe,
Il a entendu la voix de la Réalité jamais prononcée
Éveiller le cri mystique de la révélation,
Trouvé le lieu où naît soudain le Mot infallible
Et il a vécu dans les rayons d'un Soleil intuitif.
Délivré des amarres de la mort et du sommeil
Il a couru les mers fulgurantes du Mental cosmique
Et traversé l'océan du son originel ;
Sur l'ultime marche de la naissance suprême
Il a passé le mince fil de l'anéantissement
Près des hauts seuils de l'éternité,
Et il a gravi le sommet d'or du Rêve du monde
Entre les feux qui détruisent et les feux qui sauvent ;
Il a touché les rives de l'immuable Vérité
Croisé les frontières de l'indicible Lumière
Et frémi en la présence de l'ineffable.
Au-dessus de lui, il a vu les Hiérarchies flamboyantes,
Les ailes qui enveloppent l'espace créé,
Les Gardiens aux yeux de soleil, le Sphinx d'or
Et les hauts gradins des Seigneurs immuables.
Une sagesse servante de l'Omniscience attendait,
Assise, sans voix, dans une vaste passivité ;
Elle ne jugeait pas, ne mesurait pas, ne cherchait pas à savoir,

Elle écoutait la Pensée cachée qui voit tout
Et le rythme d'une calme Voix transcendante.
Il était arrivé au sommet de tout ce qui pouvait être connu :
Sa vue dépassait la pointe et la base de la création ;
Resplendissants, les triples cieus révélaiet leurs soleils,
Les Abîmes noirs étalaiet leur règne monstrueux.
Tout, sauf l'ultime Mystère, étaiet son domaine,
Presque, l'inconnaissable laissaiet voir son horizon.
Les infinitudes de son moi commençaient à émerger,
Les univers cachés lui envoyaient leur cri ;
Les éternités appelaient les éternités
Envoyant leur message sans mot, encore lointain.
Jaillies de la merveille des profondeurs
Et brûlant depuis les hauteurs supraconscientes
Et déferlant par de grandes girations horizontales
Un million d'énergies se joignaient, qui étaient l'Un.
Tout coulait immensément vers une seule mer :
Toutes les formes vivantes étaient les atomes de sa demeure.
Une Panergie qui harmonisait toute la vie
Tenait directement l'existence dans sa vaste main ;
Lui, le Roi, étaiet fait d'une parcelle de cette majesté.
À volonté, il vivait dans le Rayon qui n'oublie pas.

*

Dans ce haut royaume où nulle non-vérité ne peut entrer
Où tous sont différents et tout est un,
Dans l'océan sans rivage de l'impersonnel
La Personne faisait route, ancrée dans l'Esprit du Monde ;
Elle battait avec la formidable marche de la Force du Monde,
Ses actes étaient les compagnons de l'infinie paix de Dieu.
Le corps étaiet un symbole du moi,
Un assistant glorieux livré à l'âme et délivré –
Tel un point du pouvoir immortel, un roc de stabilité
Dans le vaste déferlement sans forme de la cosmicité,
Un outil acéré et conscient de la force du Transcendant
Sculptant la perfection dans la substance luminescente du monde à venir,
Il gravait dans cette substance le sens d'un univers.
Là, la conscience étaiet une unique trame compacte ;
Loin et proche ne faisaient qu'un dans l'espace de l'esprit,
Les moments portaient tous les temps.

La pensée avait brisé l'écran du Supraconscient,
L'Idée roulait des symphonies de vision
Et la vision était la flamme immédiate de l'identité ;
La vie était le merveilleux voyage de l'esprit
Les sentiments, une vague de la Félicité universelle.
Dans le royaume du pouvoir et de la lumière de l'Esprit,
Il était tout neuf-né, un tout-petit sans limite
Comme débarqué du ventre des infinitudes
Et il grandissait dans la sagesse de l'Enfant immémorial ;
Il était une Vastitude, qui bientôt devenait un Soleil.
Un grand silence lumineux murmurait à son cœur ;
Sa connaissance était un panorama insondable saisi dedans,
Un panorama du dehors jamais coupé par de brefs horizons :
Il pensait et sentait en tous, son regard était un pouvoir.
Il communiquait avec l'incommunicable ;
Des êtres d'une conscience plus vaste étaient ses amis,
Des formes d'une structure plus fine et plus libre s'approchaient ;
Derrière le voile de la Vie, les Dieux parlaient avec lui.
Son être était devenu voisin des cimes de la Nature.
L'Énergie primordiale l'a pris dans ses bras ;
Son cerveau était enveloppé d'une Lumière dense,
Une connaissance qui embrasse tout envahissait son cœur :
Des pensées se levaient en lui que nul mental terrestre ne peut contenir,
Des forces jouaient qui, jamais, n'ont coulé par des nerfs mortels :
Il sondait les secrets du Surmental,
Il supportait le ravissement de la Sur-âme.
Frontalier de l'empire du Soleil,
À l'unisson des harmonies divines,
Il reliait la création à la sphère de l'Éternel ;
Ses organes limités approchaient de leur absolu,
Ses actes donnaient une forme au mouvement des Dieux,
Sa volonté a pris les rênes de la Force cosmique.

FIN DU CHANT QUINZE

FIN DU LIVRE DEUX

*(Mais il manquait toujours quelque chose. Cet "ultime Mystère",
ces "Abîmes noirs" jamais changés et leur "règne monstrueux".)*

*

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DEUX

LE LIVRE DU VOYAGEUR DES MONDES

Chant Un – L'Échelle des Mondes	3
Chant Deux – Le Royaume de la Matière Subtile	10
Chant Trois – La Gloire et la Chute de la Vie	22
Chant Quatre – Les Royaumes de la Petite Vie	36
Chant Cinq – Les Divinités de la Petite Vie	54
Chant Six – Les Royaumes et les Divinités de la Vie plus large	74
Chant Sept – La Descente dans la Nuit	100
Chant Huit – Le Monde du Mensonge, la Mère du Mal et les Fils des Ténèbres ...	116
Chant Neuf– Le Paradis des Dieux de la Vie	128
Chant Dix – Les Royaumes et les Divinités du Petit Mental	133
Chant Onze – Les Royaumes et les Divinités du Mental plus Large	153
Chant Douze - Les Cieux de l'Idéal	169
Chant Treize – Dans le Moi du Mental	174
Chant Quatorze – L'Âme du Monde	179
Chant Quinze – Les Royaumes de la Connaissance d'En Haut	186